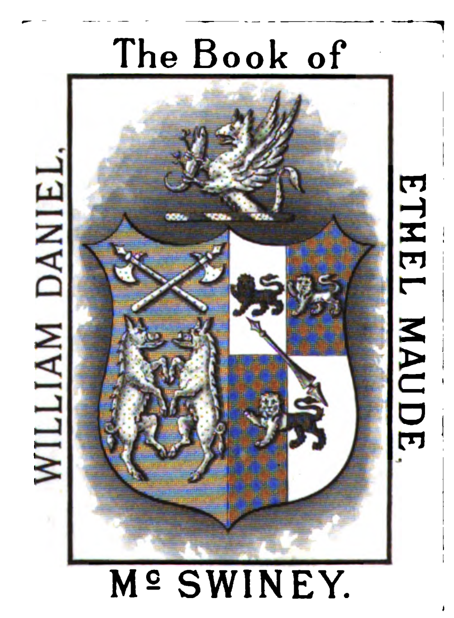
Africa (South) - History, 1899-1902: War: Personal







AU TRANSVAAL

ET

DANS LE SUD-AFRICAIN



ROGER RAOUL-DUVAL

D'après une photographie faite à Johannesburg.

3 prcd

ROGER RAOUL-DUVAL

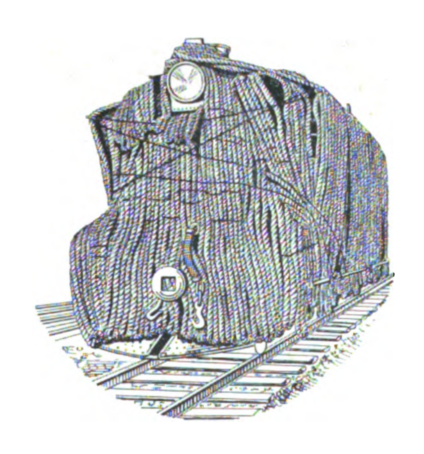
AU TRANSVAAL

ET

DANS LE SUD-AFRICAIN

AVEC

LES ATTACHÉS MILITAIRES



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Au Général

Marquis de Galliffet

ancien ministre de la guerre

son tout reconnaissant et obéissant

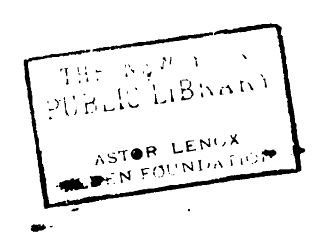
Roger Raoul-Duval

1er Mai 1902 —



PAUL KRÜGER

President de la République Sud-Africaine.



AVANT-PROPOS

A LONDRES, EN 1899. ÉTAT DE L'OPINION PUBLIQUE. ILLUSIONS NATIONALES. EFFETS DE L'ULTIMATUM. CHEZ LES OFFICIERS DES GUARDS. REVIREMENT TOTAL. PREMIERS ÉCHECS. ENROLEMENT ET DÉPART DES VOLONTAIRES. UNANIMITÉ DE L'ÉLAN PATRIOTIQUE.



Défilé des troupes canadiennes à Cape-Town.

Me trouvant à Londres au mois d'août 1899, c'est-à-dire vers l'époque de la déclaration de guerre entre la Grande-Bretagne et les Républiques du Sud Africain, je fus à même de constater quel était l'état de l'opinion publique chez les Anglais, tout en assistant aux nombreux préparatifs qu'ils faisaient en toute hâte pour cette campagne.

Il est incontestable que le gouvernement et l'ensemble de la population, lors des premiers indices de velléités belliqueuses de la part du Transvaal et de l'État d'Orange, ne voulurent y voir qu'une sorte de politique de bluff, ou de forfanterie inconsidérée, suivie par les présidents Krüger et Steijn, pour tâcher d'en imposer à leur puissant adversaire.

Quoique parfaitement renseigné sur ce qui se passait dans l'Afrique du Sud, le War-Office se refusait systématiquement à en tenir compte; il lui semblait que l'Angleterre n'aurait, le cas échéant, qu'à paraître prendre au sérieux les idées de guerre, non seulement pour faire taire les vaines bravades, mais encore pour obtenir de ces petits peuples une absolue soumission à toutes ses volontés, à toutes ses exigences.

Le War-Office avait été, en effet, mis au courant des moindres dispositions militaires du Transvaal; il connaissait les nombreuses commandes d'armement aux grandes usines européennes; lors de la construction des forts destinés à la défense de Prétoria et de Bloemfontein, des officiers anglais, qui s'étaient fait enrôler comme simples manœuvres dans le personnel des ouvriers, purent fournir les renseignements les plus exacts sur les conditions et l'importance des travaux auxquels ils avaient anonymement pris part. Mais malgré l'ensemble de ces avertissements, qui auraient dû paraître concluants, ceux qui admettaient les éventualités de guerre se heurtaient à la vive opposition de ceux qui s'obstinaient à mépriser des menaces, selon eux, absolument négligeables.

Néanmoins, dès juillet 1899, le parti dit de la guerre qui, grossissant chaque jour dans les conseils du gouvernement, y obtenait enfin la majorité, commençait à diriger, sous divers prétextes, les troupes métropolitaines vers les colonies du Sud Africain. Au Cap et au Natal les postes furent considérablement renforcés; et,

le long des côtes, des croisières pratiquaient une très attentive surveillance sur tous les points.

En septembre l'idée de guerre se généralisa; car tous les symptômes annonçaient que la date fatale était prochaine.

Il faut bien dire que ni les Boers, ni les Anglais ne

Informatie-Bureau van het Roode Kruis, Pretoria.

(IDENTITY DEPARTMENT OF THE TRANSVAAL BRANCH OF THE GENÈVE RED CROSS SOCIETY, PRETORIA)

BEWIJS VAN IDENTITEIT.
Proof of identity. № 68293

Naam / Name ....

Ouderdom / Age ....

Woonplaats adres familie / Residence ....

Commando ....

The Identity Department of the Red Cross Society will forward to English authorities information about wounded English soldiers who might be made prisoners.

In geval van dood of verwonding van houder dezes wordt men dringend verzocht deze kaart ingevuld op te zenden aan bovenstaand adres.

In case of bearer of this being killed or wounded, you are requested to send this card through the nearest Commanding Officer, or Responsible Official, to the Identity Department above mentioned.

Gesneuveld / Killed — Plaats / Locality .... Datum / Date ....

Gewond / Wounded — Welke Verwonding / Nature of Wound .... Plaats / Locality .... Datum / Date ....

Telegraphic and Postal Address · Molengraaff, Pretoria.

Carte d'identité du soldat boer.

firent quoi que ce fût pour l'éviter, et qu'au contraire, ils en précipitèrent à qui mieux mieux l'échéance.

Que telles ou telles fussent alors les visées ou convictions des Boers, nous n'avons pas à le rechercher ici; mais de la part des Anglais, il est certain que le plus grand nombre d'entre eux ne se faisait aucune idée juste sur ce que pouvaient être les populations

avec lesquelles la lutte allait s'engager, et sur le pays où devaient se dérouler les événements.

On se souvenait vaguement que, quelques années auparavant, une bande d'aventuriers, venus de la colonie du Cap, avait tenté un coup de main sur le territoire du Transvaal; qu'elle y avait été maîtrisée et capturée par les troupes du président Krüger, sous les ordres du général Cronjé. On se rappelait aussi le double procès qu'avaient subi les captifs, d'abord à Prétoria où les chefs avaient été condamnés à mort, puis à Londres, où les juges les avaient acquittés.

C'était ce qu'on appelait le Jameson-raid, aventure qui pour beaucoup ne constituait qu'un incident sans portée, et qui pourtant, sans que nous veuillons en discuter les principes et les résultats, doit être, croyons-nous, considéré comme une des causes premières de la guerre, qui depuis plus de deux ans impose matériellement et moralement tant de lourds et cruels sacrifices à la Grande-Bretagne.

Toujours est-il que, lorsque fut connu en Angleterre le fameux ultimatum du président Krüger, il y eut parmi les diverses classes sociales une sorte d'unanimité pour affirmer avec une profonde certitude qu'une armée européenne, composée des plus belles troupes du monde, possédant l'armement le plus perfectionné, n'aurait qu'à faire une promenade militaire jusqu'à Prétoria pour mettre à la raison, presque sans coup férir, des bandes de paysans armés, dont le chef, dans

un véritable accès d'orgueilleuse démence, s'avisait de provoquer ainsi une grande nation.

Étant alors en relations suivies avec des officiers d'état-major des différents corps de l'armée royale, je





Kantoor van den Commandant-Generaal.

Pretoria, 24. 5. 1900

W.Ed. Heeren Ambtenaren belast

met nazoeken van passagiers goederen worden mits deze verzocht om den heer R.K. [illegible] Fransche Militaire Attaché ongehinderd door te laten en zyne Kisten, enz. niet te openen

[illegible]
Comdt Genl

Lettre de passe, signée de M. Souza, commandant-général.

pus être notamment bien renseigné sur l'accueil qui fut fait, dans le monde militaire anglais, au défi que venaient de jeter les infimes Républiques du Sud-Africain.

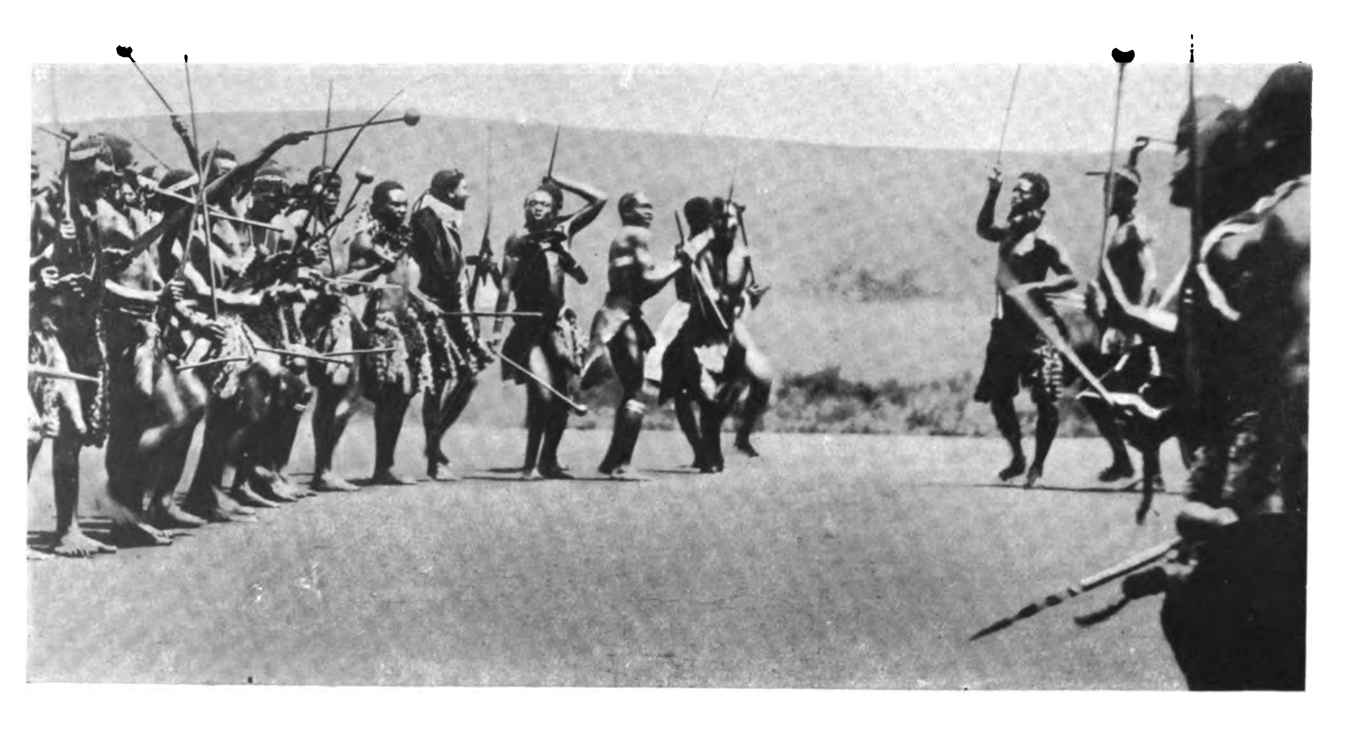
Il y eut tout d'abord, tant le cas paraissait anormal, une sorte d'ébahissement, dont toutefois on s'affranchit bien vite.

Alors ceux qui précédemment avaient opposé au gouvernement maintes objections contre les envois de troupes aux colonies, furent les premiers à s'étonner que le Cap et le Natal manquassent de forces suffisantes pour régler aussitôt le petit différent, dont on faisait à tort tant de bruit.

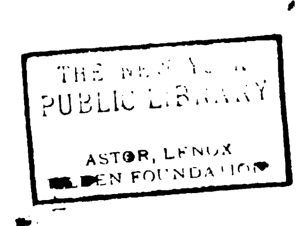
Les ordres de mobilisation furent dès lors ouvertement donnés. Les troupes de réserves (yeomanry) allèrent remplacer dans les garnisons stables les corps actifs expédiés en Afrique. Les guards eux-mêmes durent fournir un fort contingent; ce qui ne laissa pas que de provoquer chez eux d'assez vives protestations, dont j'eus d'ailleurs un jour l'explication de la bouche même des intéressés.

Il est de tradition à Londres, que chaque matin un bataillon de guards, soit coldstreamsscotch, ou grenadiers, vient prendre la garde à Saint-James Palace, résidence Royale. Les officiers qui le commandent ont le droit d'inviter à leur table un ami aux frais de Sa Majesté. Admis une fois à cet honneur, je crois ne pas manquer aux lois courtoises de l'hospitalité en rappelant quelques-uns des propos qui s'échangèrent devant moi pendant le repas, et qui me semblent historiquement significatifs.

Tous animés du zèle patriotique le plus sincère, tous résolus à braver les dangers dans l'intérêt de leur



Danse de guerre des Zoulous.



pays, les officiers des guards se plaignaient qu'on les envoyât, selon toute évidence, pour faire simplement

CONSULAAT
der
Zuid-Afrikaansche Republiek

No. —

Lourenço Marques —

Paspoort

De drager van dit paspoort is de Fransche Militaire attaché Raoul Duval en verzoek ik alle autoriteiten en ambtenaren hem vrijen toegang te verleenen tot de Republiek en ongehinderd met bagage en zijn bediende Georges Legôt eveneens met bagage vrijelijk te doen passeeren.

Lourenço Marques 22 Februari 1900

Consul Generaal
der Z. A. R.

Passeport signé par
M. Pott,
consul général des Républiques
Sud-Africaines, à Lourenço-Marques.

un banal service de garnison dans les places des colonies, puisque la guerre serait certainement finie avant qu'ils ne fussent rendus à destination.

« Nous arriverons tout juste, disaient-ils, pour manger notre plum-pudding de Noël à Prétoria. »

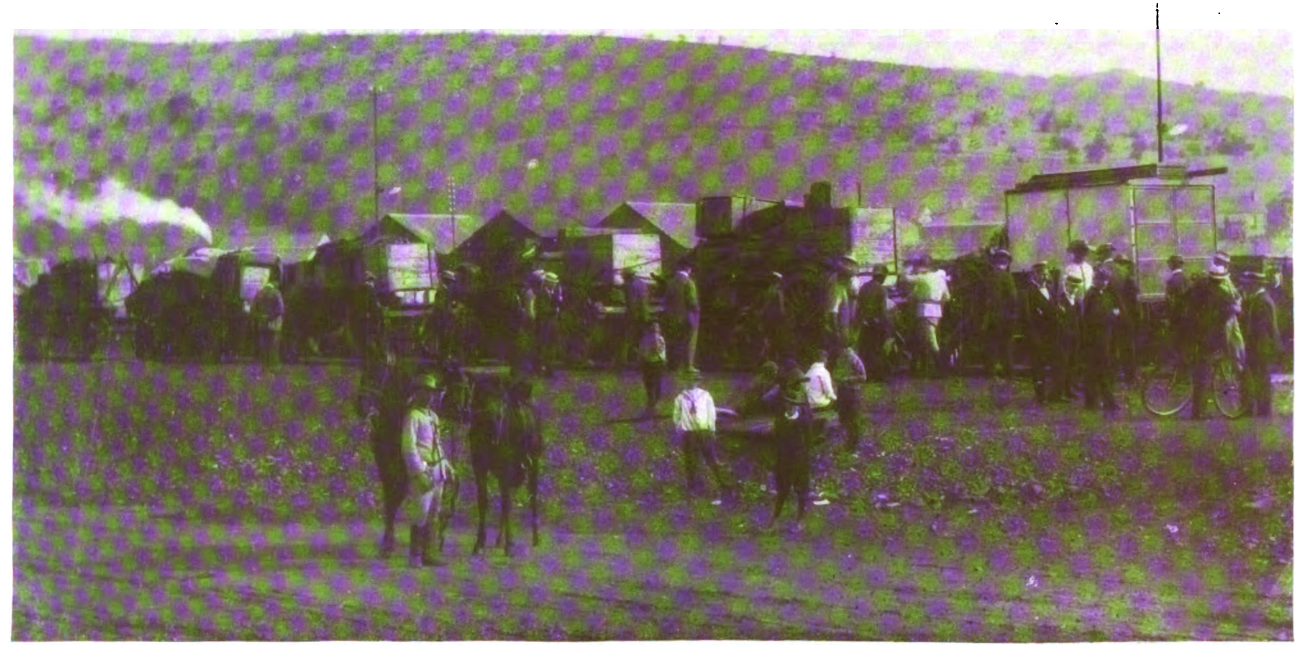
J'ai le profond regret de noter que deux des cinq officiers dont je fus, ce jour-là, le convive, furent tués lors des premiers engagements et deux autres blessés, dont un assez grièvement pour être obligé de quitter le service; un seul commande encore au Transvaal, où il n'a pas trouvé, comme il le redoutait, les loisirs de la vie de garnison.

On raconte qu'un régiment de lanciers avait parié avec un autre régiment de cavalerie qu'il arriverait le premier à Prétoria. Les lanciers eurent, en effet, cette préséance dans la capitale des Boers; mais hélas! ils n'y entrèrent que comme prisonniers : ce qui ne parut pas répondre aux termes du pari engagé.

Quand, avant de quitter Londres, le général Buller, investi du commandement des troupes d'Afrique, reçut au Carlton-Hôtel certains attachés militaires étrangers accrédités pour suivre les opérations de l'armée anglaise, il leur dit, tout en buvant à leur santé, qu'il craignait que le dérangement ne fût pas digne d'eux; car ses troupes n'allaient sans doute trouver là-bas qu'une résistance insignifiante, et, par conséquent, bientôt annihilée.

Tel était l'esprit général des prévisions auxquelles les événements allaient infliger sans retard un si formel et si navrant démenti.

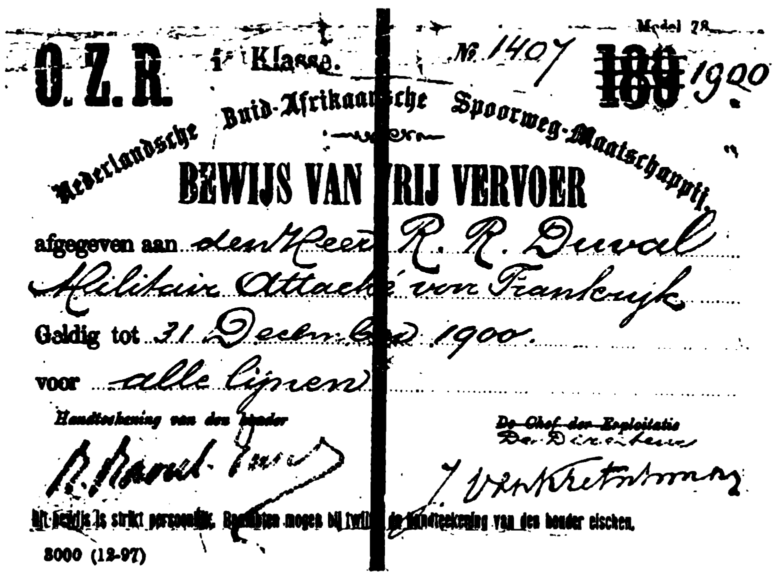
Mais hâtons-nous de reconnaître qu'après s'être sincèrement abusé par l'effet d'une sorte d'instinctive



Train de munitions.



confiance en sa puissance normale, le peuple anglais fut rappelé aux réalités par l'annonce des premiers et graves revers, il donna aussitôt, sans se départir du sang-froid qui est une de ses grandes forces, l'exemple du plus profond et plus imposant patriotisme.



Model 78.

O. Z. R. 1e Klasse. № 1407 ~~189~~ 1900

Nederlandsche Zuid-Afrikaansche Spoorweg-Maatschappij

BEWIJS VAN VRIJ VERVOER

afgegeven aan den Heer R. R. Duval

Militair Attaché von Frankrijk

Geldig tot 31 December 1900.

voor alle lijnen

Handteekening van den houder

~~De Chef der Exploitatie~~ De Directeur

Dit bewijs is strikt persoonlijk. Beambten mogen bij twijfel de handteekening van den houder eischen.

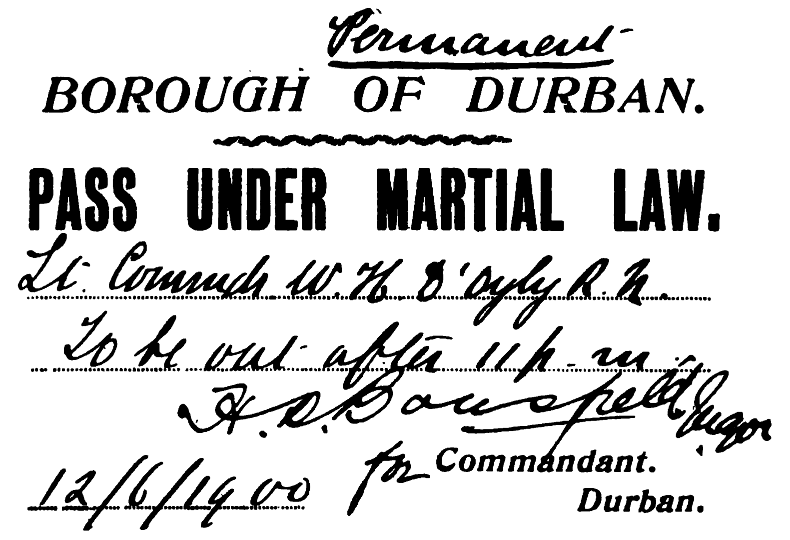
8000 (12-97)

Carte de circulation au Transvaal.

Dès qu'il est nécessaire de faire appel à de nouvelles et nombreuses levées, un remarquable élan se manifeste dans toutes les conditions sociales; de toutes parts, des foules d'hommes de tout âge et de tout rang s'offrent pour seconder les troupes régulières. Les colonies envoient en même temps des corps admirablement organisés. Des dames, des jeunes filles partent comme ambulancières, tandis qu'une multitude d'autres

se cotisent et provoquent des offrandes, pour que rien ne manque aux services d'ambulance.

Assistant dans le port de Southampton à un départ de navires transportant des troupes volontaires, je fus surtout frappé par ce que j'appellerai le calme enthousiasme de ces énergiques émigrants, qui aux acclama-



Permanent

BOROUGH OF DURBAN.

PASS UNDER MARTIAL LAW.

Lt. Commdr W. H. D'Oyly R.N.

To be out after 11 p.m.

A. D. Beaufort Major

12/6/1900 for Commandant.
Durban.

Carte de circulation.

tions frénétiques de la foule, s'en allaient au devoir qu'ils s'étaient imposés d'eux-mêmes.

Je remarquai notamment là un jeune et bel officier, à qui sa ravissante femme et un petit garçon d'une huitaine d'années venaient faire leurs adieux. De part et d'autre, bien que cette séparation pût être la dernière, point d'attendrissement exagéré. J'entendis le père, après avoir embrassé son épouse, et *serré* la main

de son fils, dire à celui-ci, le plus naturellement, le plus tranquillement du monde : « *Tu auras bien soin de ta mère, n'est-ce pas? je te la recommande.* » Et l'enfant de répondre avec le même accent de très évidente sincérité : « *Oui, tu peux compter sur moi.* »

Involontairement alors j'opposai à cette placidité vraiment héroïque, le souvenir du spectacle que souvent, chez nous, donnent les familles assistant éplorées au départ des jeunes gens, qui, en temps de paix, s'en vont tout bonnement passer quelques mois sous les drapeaux.

En somme ces hommes, que rien ne contraignait à cette périlleuse tâche, partaient affirmant sans emphase leur noble conviction, avec le ferme espoir d'un prompt et heureux retour, après avoir assuré le triomphe du pays — au sein duquel d'ailleurs, les échecs, les revers, l'accroissement des charges publiques, ne créaient aucune agitation menaçante, aucune lutte de partis.

Partout, au contraire, quand la multitude de ceux qui sont en état de partir, ont couru au belliqueux rendez-vous, ceux qui restent s'unissent dans un même sentiment d'abnégation absolue. Et nous devons le noter, depuis cette époque, malgré l'accroissement constant des difficultés, nul zèle ne s'est changé en découragement, nul dévouement n'a failli aux promesses de la première heure.

Dès lors, c'est à qui participera le plus largement, le plus franchement à l'œuvre commune. Par exemple,

pour que des secours, des souvenirs parviennent à ceux qui sont allés au loin faire leurs preuves de

ORANJE VRYSTAATSCHE TELEGRAFEN.

No. van Boodschap

Datum Zegel van

Indien de naauwkeurigheid van dit Telegram in twyfel wordt getrokken zal het zelve herh[illegible] by betaling der helft van het bedrag oorspronkelyk betaald vo[illegible] [illegible] in[illegible] onnauwkeurig bevonden, zal het bedrag betaa[illegible] voor rep[illegible] worden ger[illegible]. Wanneer [illegible] kosten van een antwoord op een Telegram vooruit betaald zyn [illegible] het getal w[illegible] antwoord [illegible] het getal woorden bepaald, zal de verzender het te veel moeten vold[illegible]en

N.B.—Deze Vorm moet [illegible] onderzoek gedaan met betrekking tot dit Telegram vergezellen

Kantoor van [illegible]

Kantoor van

Ontvangen te

Telegraafdienst, Z. A. Republiek.

Bij vermoeden van verminkingen, kan een van het twijfelachtige herhaling [illegible] worden alleen dan in rekening gebracht, wanneer het blijkt dat de verminking n[illegible] de schuld van den telegraafdienst.

Het Departement [illegible] niet aansprakelijk voor verliezen ontstaan door verminking [illegible] aflevering van telegrammen

Dit blad ve gezelle elke navraag omt[illegible] telegram.

Kantoorstempel

Pretoria's tijd geldt voor alle binnenlandsche kantoren.

Aangenomen te ten [illegible] ontvangen te

G. P. O. 818. T. W.

W. A. R. [illegible]

POST OFFICE TELEGRAPHS.

CAPE OF GOOD HOPE.

No. of Message.

Dated Stamp of

If the accuracy of this Telegram (being an Inland [illegible]) [illegible] half the amount originally paid for its transmission, and, if found [illegible] repetition will be refunded. Special conditions are applicable to the repe[illegible]. When [illegible] of a reply to a Telegram has been prepaid, and the number of words in the reply [illegible] paid for, the Sender of the reply must pay for such excess.

N.B.—This Form should accompany any inquiry made respecting this Telegram.

Charges to pay £ s. d.

CAPE UNIFORM TIME is observed throughout Cape Colony, British Bechuanaland, [illegible], the Transvaal and the Orange Free State.

Handed in at [illegible] m. Received here at m.

Delivering Office

From

To

Formule de telegrammes.

patriotisme actif, un journal ouvre une souscription, qui, en quelques jours, atteint le chiffre de plusieurs millions; et, en temps voulu, là-bas, sur cette terre où ils bataillent, deux cents et quelques mille soldats reçoivent, à leur nom particulier, un paquet contenant un plum-pudding, des objets d'habillement, une pipe,



Depart de refugiés du Transvaal.

du tabac... Presque en même temps, parvient à chacun, de la part de la Reine, une boîte de chocolat, dont le couvercle porte en relief le portrait de la souveraine.

Il va de soi que, pendant ce temps, d'autres abondantes souscriptions fournissent des subsides aux parents, aux femmes, aux enfants que le départ d'un père,

d'un époux, d'un fils, a laissés sans ressources, pensionnent les veuves, dotent les orphelins, et que sais-je?.....

Partout enfin s'affirme le plus large, le plus généreux esprit de solidarité nationale. . . . .
. . . .

Ayant pris un grand intérêt à cette situation psychologique tout à l'honneur de l'Angleterre, je fus donc très heureux lorsque, à ma rentrée en France, M. le Ministre de la Guerre voulut bien me désigner pour accompagner comme interprète notre attaché militaire auprès des armées des Républiques Sud-Africaines.

Chez les Anglais, tout en étudiant leur armée, j'avais assisté à ses préparatifs de guerre; il allait m'être donné de la voir à l'œuvre, ainsi que l'armée Boer, que je pourrais étudier à son tour.

Ainsi s'explique qu'au retour, sans vouloir prétendre au rôle d'historien, et sans croire faire aucunement œuvre littéraire, l'idée me soit venue de publier les principales impressions que m'a laissées mon séjour auprès des corps belligérants, en y joignant de nombreuses reproductions photographiques instantanées, qui mieux encore qu'un texte simple et cursif, devront, me semble-t-il, contribuer à en rendre plus vivante la pittoresque physionomie.



Paris, le 1er Décembre 1900

M

Je vous remercie du témoignage de sympathie cordiale que vous m'avez donné. Ces marques chaleureuses d'intérêt me sont particulièrement précieuses. Elles me réconfortent ainsi que mon peuple dans la lutte suprême que nous soutenons au nom du droit et de l'humanité.

Veuillez agréer, Monsieur, avec l'expression de ma gratitude, l'assurance de mes sentiments distingués.

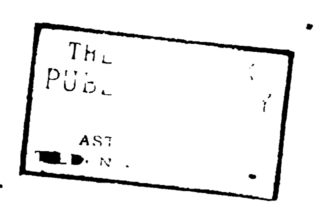
Le Président
de la République Sud-Africaine,

S J P Kruger

Monsieur Roger Raoul Duval
Marolles par Genillé (Indre & Loire)



Camara municipal de Lourenço-Marques.


THE
PUB
AST

I

DÉPART DE MARSEILLE. LE YANG-TSE. AVARIES. PORT-SAÏD. LE CALÉDONIA. ADEN. DIÉGO-SUAREZ. LOURENÇO-MARQUES. ARRIVÉE A PRÉTORIA.



Types de Boers.

Bien que la première période du voyage comprise entre le moment où nous quittons la France et celui où nous entrons effectivement dans les États du Sud-Africain ait été relativement incidentée et m'ait laissé d'assez curieux et intéressants souvenirs, je ne dois et ne veux y consacrer que quelques notes rapides et sommaires.

Au jour fixé pour l'embarquement à Marseille, à bord du *Yang-Tse,* qui doit nous conduire au Transvaal, la mer furieuse et absolument démontée sous l'influence de bourrasques incessantes, semble vouloir s'opposer à notre départ.

Le paquebot, qui est prêt à partir dès le matin, et qui doit sortir du port au plus tard vers le milieu de

l'après-midi, ne peut réellement larguer ses amarres qu'à neuf heures du soir.

Sur le navire, étant donné ce retard, l'affluence est grande des parents et amis, qui, avec l'autorisation du commandant, ont voulu rester plus longtemps auprès de ceux qui partent et qui peuvent ne pas revenir, car



Beyra. — Grande Rue.

beaucoup de ceux-là s'en vont en quelque sorte vers l'inconnu.

La plupart des passagers français sont à destination de Madagascar et de Lourenco-Marques. Il y a de nombreux officiers de relève et d'administration, quelques fantassins, des gendarmes coloniaux et une centaine de Kabyles, envoyés par le Gouvernement pour la cons-

Première Mine sur la ligne de Lourenço-Marques à Pretoria.

truction des routes sur le territoire malgache. J'ai appris plus tard que, notamment parmi les passagers de troisième classe, se trouvaient un certain nombre d'aventuriers de diverses nationalités, se rendant à tout hasard au Transvaal, avec l'espoir d'aubaines imprévues : quelques-uns, peut-être dans le simple but d'aller connaître les émotions que donne la guerre, non seulement aux hommes qui la font, mais encore à ceux qui n'y assistent qu'en observateurs — ce qui, d'ailleurs, va être notre cas.

De quelque force morale que l'on soit doué, l'on ne saurait échapper à un certain trouble au moment de prendre la mer pour l'aléa d'une destination lointaine; les plus forts, les plus endurcis, même parmi les marins, avouent qu'ils connaissent cette sensation instinctive. Il va donc de soi qu'entourés comme nous le sommes pendant les heures qui précèdent la séparation, nous nous sentions d'autant mieux envahis par cette espèce de vague mélancolie.

Enfin le signal du départ est donné. Nous prenons le large en pleine nuit; et nous voilà faisant directement route vers Port-Saïd.

Le *Yang-Tse*, à bord duquel nous nous trouvons, est un vieux paquebot, qui ne réalise, à aucun point de vue, les conditions du confort moderne, et qui d'ailleurs ne tarde pas à nous causer, presque coup sur coup, deux alarmes assez vives.

Le surlendemain de notre départ, un des pistons de la machine se fausse, et nous restons en panne sur une

grosse mer, qui nous secoue d'importance. Quelques heures, à vrai dire, suffisent à réparer le dommage; mais un jour plus tard le même fait se reproduit; et comme, cette fois, l'avarie est plus grave, on doit se servir des voiles, afin de pouvoir diriger le navire et perdre un peu moins de temps.

Plus loin, autre émotion due à l'intempérance d'un certain nombre de passagers des deuxième et troisième classes, qui, ayant vidé force flacons de whisky, provoquent une sorte de révolte contre le commandant, qui se voit obligé de faire lier et emprisonner quelques-uns de ces énergumènes.

Nous arrivons à Port-Saïd avec une grande journée de retard, et nous devons y prolonger notre séjour, pour permettre aux mécaniciens de réparer une troisième avarie.

Que dire de Port-Saïd qui tant de fois a été décrit par les voyageurs? Pays aride, presque le désert. Les habitants, venus de tous les points du globe, sont perdus au milieu des Arabes, des Juifs, des nègres, des Égyptiens. On parle là toutes les langues, l'anglais y domine cependant. La basse classe est obséquieuse et servile.

Le *Calédonia*, superbe vapeur de la Compagnie péninsulaire, étant amarré à côté de nous le long du quai, un de mes camarades et moi, nous nous laissons tenter par le plaisir de faire quelques journées de traversée plus rapide, et nous abandonnons momentanément le *Yang-Tsé*, pour prendre passage sur le navire

Prétoria. — Train d'ambulance, bâtiment de l'artillerie et race-course.

anglais jusqu'à Aden, où nous arriverons deux jours avant le bateau français.

Nous recevons un charmant accueil à bord du *Calédonia,* malgré l'excitation fiévreuse qui y règne, par suite de l'attente où l'on est des télégrammes du Transvaal; car un grand nombre de passagers de ce navire comptent des parents ou des amis parmi les combattants.

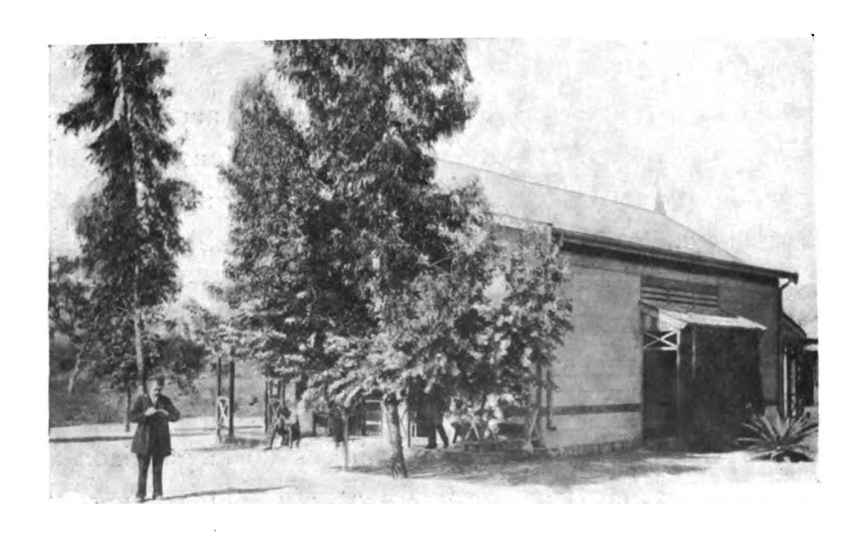
L'avance que nous devons à la marche accélérée du *Calédonia* nous permet de prendre à Aden, après la rude épreuve des chaleurs de fournaise qui sévissent sur la mer Rouge, trois jours de très agréable relâche. Aimable réception du Gouverneur, promenade aux fameux et très curieux réservoirs, qui, par l'habile captation de sources éloignées, fournissent d'eau fraîche et saine une localité où il ne pleut presque jamais; soirée au luxueux club des officiers de la garnison : nous attendons très patiemment ainsi la venue du *Yang-Tse,* qui, arrivant un soir, très tard, et devant repartir le lendemain à la première heure, ne laisse à ses passagers qu'un nocturne loisir pour la visite de cette station célèbre.

. . . .

Nous repartons, et pendant de longues et nombreuses journées, nous ne voyons plus que le ciel et l'eau, ce qui nous conduit à la ravissante baie de Diégo-Suarez, que nous quittons par un gros temps, qui persiste d'ailleurs jusqu'à notre arrivée à Mozambique.....

Après Mozambique, escale et court séjour à Beyra, bourgade insignifiante, qui doit son existence à cela qu'elle sert d'accès au territoire de Rhodesia, avec lequel elle est reliée par un chemin de fer.

En quittant Beyra, toujours par une mer très mau-



Gare sur la ligne de Lourenço-Marques à Prétoria.

vaise, nous croisons trois vaisseaux de guerre anglais chargés de surveiller très attentivement la côte, pour s'opposer à tout débarquement de contrebande de guerre au profit des Boers.

Enfin, nous arrivons un soir en rade de Lourenço-Marques. L'entrée du port étant très difficultueuse et l'ombre empêchant de voir les bouées indicatrices de



Baie de Lourenço-Marques.

la voie à suivre, nous devons attendre en rade la venue du jour pour accoster.

Dès la première heure, nous débarquons. Je pars aussitôt avec le capitaine Demange et, accompagnés par M. Amiot, consul général de France à Lourenço-Marques, nous allons rendre visite aux autorités portugaises.

Après une journée passée dans cette ville, le lendemain à sept heures du matin, nous prenons place, les capitaines Demange, Reichman et moi dans un compartiment du chemin de fer qui va de Lourenço-Marques à Prétoria. Nos ordonnances occupent un compartiment voisin; ils se sont précautionnés avant de partir et emportent avec eux un énorme panier de provisions. On a eu la bonne idée de nous prévenir que nous pourrions fort bien ne pas trouver de vivres en route.

Pendant la guerre, les trains ne marchent que le jour, et les voyageurs passent la nuit à Water-fall-Onder; par ordre du gouvernement, le nôtre franchira sans arrêt la distance entre Lourenço-Marques et Prétoria, où nous devons être le lendemain matin vers dix heures et demie.

En arrivant à Prétoria, nous trouvons à la gare le consul général de France, M. Aubert, et le consul de France à Johannesburg, M. Colomniès, ainsi que M. de Souza, secrétaire du général Joubert, alors ministre de la Guerre. Ces messieurs nous attendaient avec la voiture de l'hôtel du Transvaal, attelée de cinq chevaux

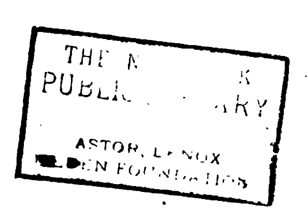
blancs. Le gouvernement nous fournira, nous dit-on, deux wagons attelés de mules pour transporter nos vivres, nos bagages et suivre les opérations militaires. Nous sommes présentés aux attachés militaires, hollandais et russes et à un correspondant du *Daily Mail* qui ont déjà assisté au siège de Ladysmith. Notre convoi comprendra, outre les wagons, une trentaine de mules, une quinzaine de chevaux, une douzaine de boys et nos ordonnances; cela formera, comme on le voit, une petite colonne assez respectable. Nos wagons devront contenir tout notre matériel de campement, nos caisses de conserves et les autres provisions, que nous ne pourrons pas renouveler sans revenir à Prétoria.



Réfugiés anglais attendant le départ du bateau.



Route de Pretoria.



II

A PRÉTORIA. ASPECT DE LA VILLE. SERVICES POSTAUX. LES ENVIRONS. MŒURS LOCALES. CHERTÉ GÉNÉRALE. LE RACE-COURSE ET LES PRISONNIERS ANGLAIS. CARICATURES ET CARTE GÉOGRAPHIQUE. ARTILLERIE DES BOERS.

Prétoria, 23 février 1900.



Colonel Gourko.

Une animation extraordinaire règne dans cette ville; il est vrai que les circonstances dans lesquelles on se trouve contribuent beaucoup à lui donner cet aspect. Prétoria est, m'a-t-on dit, une ville ordinairement calme, et la présence presque continuelle des étrangers ne suffit pas, en temps ordinaire, à y produire l'illusion du mouvement.

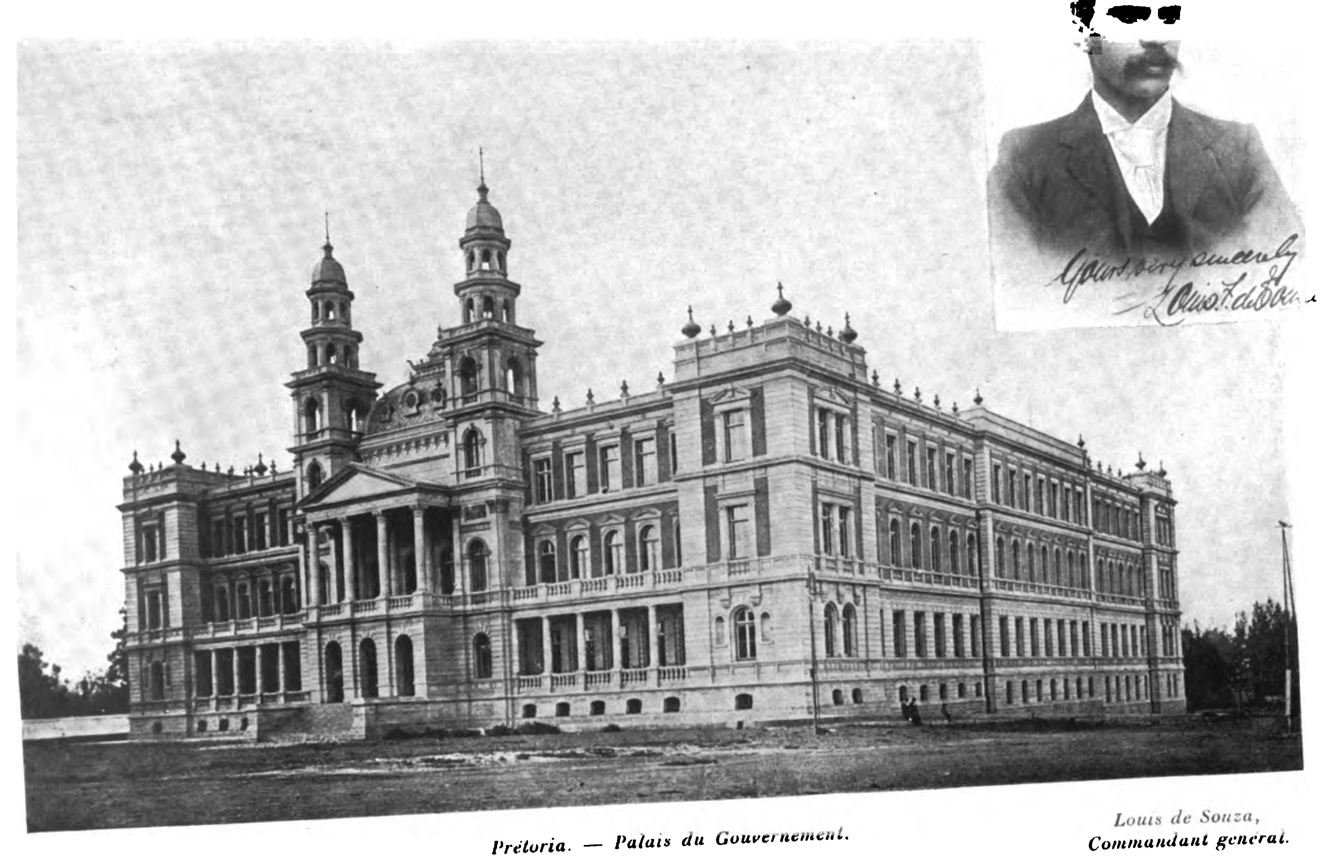
Tout a changé d'aspect à l'époque de la guerre. Prétoria ressemble en tous points aujourd'hui à Buffalo-Bill-Wild-West, que l'on se rappelle avoir vu à l'Exposition de 1889 auprès de la Porte Maillot. Des gens de toute nationalité, coiffés de feutres à larges bords, comme ceux que l'on appelle à Paris chapeaux boers,

relevés sur le côté, suivant la mode du pays, apprennent soit à monter à cheval, soit à conduire sur les places principales de la ville. Il y en a même pour lesquels ces deux sports n'ont plus de secrets et qui se livrent au dressage en liberté. Aussi suffit-il de s'installer dans un des excellents fauteuils qui garnissent



Pretoria. — Prétorius street.

la terrasse de l'hôtel du Transvaal, pour jouir de spectacles dignes de l'Hippodrome. On voit des sauteurs en liberté franchissant les obstacles, des wagons attelés de deux, quatre, six ou huit mules lancés à fond de train dans toutes les directions. Des conducteurs noirs, haut juchés, dirigent leur attelage de bœufs avec une adresse peu commune ; des courriers en uniformes galopent en tous sens, des bicyclistes sillonnent les avenues, et des bandes d'hommes, porteurs



Prétoria. — Palais du Gouvernement.

Louis de Souza,
Commandant general.

de harnachements et d'armes de toute espèce, paraissent perdus au milieu de cette immense cohue. Tout ce monde s'agite, crie, hurle, jure à qui mieux mieux; et le malheureux Français, qu'étonne un pareil spectacle, demeure ahuri au milieu de ce tumulte auquel il n'est pas accoutumé. L'affolement est général. Quelle tour de Babel que cette ville! On y entend parler toutes les langues : l'allemand, l'anglais, le français, l'italien, le russe, enfin un tel ensemble d'idiomes différents s'entrecroisent, se mèlent, qu'à peine arrive-t-on à se comprendre, en dépit des efforts que l'on fait pour y parvenir. Les interprètes sont entourés de gens qui leur demandent en même temps une foule de renseignements; ils ne savent où donner de la tête et à qui répondre.

Pauvres employés du Commissariat général, comme j'ai plaint votre situation : et combien j'ai admiré votre patience. Vous restiez calmes et souriants, avec un flegme que, si je l'osais, je qualifierais de britannique. Bien dignes d'admiration aussi les malheureux employés du télégraphe, recevant et expédiant, chaque jour, des milliers de dépêches en toutes les langues : il faut vraiment un dévouement et une présence d'esprit de tous les instants pour faire partie de cette administration et fournir un service régulier dans des conditions pareilles. Je crois qu'en France nos employés ordinaires n'y résisteraient pas. Ici, au contraire, ils sont toujours aimables et vous accueillent avec la plus exquise urbanité. Voici d'ailleurs sommai-

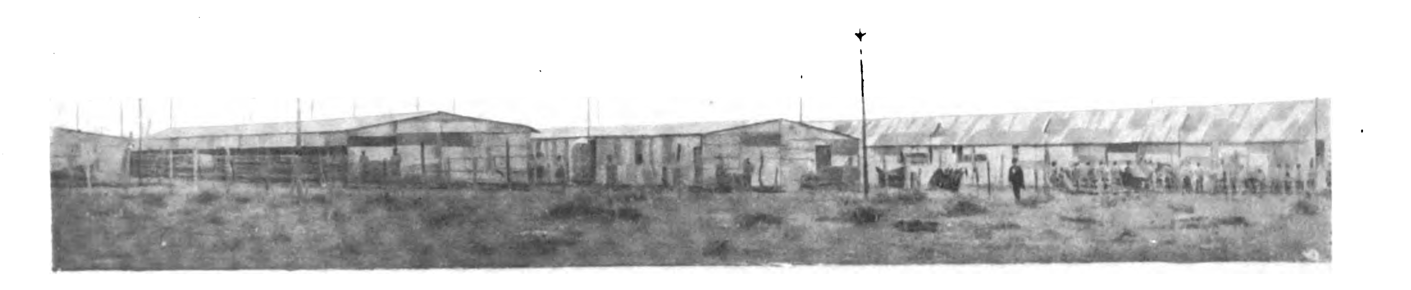
rement de quelle façon le service des postes est organisé au Transvaal.

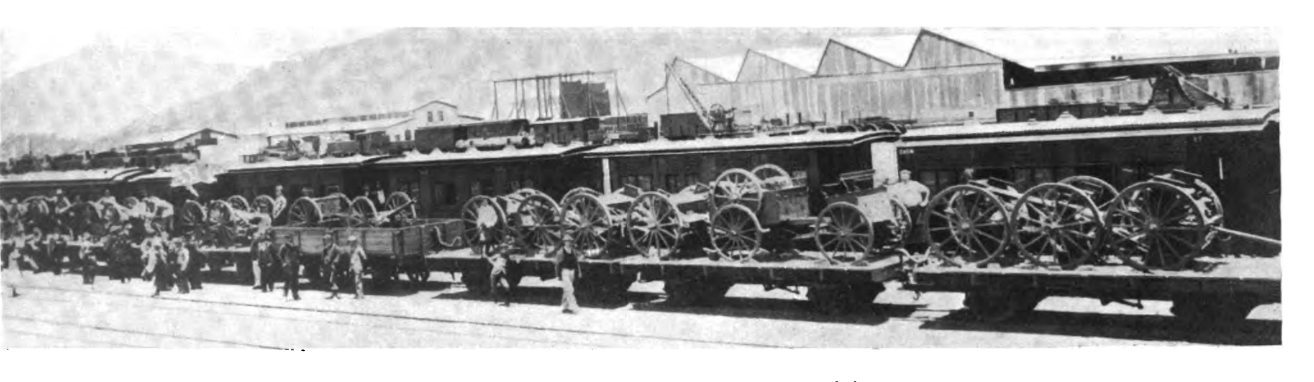
Il n'y a pas de facteurs. Tout individu qui reçoit journellement un courrier assez important, possède au bureau central une boîte fermée à clef, que l'Administration lui loue à l'année, moyennant une redevance minime. L'employé affecté au dépouillement du courrier dépose dans chaque boîte les lettres de tel ou tel destinataire; et celui-ci vient les prendre lui-même ou les envoie chercher. Quant à ceux dont la correspondance restreinte ne nécessite pas l'emploi d'une de ces boîtes, ils trouvent leurs lettres et leurs journaux au guichet de la poste restante.

On voit que par ce système le Gouvernement du Transvaal sait, quand il le faut, se passer de fonctionnaires inutiles. En outre, pour les gens pressés, ce moyen est beaucoup plus pratique que le nôtre, en ce sens que chacun peut avoir sa correspondance bien plus rapidement que lorsqu'il faut attendre l'arrivée d'un facteur.

Le bureau de poste de Prétoria est situé au centre de la ville, sur la place où l'on devait élever le monument du Président Krüger. Il fait face à l'hôtel du Gouvernement, vaste palais en pierres de taille qui fait un assez joli effet et dont la masse est imposante.

En dehors de quelques rares constructions à étages, groupées autour de ce Palais et dans la rue principale, les habitations sont toujours de petits cottages, entièrement de plain-pied et entourées de jardins.





Artillerie boer. — Camp de prisonniers anglais.

Sur la même place, se trouvent également groupées le plus grand nombre des Banques, dont les principales sont la Banque de l'État et la Banque Nationale, l'une et l'autre voisines.

Je mentionne, en passant, le Grand Hôtel et l'hôtel du Transvaal, qui sont les deux meilleurs de Prétoria, et qui, même dans de grandes villes françaises, feraient assez bonne figure. L'hôtel du Transvaal se recommande tout particulièrement par un confort des plus modernes et par une cuisine à la française, que nous avons beaucoup appréciés.

A gauche de la place, il y a de grands magasins qui pourraient rivaliser par leur installation, et par la variété des produits qui sont mis en vente, avec ceux des plus grandes villes d'Europe. Mais on constate vite qu'on est loin des pays de production par les prix invraisemblables qu'atteignent toutes les marchandises qui viennent d'outre-mer.

Sur la place du Marché, l'Église réformée néerlandaise attire les regards.

Dans ces dernières années, le commerce a pris un développement assez considérable à Prétoria, surtout depuis 1880, époque à laquelle la domination anglaise a commencé à s'imposer au Transvaal.

Prétoria possède actuellement des bars, des épiceries, des magasins de confiserie et de thé, sans oublier les offices de prêteurs sur gages, dont les boutiques sont exactement copiées sur les établissements des industries similaires de Londres, Manchester ou No-

tingham, et ont un fonctionnement analogue. Très étendue, la ville est desservie par des lignes de tramways, traînés par de petits chevaux aux jambes nerveuses. On y voit circuler aussi, en guise de fiacres, des wagons légers, des tapissières et des charrettes traînées par des bœufs à la marche paisible.

Les abords de la ville ont quelque chose d'enchanteur. La partie la plus agréable, où habitent la haute société et les personnes qui jouissent d'une fortune modeste, est située à environ un kilomètre de la place du Marché et porte le nom coquet de Sunny-Side. Là, on croirait retrouver en petit la partie voisine du Bois de Boulogne parisien, qui se trouve comprise entre les barrières de l'avenue de la Grande-Armée et le pont de Suresnes. Partout des villas, ou plutôt des cottages coquettement perdus au milieu de massifs de fleurs ravissantes, des jets d'eau, des terrains admirablement disposés pour le jeu de tennis, en un mot tous les agréments et tout le confort désirables.

Chaque famille a son jour de réception. On se réunit alors pour prendre le thé. Les personnes âgées causent sous de délicieux ombrages, pendant que les jeunes gens jouent au tennis ou au croquet.

Les jeunes filles de Prétoria sont gaies, pleines d'entrain, elles ont des goûts très simples, sont bonnes camarades, et ne cherchent qu'à profiter le plus possible de tous les sports qui sont à leur disposition, et qu'elles pratiquent d'ailleurs avec une adresse remarquable.

Prétoria. — Arrivée de prisonniers anglais.



Maxim Nordenfeld pris par les Anglais à Paar-de-Berg.

La vie est tout autre dans la classe moyenne ou peu fortunée. Les fermiers, descendants d'anciens réfugiés français et hollandais, ont des mœurs patriarcales; profondément religieux; chacun d'eux possède une Bible qu'on lit en famille. On les voit souvent le soir sous la vérandah de leur ferme fumant tranquillement leurs pipes au milieu des leurs.

Revenons maintenant en ville. Nous y trouvons deux clubs : le club hollandais et le club afrikander. Tous deux sont luxueusement installés. On y trouve des salles de lecture, des salons superbes, des salles à manger bien aérées et des salles de billard. Des jeux de toute sorte y sont aménagés avec tout le confort moderne. La vie n'y est pas plus chère qu'à l'hôtel :

moyennant 30 shillings par jour on peut y loger. Les repas sont comptés en sus; les chambres, bien que petites, sont confortables, mais le service laisse à désirer. Au point de vue de la nourriture, c'est à peu près comme partout dans le pays. Les mets, pour un palais français, y sont en général mal préparés et peu substantiels. Quant aux boissons, elles sont hors de prix et peu variées. Le Boer a des goûts très simples. Ses boissons ordinaires sont le thé et le café : il fait également une grande consommation de whisky et de vin du Cap. Les gens de la haute société boivent du vin, de la bière et beaucoup de champagne : ce sont pour la plupart des étrangers, habitués à l'abondance des grandes villes et qui vivent très luxueusement. En temps ordinaire, pour vivre à l'hôtel à Prétoria, il en coûte en moyenne de 30 à 35 francs par jour, mais les clients ont fréquemment à se plaindre de l'exagération des notes. Cela provient de ce que ces hôtels reçoivent beaucoup d'étrangers, très riches, qui dépensent sans compter.

Depuis la déclaration de la guerre, tout a doublé, triplé même de prix, et pour vivre sans luxe à Prétoria, il faut au moins compter 4 livres par jour, c'est-à-dire 100 francs. On voit que là, comme dans tous les pays dits de l'or, la vie est très coûteuse. Il faut au reste tenir compte d'abord de la difficulté de se procurer des denrées d'importation, puis considérer le grand nombre d'étrangers que la guerre a amenés et l'impossibilité d'obtenir comme en temps de paix les produits de



Pretoria. — Gum Avenue.

toute sorte, soit par la voie du Cap, soit par celle du Natal. Les magasins bien approvisionnés abusent d'ailleurs de la situation, et vendent à des prix exorbitants des marchandises et du matériel souvent de qualité inférieure.

Pendant ma promenade à travers la ville, j'ai eu l'occasion de voir le fameux champ de course, Race-Course, où sont internés la plupart des prisonniers anglais. Ils y sont très bien installés et même confortablement logés ; aussi semblent-ils accepter tranquillement leur sort. La plupart d'entre eux préfèrent sans doute se trouver là momentanément que d'être exposés au feu de l'ennemi et aux intempéries des saisons. Au centre de ce quartier est un hôpital très propre et très bien entretenu, où les malades et les blessés ne man-

quent d'aucun soin. Tous ceux que j'ai pu interroger m'ont dit n'avoir qu'à se louer des traitements dont ils sont l'objet.

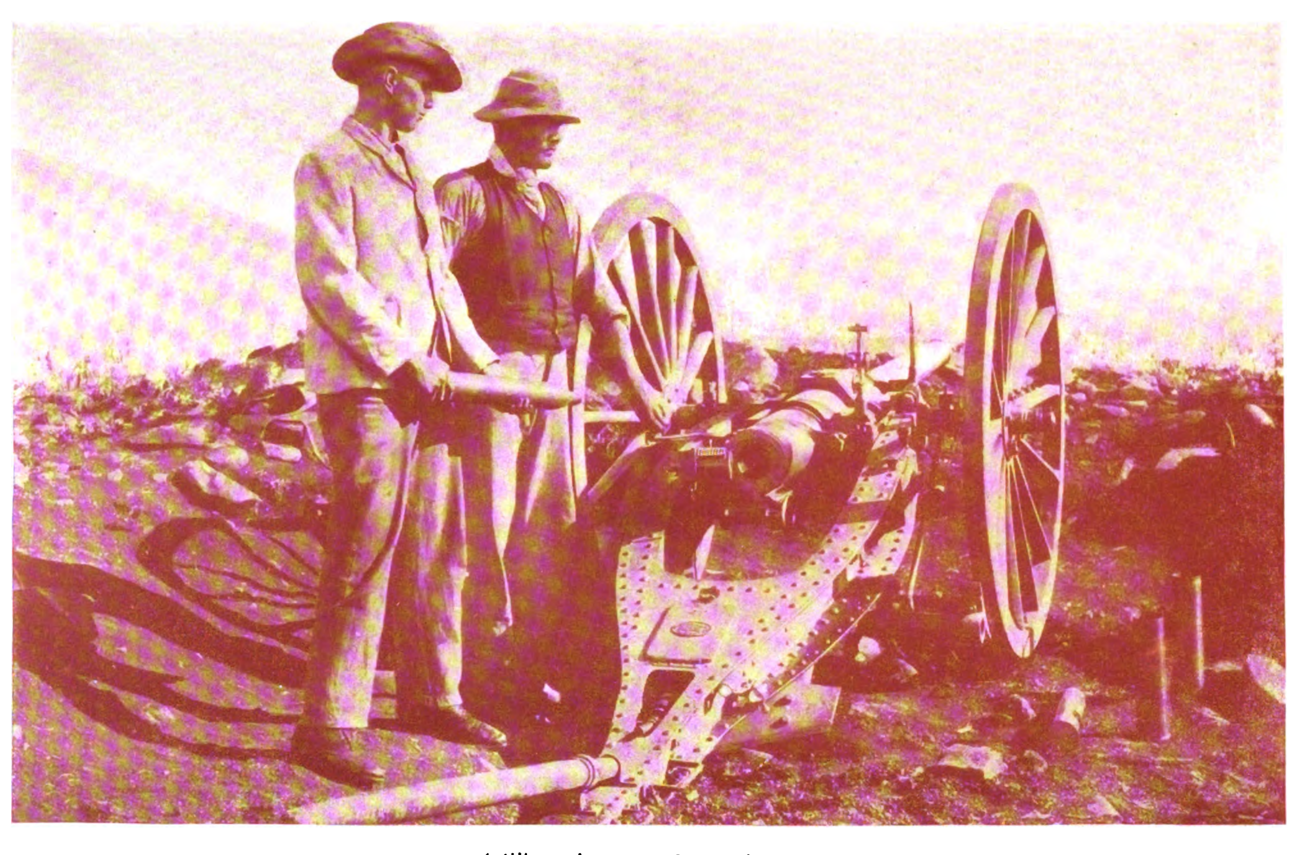
A plusieurs reprises, je visitai le Race-Course, et n'entendis formuler qu'une seule plainte contre la femme d'un Boer qui, autorisée à vendre de menus objets et des provisions aux malades et aux prisonniers anglais, avait essayé de faire passer une boîte de conserves de mauvaise qualité.

Comme résultat de cette plainte, la femme fut menacée de se voir supprimer l'autorisation de pratiquer son petit commerce et d'être expulsée de Race-Course, si elle donnait encore prise aux mêmes reproches.

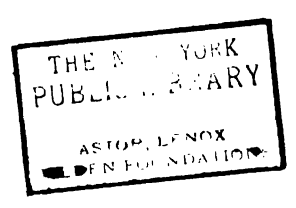
On n'exige des prisonniers aucun travail, on met des livres à leur disposition. Ceux qui sont valides passent le temps de leur mieux en jouant à divers jeux, notamment au foot-ball et au tennis. Outre ces amusements, les officiers captifs ont pour principale distraction, de regarder les gens qui passent en assez grand nombre dans les avenues adjacentes.

A l'époque où j'étais à Prétoria, les officiers anglais étaient logés dans l'école des garçons.

Parmi les photographies que j'ai rapportées, il en est deux qui reproduisent l'ensemble du bâtiment, les costumes et l'emploi du temps des officiers. Comme de grands enfants que sont tous les soldats dès qu'ils deviennent oisifs, ceux qui parmi eux avaient quelque talent, ont peint sur les murs intérieurs des caricatures qui sont parfois très amusantes : j'en ai remarqué une



Artilleurs boers. — Canon du Creusot.



entre autres représentant le président Krüger poursuivi par un *tommy* armé d'un fouet de chasse.

Tommy, tout le monde le sait, est le sobriquet donné aux soldats anglais, à peu près comme celui de *piou-piou* est appliqué au troupier français.

Les jeunes Boers ont pris leur revanche de ces plaisanteries. Un jour, je vis clouée à un mur une carte géographique d'aspect assez bizarre, car il y manquait une partie importante de l'Europe. Un naïf patriotisme avait suggéré au dessinateur de la carte l'idée de retrancher tout simplement l'Angleterre des États européens; ce qui était une façon originale de se débarrasser théoriquement des ennemis du moment.

J'appris que pour ce petit chef-d'œuvre, l'auteur avait obtenu de ses camarades un premier prix de *géographie moderne*.

A propos des prisonniers qui, comme je le disais tantôt, s'adonnent surtout, pour employer le temps, à divers jeux constituant des exercices physiques, je crois devoir noter que les Anglais, où qu'ils aillent, où qu'ils se trouvent, ne renoncent jamais au goût du sport — qui d'ailleurs entretient chez eux une grande et saine force, en quelque sorte normale.

Je me rappelle que, au moment où l'un de leurs régiments faisait ses préparatifs pour son départ d'Angleterre, le colonel, voyant un ordonnance portant des maillets de polo, lui demanda ce qu'il voulait en faire. Le soldat répondit que son officier lui avait commandé de les emballer pour le Transvaal. Le colonel, rencon-

trant peu après cet officier, le questionna à ce sujet : « Eh bien! répondit l'officier, quand nous aurons rossé les Boers le matin, nous jouerons au polo l'après-midi. »

Ils y jouèrent en effet, notamment pendant le siège de Ladysmith, plus souvent peut-être qu'ils ne l'auraient désiré; mais empêchés de quitter la ville, il fallait bien passer le temps d'une façon quelconque.

A Cape-Town, pendant la guerre, un équipage chassait régulièrement, et on voyait suivre de nombreuses dames parmi lesquelles Lady Akerton, Miss Brassey, Mme Atherton, et bien d'autres, toutes excellentes écuyères et femmes charmantes; du côté hommes, Lord Milner, le duc de Westminster, MM. Earl Basil, Blackwood, etc.

En quittant le Race-Course, j'ai laissé à droite les bâtiments de l'artillerie, constructions massives et imposantes, mais n'ayant rien de remarquable; le site est un peu égayé par le voisinage de petites villas qui servent de demeure en temps ordinaire aux quelques officiers de l'armée régulière du Transvaal.

L'artillerie et la Johannesburg-Police sont les seules troupes que le gouvernement transvallien ait eu le temps d'organiser avant la guerre.

Au moment de la déclaration de guerre, l'artillerie se composait de :

1 batterie de campagne de 75 m/m, du Creusot;
2 batteries, chacune de 4 canons Krupp;



Visite des bagages à Komati-Poort.

2 Maxims de 37 m/m ou Pompons;

4 canons de siège, 155 m/m, du Creusot;

1 batterie de canon-courts Krupp, commandés en février 1896, reçus et essayés publiquement à Prétoria en octobre 1897.

Les journaux anglais et ceux des autres nations ont donné sur les armements des deux Républiques une foule de renseignements plus faux les uns que les autres et dont il faut faire justice.

On a dit et laissé dire que les Boers, prévoyant la guerre avec l'Angleterre, avaient commandé aux usines Krupp en Allemagne et du Creusot en France, pour être expédiée d'une façon occulte, l'artillerie qui leur faisait absolument défaut.

Rien de plus vrai ; mais les canons, disait-on, avaient été envoyés par ces usines avec toutes sortes de précautions : les Long Toms embarqués comme arbres de couche de machines, les mitrailleuses emballées dans des caisses de pianos, les munitions contenues dans des boîtes de conserves, les affûts démontés portant l'étiquette de matériel de mines, etc.

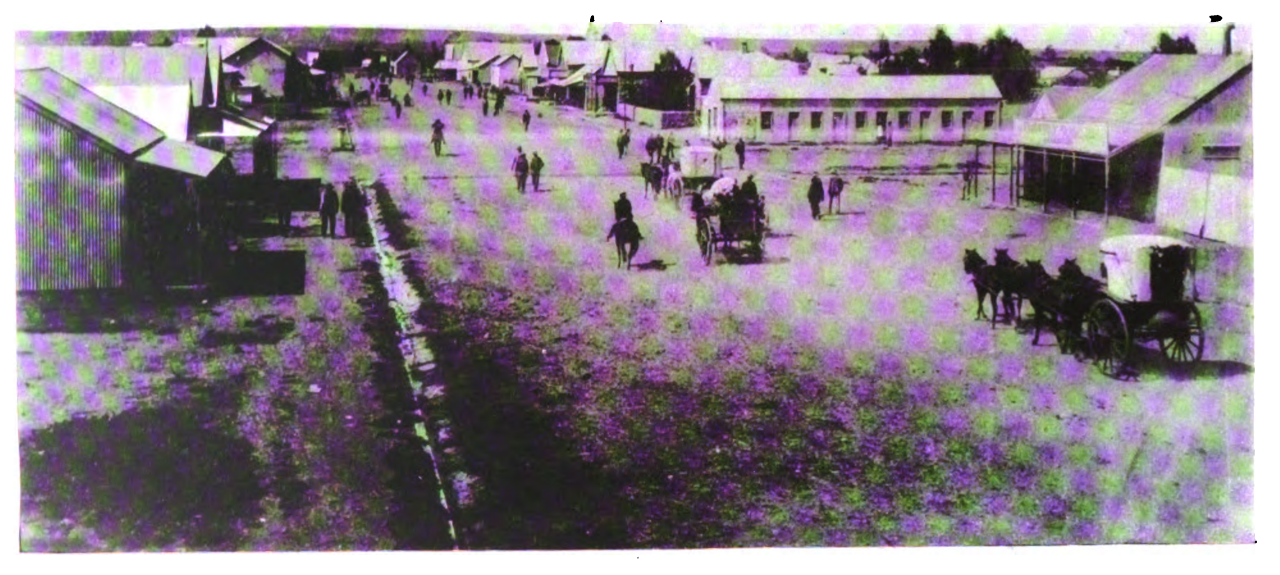
Rien n'est plus inexact. Les manifestes des navires pouvaient être lus par tout le monde; et il n'est pas un employé des douanes à Lourenço-Marques qui ne fût au courant des achats du gouvernement transvaalien.

Les obus en tas ont longtemps encombré les quais du port de débarquement, à la vue de tous.

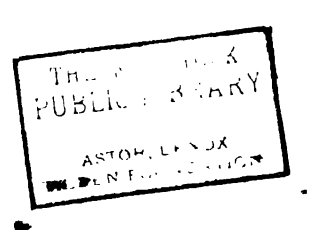
L'Angleterre, avec ses moyens de transport formidables, sa puissante artillerie, sa flotte et son armée, ne pouvait prendre ombrage de l'achat de quelques pièces d'artillerie. Elle était trop sûre de sa force. Ses visées sur les territoires du Sud de l'Afrique étaient trop hautes pour qu'elle s'émût de l'achat de quelques pièces d'artillerie.

Mais après ses premiers revers, il était bon de feindre la surprise et de faire croire à un armement acheté secrètement et tenu en réserve.

La presse étrangère a pu se laisser prendre aux insinuations des Anglais, mais il est indéniable que l'armement à l'européenne des artilleurs du Transvaal était connu de tout le monde au Sud de l'Afrique.



Kronstadt. — Grande Rue.


PUBLIC
ASTOR, L

III

DE PRÉTORIA A BLOEMFONTEIN. OPPOSITION A L'ÉTABLISSEMENT DES VOIES FERRÉES. KRONSTADT. DISTRACTION DES TIREURS BOERS EN CHEMIN DE FER.



Officier d'artillerie de l'État d'Orange.

Nous quittâmes Prétoria un soir, quelques jours après notre arrivée, — et j'avoue que la perspective d'un voyage de nuit par les chaleurs torrides que nous subissions, était loin de m'enchanter : mais, lorsqu'on fait campagne, il faut compter avec l'imprévu, et cette fois l'imprévu ne nous fut pas favorable. Impossible de dormir dans ces wagons où le confortable laisse fort à désirer. Joignez à cela la mauvaise odeur dégagée par la majeure partie de nos compagnons de route, l'ennui de la vermine et du bourdonnement perpétuel des moustiques, qui ne négligent aucune occasion de laisser sur les parties de notre corps qui se trouvent à leur portée des traces cuisantes de leur contact.

Enfin, après toute une nuit de supplices et d'éner-

vements, nous arrivions au petit jour à la frontière de l'État d'Orange.

Que de choses à dire sur la façon dont le service des chemins de fer fonctionne au Transvaal.

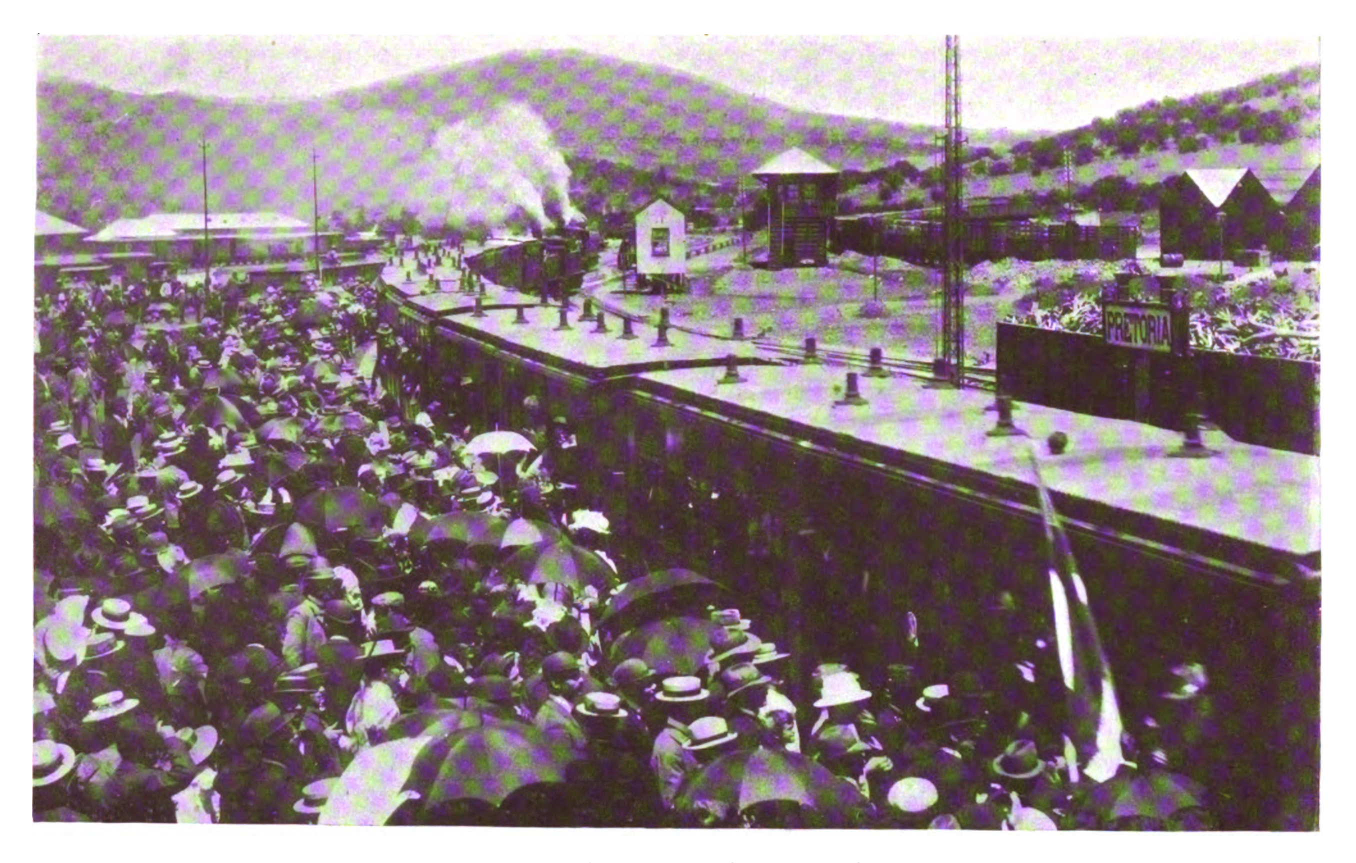
J'ai été surpris et émerveillé du nombre incal-



Gare de Kronstadt.

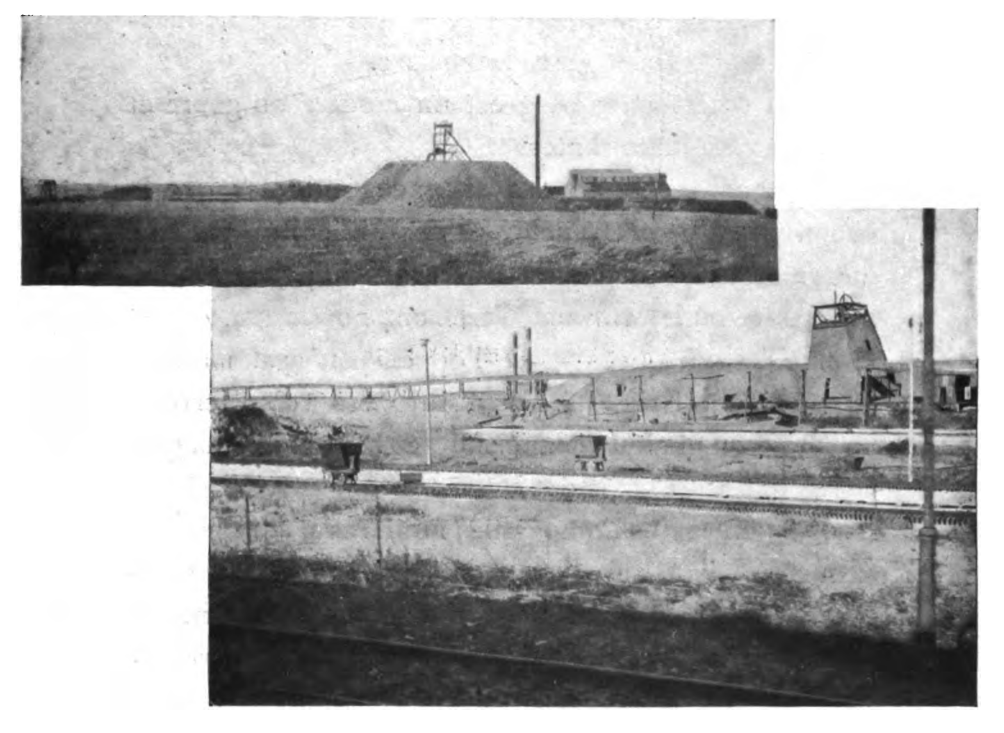
culable de trains et de la quantité extraordinaire d'hommes et de marchandises qui ont circulé pendant la campagne sur l'unique voie des différentes lignes qui parcourent le Transvaal et l'Orange.

La première impression est, je l'avoue, mauvaise pour l'Européen habitué à des horaires réguliers. Le manque apparent d'administration, la pénurie actuelle



Pretoria. — Depart d'un commando.

d'employés, la façon sommaire dont on embarque voyageurs, colis, chevaux, marchandises et matériel de guerre, sont faits pour nous étonner. Les chemins de fer français et autres dont nous avons fait usage, nous



Mines d'or près de Johannesburg.

ont familiarisé avec une régularité qui nous rendrait injustes, si nous n'y prenions garde. Mais en réfléchissant, on ne peut qu'admirer le courage, la patience et l'abnégation des employés de ces chemins de fer, dont pourtant j'ai eu à me plaindre à plusieurs reprises.

Les gares, comme on serait tenté de le croire, ne sont pas toutes de simples stations, abritant dans une maisonnette un chef de gare et son personnel, mais d'immenses halls parfaitement construits, charpentés en fer, couverts de vitres et pourvus de quais. Elles peuvent sans désavantage être comparées à quelques-unes de nos grandes gares françaises.

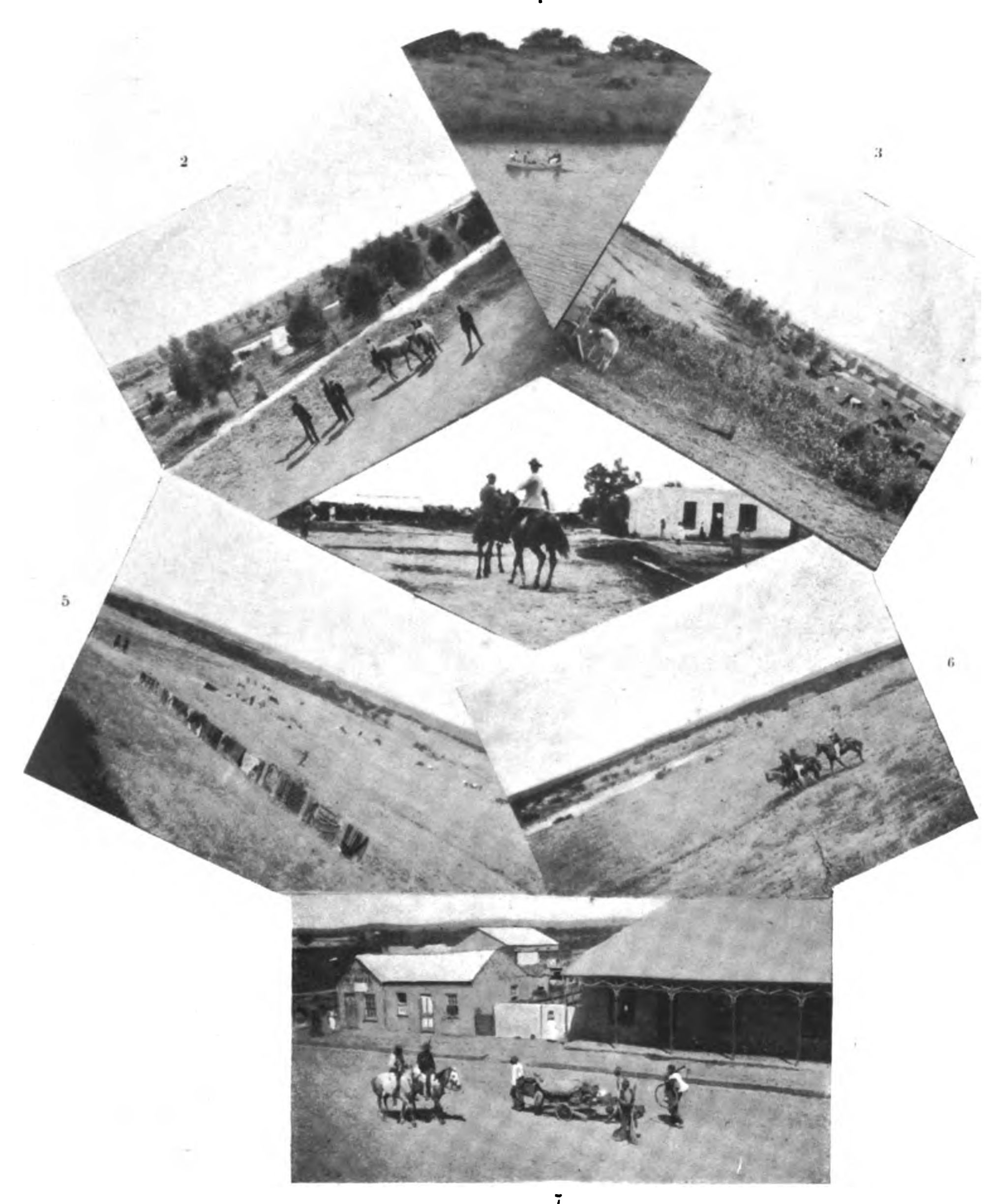
Celle de Johannesburg est un modèle du genre et une des plus importantes.

En tenant compte des distances énormes que le chemin de fer doit franchir et des difficultés presque insurmontables du parcours à travers un pays rocheux, accidenté, où les travaux d'art sont nombreux, on est étonné de voir que, malgré l'opposition systématique du président Krüger à l'ouverture des voies ferrées, on ait pu en quelques années doter le pays des magnifiques lignes qui existent.

Les différentes Compagnies minières n'auraient pas demandé mieux que d'aider de leurs capitaux la création de lignes qui leur sont indispensables. Mais les Boers, peuple de pasteurs et d'agriculteurs, devenus, par le fait du hasard, possesseurs des plus riches territoires du monde, assistaient d'un œil jaloux à l'arrivée des étrangers attirés par l'appât de l'or.

Ils craignaient, avec trop de raisons, hélas! une perturbation dans leur langue, leurs mœurs et leurs habitudes.

Essentiellement religieux, ils envisageaient avec effroi l'établissement dans leur pays de ces étrangers,



2. *M. Rieckardt et les Attaches militaires.* 1. *Rivière à Kronstadt.* 3. *Parc de chevaux.*

5. *Campement boer dans le veldt.* 4. *Cavaliers boers.* 6. *Patrouille boer.*

7. *Demenagement des Boers à l'approche des Anglais.*

de ces aventuriers, qui apportaient avec eux et les chemins de fer, leurs appétits et leurs vices. Ils comprenaient que plus tard, ils leur demanderaient de faire



Départ d'un commando.

partie intégrante de la nation et finiraient par l'englober et l'annihiler. C'est par suite de ces craintes, que les voies ferrées sont encore imparfaites au Transvaal et dans l'Orange.

Ne vous plaignez donc plus, Parisiens, mes frères,

de quelques irrégularités ou lenteurs dans vos moyens de transport : votre sort est encore à envier. Que diriez-vous, si au lieu de vos trains de luxe, il fallait vous contenter de ceux du Z. A. R. railway ? (*Chemins de fer Sud Africain.*)

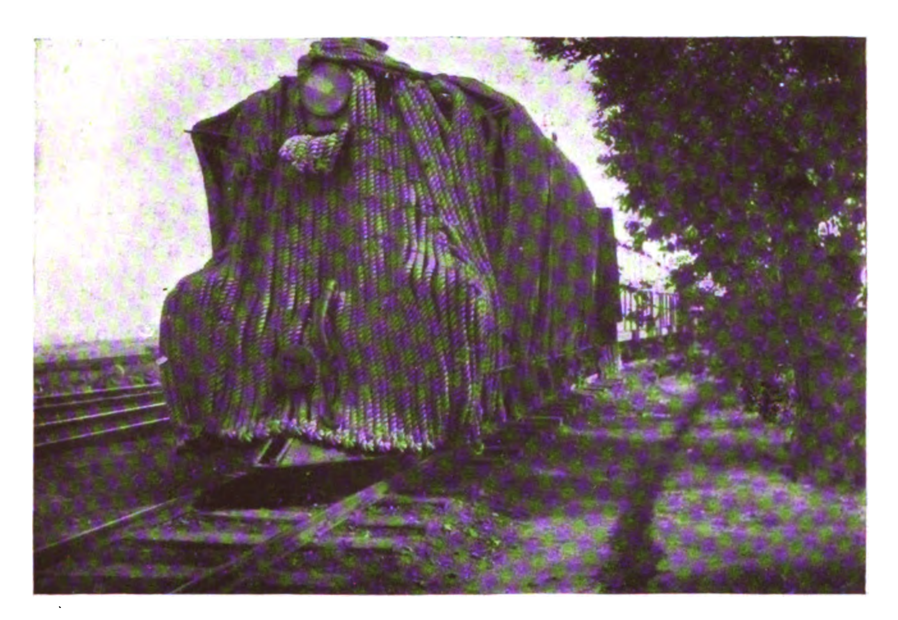
Au lieu d'arriver comme nous le devions à 7 heures du matin à Kronstadt, nous y échouons à 11 heures. On nous a prévenus que nous n'y resterions que dix minutes, et au dernier moment on vient nous avertir que le départ ne peut s'effectuer avant trois heures de l'après-midi. Ne sachant comment tuer le temps, et nous sentant, ma foi, l'estomac dans les talons, nous décidons de descendre de notre wagon, pour nous mettre à la recherche d'un hôtel afin d'y déjeuner.

Je me souviendrai longtemps de ce déjeuner de Kronstadt. La note qui nous fut présentée n'avait, je crois, rien à envier à celles que l'on a coutume de solder dans les meilleurs restaurants de Paris. Le propriétaire de l'hôtel où nous étions descendus est un Allemand, et certes il n'a rien fait, ce jour-là, pour resserrer les liens d'amitié qui unissent la France et l'Allemagne. Il est vrai de dire que nous avions demandé des mets qui sortaient peut-être un peu de l'ordinaire, car nous tenions à réparer autant que possible les forces que notre insupportable voyage de la nuit précédente nous avait enlevées.

Les hôteliers pouvaient servir à manger à toutes les personnes qui s'adressaient à eux; mais il leur était formellement interdit de fournir des boissons

alcooliques sans une autorisation du Gouvernement.

Cela se comprend : on voulait éviter les excès des Boers qui, venant dans les villes, faisaient des dépenses exagérées en alcool et ne voulaient plus ensuite partir



Train armé de cordages contre les balles.

pour le front. (On appelle ainsi la ligne de bataille où se trouvent les avant-postes.)

A trois heures de l'après-midi, nous remontons en wagon. En route pour Bloemfontein! Le voyage fut des plus monotones, pour nous Français, du moins, car les Boers, eux, trouvent toujours une occupation : ils tirent des coups de fusil par les portières sur les oiseaux ou les spring-boocks qu'ils aperçoivent, et

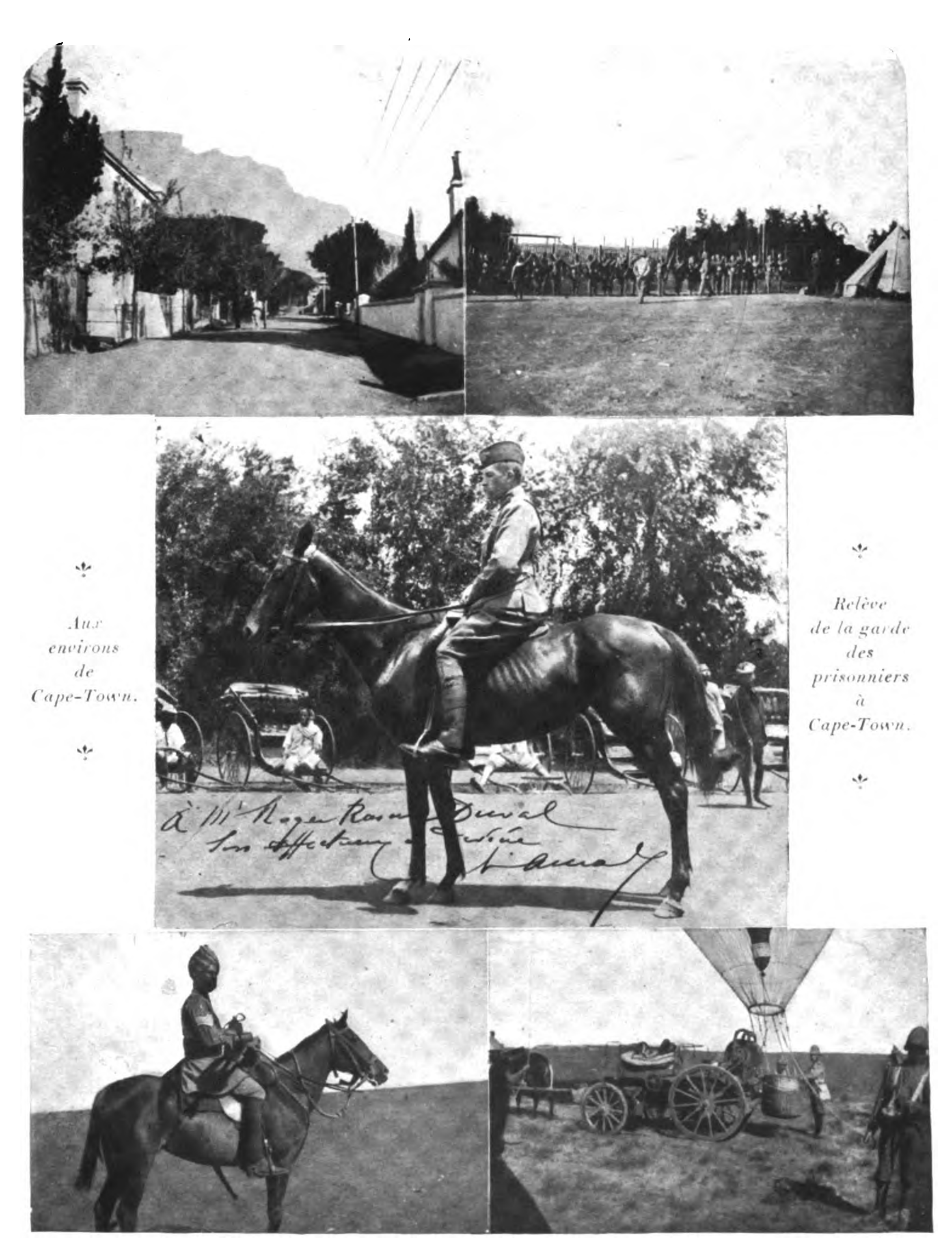
même sur les objets inanimés. Ils passent ainsi le temps et se prouvent mutuellement leur justesse de coup d'œil; ils engagent des paris entre eux à ce sujet.

Un jour, une gazelle, effrayée par le bruit du train, suivait la ligne du chemin de fer en faisant des bonds extraordinaires. Les Boers se mirent aux portières, et un feu roulant arrêta la pauvre petite bête dans sa course. Le train ralentit, s'arrêta, on ramassa la gazelle, on donna un gigot au mécanicien, et l'on repartit.

Malheureusement, il arrive quelquefois que les balles atteignent des personnes qui se promènent ou travaillent dans les champs. Tant pis pour qui se trouve à portée des projectiles. Les tireurs, qui exercent leur adresse en pleine campagne, ne se mettent guère en peine des accidents qu'ils peuvent causer.



Église de Kronstadt.



Aux environs de Cape-Town.

Relève de la garde des prisonniers à Cape-Town.

Cipaye d'escorte de Lord Roberts. **Section aérostatique anglaise.**

Le colonel d'Amade, attaché militaire de France.

IV

A BLOEMFONTEIN. — DÉSORDRE DES TRANSPORTS. — UN SINGULIER BAIGNEUR. — PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LE COLONEL VILLEBOIS-MAREUIL ET LE GÉNÉRAL DELAREY. — LE VOL DES CHEVAUX. — AVENTURE HIPPIQUE. — ORAGE. — CUISINE EN PLEIN AIR ET CUISINIERS GRADÉS. — RÉCITS DU COLONEL ET SES APPRÉCIATIONS. — REDDITION DU GÉNÉRAL CRONJE. — DÉPÊCHE HISTORIQUE. — TEMPÉRAMENT MILITAIRE DES BOERS.



Roger Raoul-Duval à Bloemfontein.

Nous arrivons enfin à trois kilomètres de Bloemfontein. Il est onze heures du soir : la nuit est noire; il pleut à torrents; il est impossible d'aller plus loin : vingt convois bloquent l'entrée de la gare. Sur les conseils du chef de train, nous filons à pied en suivant la voie, nous accrochant aux aiguilles, culbutant parmi les fils de fer à droite et à gauche, nous enfonçant dans la boue, jusqu'au moment où nous atteignons la gare de Bloemfontein. Nos ordonnances sont restées avec le matériel dans le train, afin de le surveiller. Par précaution, ils doivent passer la nuit dans leur wagon.

Arrivés enfin à destination, nous entendons un bruit assourdissant, mélangé de cris et de chants. Ce sont des Boers, de toutes les classes de la Société, ivres pour la plupart, qui font ce tapage. Leur ivresse à vrai dire n'a peut-être pas pour seule cause l'abus des boissons; ils sont aussi surexcités par les événements et par les nouvelles qu'on reçoit fréquemment; toujours est-il qu'ils font un vacarme effroyable.

Il règne dans toute la gare un désordre inouï; le service est très mal assuré, car une partie du personnel des chemins de fer est allé se battre, et il ne reste que le minimum d'employés indispensables. Ce sont les Boers eux-mêmes qui font le nécessaire et s'occupent de leurs bagages. Le tableau que nous avons sous les yeux nous donne l'impression d'une gare au pillage. Je me sens profondément attristé par ce spectacle; et, ce soir-là même, avant d'avoir entendu le premier coup de canon de l'armée anglaise, j'avais comme un vague pressentiment de tous les désastres et de toutes les catastrophes dont je ne devais pas tarder à être le témoin.

Nous parvenons cependant, avec bien de la peine, à sortir de la gare, et nous y serions encore sans le secours de l'officier Boer qui était venu au-devant de nous avec la mission de nous conduire et d'assurer notre séjour à Bloemfontein. Il nous fallut aussi un certain temps avant de réussir à nous faire ouvrir les portes d'un hôtel, où même nous reçûmes un accueil des moins hospitaliers. Il faut croire que l'aspect des



Groupe de Boers.

uniformes, des sabres et des revolvers produisit un certain effet sur le propriétaire, une sorte d'Afrikander grossier et de figure rébarbative; car lorsqu'il sut qu'il avait affaire à des attachés militaires, il modifia sa façon d'agir. Enfin, bon gré, mal gré, il nous fournit le logement que nous lui demandions.

Quelle nuit j'ai passée là! A peine commençais-je à m'endormir vers quatre heures du matin, que je fus réveillé en sursaut par le capitaine X..., qui, subitement atteint de dysenterie, se tordait en proie à d'affreuses douleurs, me suppliant d'aller lui chercher un remède. Je m'habillai à la hâte et courus à travers la ville, au hasard, pour tâcher de trouver soit un médecin, soit un pharmacien. Après avoir parcouru tous les quartiers, je finis par rencontrer un homme porteur d'un brassard de la Croix de Genève : c'était un pharmacien; je lui expliquai brièvement ce dont il s'agissait et j'obtins de lui un petit flacon de laudanum. Vous croyez peut-être que je pus me dérober aussitôt et courir auprès du capitaine X..., pour lui porter le remède qu'il attendait si impatiemment. Mon homme ne voulut pas me laisser partir sans m'avoir offert quelques verres de whisky, et je dus prétexter un malaise subit pour lui fausser compagnie.

J'étais exténué de fatigue en rentrant à l'hôtel, et j'eus à peine quelques heures de repos. A mon réveil, comme c'était la dernière nuit que nous venions de passer avant d'entrer sérieusement en campagne, je me décidai à prendre pour me remettre un dernier

bain, car j'allais être condamné pour longtemps au tub en caoutchouc. Ce ne fut pas sans difficulté que je réussis à trouver l'établissement qui se décore ici pompeusement du nom de thermal. Arrivé là, je demande un bain; un grand nègre à l'air stupide me répond que le dimanche on ne se baigne pas. Mais, comme je tenais absolument à me délasser avant de partir, je le menaçai du plat de mon sabre; ce qui le fit changer d'opinion. Je crois que le misérable essaya de se venger de mes menaces; car, à peine entré dans la baignoire, je faillis être suffoqué tant l'eau était chaude, et quelques minutes après j'étais transi; les prises d'eau étant au dehors de la cabine, le nègre avait lâché le robinet d'eau froide et s'était sauvé en emportant mes effets pour les brosser. Ce sont peut-être des plaisanteries que les nègres mettent en usage dans le pays; mais il faut avouer que les conséquences en sont assez désagréables; et sans mon fidèle ordonnance, qui vint à mon secours, en m'apportant des serviettes et des vêtements, qui sait quand j'aurais jamais pu sortir de ce lieu inhospitalier.

Lorsque je fus habillé, j'allai faire un tour au marché, où j'achetai d'amples provisions de conserves et quelques légumes frais, d'autres secs, qui furent notre seule nourriture pendant fort longtemps.

Ce jour-là, le déjeuner eut lieu à l'hôtel de Bloemfontein, où je rencontrai pour la première fois le colonel de Villebois-Mareuil, le général Delarey et plusieurs officiers de leur suite.



Boers se baignant dans la Tugela.

Je ne m'attendais pas, je l'avoue, malgré tout ce que j'avais entendu dire, à rencontrer dans les mœurs des officiers Boers une aussi grande simplicité. Même ceux de l'État-Major sont absolument sans façon; et ce qui m'arriva avec le général Delarey suffit à me convaincre que tout ce que l'on avait raconté était parfaitement exact.

Après ce déjeuner, m'advint certaine aventure que je crois pouvoir mentionner ici, comme note caractéristique de la vie incidentée que nous menions auprès des belligérants.

J'étais allé faire débarquer notre convoi de chevaux et de chariots : ce qui n'avait pas été petite et facile besogne, parce que les quais de la gare étaient encombrés outre mesure, et que nous avions dû opérer en pleine voie. Heureusement, avec une grande amabilité, une cinquantaine de Boers, venant à notre aide, firent sauter les chevaux hors des wagons et enlevèrent les chariots à force de bras.

Les chevaux furent sellés, les mules attelées; et nous partîmes pour nous rendre aux écuries, qui étaient au milieu de la ville.

On ne m'avait pas prévenu que le cheval dont j'avais fait choix au départ, était l'animal le plus vicieux, ou tout au moins le plus récalcitrant qui se pût rencontrer. Aussi, dès que je fus installé sur son dos, où j'avais la ferme intention de rester, tandis qu'il était évidemment d'un avis tout contraire, se mit-il à faire de son mieux pour se débarrasser de son ennuyeux

fardeau : cela en présence d'une centaine de Boers, qui faisaient foule près de la gare, et à qui pendant une dizaine de minutes, cheval et cavalier donnèrent une représentation bien digne d'un carrousel de Saumur.

Après ce temps, comprenant que ni sauts, ni ruades, ni danse sur ses pieds de derrière ne l'affranchiraient de l'homme qui prétendait la dompter, la bête rebelle prit le parti de se coucher, ou plutôt de s'accroupir et de se mettre à plat ventre, de sorte que je me trouvais tranquillement debout sur le sol. Et comme, malgré mes éperons, malgré le fouet du boy et les coups de pieds de quelques Boers, elle s'obstinait à rester dans cette position, je me décidai à lui fausser compagnie.

Les Boers me firent une véritable ovation, à laquelle je fus cependant moins sensible qu'à ces quelques mots : « *Très bien, ça, Raoul-Duval!* » que daigna m'adresser le colonel de Villebois-Mareuil, qui se trouvait au nombre des spectateurs.

La photographie que je donne ici de mon Bucéphale, prouve que, s'il était en possession d'un assez mauvais caractère, tout au moins n'avait-il pas de vilaines lignes.

Au surplus, bien que l'ayant relativement assoupli, je ne devais pas le garder longtemps.

Quatre jours plus tard, en arrivant au camp du général Dewett à Poplar-Grove, où il s'avisa de vouloir renouveler, peut-être en l'honneur du général, la scène du premier jour, un Boer vantard m'assura





Boers traversant une rivière.

qu'avec lui ce cheval ne se permettrait pas impunément des caprices pareils.

— Eh bien! essayez-en, lui dis-je; et nous verrons.

Pris au mot, le bravache accepta, mais visiblement à contre-cœur, ma proposition; ce qui sembla mettre les rieurs de mon côté.

Comme il s'apprêtait à enfourcher l'animal, je l'engageai à substituer son harnachement au mien, et à me laisser, en outre, son propre cheval en garantie.

Ce qui fut, en réalité, de ma part, une très sage précaution; car deux heures plus tard, l'homme revenait, le bras en écharpe, me réclamer sa monture.

Je répondis que je la lui rendrais quand il me rendrait la mienne. Mais il eût été bien en peine de le faire; car, après l'avoir jeté à terre, la bête fougueuse était partie au galop emportant bride et harnais, et prenant, pour n'en pas revenir, la direction du camp anglais.

Et, en fin de compte, je me trouvai légitimement nanti d'un excellent cheval, qui me porta pendant toute la campagne.

Mais revenons à Bloemfontein.

On m'avait mis en garde contre les voleurs de chevaux. Nos bêtes, une douzaine environ, étaient attachées dans une grange; et le boy chargé de les surveiller dormait, comme d'habitude, pendant la forte chaleur de l'après-midi.

J'étais allé faire un tour à l'écurie, pour voir si tous nos chevaux étaient bien là.

Je fus stupéfait de voir un Boer mal vêtu fouillant nos harnachements. Aussitôt, je bondis sur lui en appelant du renfort; car j'étais heureux de tenir un voleur; mais lorsque le Boer se retourna, quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant le général Delarey, qui me raconta qu'il avait perdu son cheval et qu'il était venu lui-même à sa recherche, pensant le trouver dans notre écurie. J'étais un peu gêné de l'incident, mais le général me prit par le bras, et nous allâmes ensemble déguster un verre de whisky-soda.

Malgré la surveillance, le soir même, cinq chevaux avaient disparu de notre écurie.

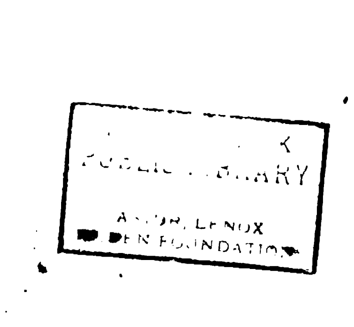
Dans ce doux pays, il ne faut rien laisser traîner: un cheval attaché à une porte et une paire de bottines disparaissent avec la même facilité.

Les Boers appellent cette opération « make bait », c'est-à-dire en français « chiper », et celui qui se livre à ce genre d'opération sans se faire prendre, est considéré comme un malin digne de l'estime de ses pairs.

Le vol des chevaux était d'ailleurs organisé sur une grande échelle; et le gouvernement Boer a été maintes fois trompé de la plus belle façon. On lui vendait jusqu'à deux et trois fois les mêmes bêtes; et c'est par wagons entiers que disparaissaient matériel et chevaux sur les lignes de chemins de fer. Ces vols étaient commis avec la plus grande habileté; et, certainement, pendant cette guerre, nous avons eu affaire aux plus adroits spécialistes en ce genre de métier.

C'est à partir de ce moment que nous allons entrer

Canons débarqués des bateaux de guerre anglais.



réellement en campagne. Le jeudi, 1[er] mars, nous faisions nos adieux à Bloemfontein; et nous quittions avec joie l'hôtel de Free State, où l'on nous avait écorchés le plus consciencieusement du monde. Au départ, par exemple, l'on servit à nos hommes une bouteille de vin ordinaire qu'on nous compta bel et bien 15 francs. Il est vrai de dire que, depuis quelque temps, les ravitaillements par le Cap ne sont plus possibles. C'est un peu ce qui sert d'excuse à l'hôtelier et explique la taxe exorbitante de ses fournitures.

A une heure après-midi, on attelle les quatre wagons. Ce sont de lourds véhicules à quatre roues, généralement munis d'un frein, et dont l'arrière est recouvert d'une sorte de bâche formée d'une toile tendue et arrondie par des cerceaux.

L'opération est longue et difficile. Enfin nous parvenons à nous mettre en route. A peine le cortège s'est-il ébranlé, qu'un violent orage éclate : nous essayons de poursuivre notre chemin, malgré les éclairs et le tonnerre qu'accompagne une pluie torrentielle. C'est un vrai déluge. En un clin d'œil, nos vêtements sont traversés. Hommes, chevaux, wagons ruissellent. La rafale empêche de voir à quatre pas devant soi. Nous sommes absolument aveuglés et noyés.

J'avais entendu parler des orages des tropiques, j'en connaissais par ouï-dire la violence, mais jamais je n'aurais supposé rien d'aussi terrifiant.

Nous avancions toujours malgré la tourmente, mais

par malheur, au bout d'un moment, le wagon de tête s'embourba jusqu'aux essieux, barrant ainsi la voie à ceux qui le suivaient.

Les routes sont si mauvaises, si mal construites et entretenues dans ce pays, que le moindre orage les défonce et les transforme en véritables fondrières. Nous essayons de démarrer le malheureux wagon; mais, pour comble d'infortune, les traits se rompent, et nous nous trouvons en panne à trois kilomètres de Bloemfontein par ce temps affreux. Nous n'avons qu'un parti à prendre, celui d'attendre la fin de la tempête, en nous abritant de notre mieux.

Enfin une éclaircie se produit. Nous sommes tous obligés de payer de notre personne, de réparer tant bien que mal les avaries survenues à nos équipages, et de remettre notre chariot sur la bonne voie.

Le soir, il nous faut choisir un emplacement convenable pour installer notre campement de nuit.

Bien que la température soit assez élevée à cette époque de l'année, l'orage a tellement rafraîchi l'atmosphère que nous ne pensons pas trouver un abri suffisant sous la toile de nos véhicules. Aussi, la colonne se remet-elle en branle; et, cahin-caha, nous arrivons à une ferme isolée, auprès d'un petit camp boer installé à deux kilomètres environ.

La ferme est complètement abandonnée; les hommes ont dû rejoindre leurs commandos, les femmes et les enfants sont probablement allés dans une ferme voisine.



Préparatifs de défense de Newcastle.

Pour être plus à notre aise, nous installons notre cuisine dehors, et chacun de nous se met en devoir de préparer le repas.

Je me souviendrai longtemps de ce spectacle bizarre qui, en d'autres lieux et dans d'autres circonstances, nous aurait fait rire de bon cœur. Il fallait voir les capitaines R... et D... épluchant les pommes de terre, le colonel G..., en grande tenue, coupant les oignons, le lieutenant N... et moi nous efforçant de plumer et de vider un maigre poulet. Nos hommes sont transformés en cuisiniers et en maîtres d'hôtel, faisant de leur mieux pour organiser un festin sous des auspices aussi peu engageants. Enfin, le dîner à point et le couvert dressé, nous nous mettons à table, éclairés par un simple falot.

Heureusement, comme le vent et la pluie se sont apaisés et semblent vouloir nous laisser quelque temps de répit, nous faisons honneur à ce repas champêtre, tout en prenant la précaution de conserver quelques restes pour le lendemain. Au dessert, chacun déclare n'avoir jamais de sa vie mangé rien de meilleur. L'appétit est un si bon cuisinier!

Nous restons quelques instants encore à causer, et nous rentrons nous coucher : il n'y a à notre disposition qu'une seule chambre sans meubles, mais assez grande pour contenir quatre personnes; nous nous y installons tant bien que mal; et à part l'attaque de quelques insectes affamés, la fatigue aidant, nous ne dormons pas trop mal. Les ordonnances couchent dans



les voitures afin de les garder et surtout de surveiller les chevaux.

La nuit se passe sans incident. Mais mon voisin, en rêvant, parle à haute voix et nous raconte, à la grande joie de tous, une foule de choses cocasses, qui ont le don d'exciter l'hilarité générale. Comme nous n'avons que peu d'heures à consacrer au sommeil, nous nous voyons dans l'obligation de le secouer afin de mettre un terme à ses amusants bavardages.

Enfin, le jour paraît ; et ce n'est pas sans peine que chacun de nous retrouve ses effets au milieu du désordre dans lequel nous avons passé la nuit.

A huit heures, nous reprenons notre marche vers l'ouest, et nous arrivons à une petite ferme, où l'on nous offre du pain, du lait et du beurre, que nous mangeons avec beaucoup de plaisir.

Tout a une fin, même les bonnes choses; nous quittons hâtivement ces braves gens si hospitaliers. et partons pour l'endroit où nous avons décidé de passer la nuit. Nous y arrivons à trois heures de l'après-midi.

C'est un stor appartenant à un vieil Irlandais, personnage peu sympathique et d'une avarice sordide. Comme il redoute l'approche des Anglais, il vit dans des transes continuelles, qui lui font perdre l'appétit et lui ôtent le sommeil. A 200 mètres de là, se trouve une petite ferme, servant de poste aux « Dispath-riders » (porteur de dépêches) qui font un service d'éclaireurs. C'est là que nous préparons notre réfection.



Photographie
trouvée dans le kodak
du lieutenant Ritchie.

Corps étranger au Transvaal.

Au milieu du repas, qui est ma foi soigné et très acceptable, nous avons la surprise, et en même temps la joie, de voir arriver le colonel de Villebois-Mareuil et deux de ses officiers d'ordonnance, qui nous demandent à souper. Nous sommes heureux de leur offrir notre menu, à la fortune du pot. Le colonel nous raconte ses aventures devant Ladysmith et nous dit ce qu'il pense des Boers : il prétend que depuis longtemps la ville aurait dû être entre leurs mains, s'ils avaient eu un peu d'énergie et d'audace. Les récits du colonel nous intéressent au plus haut degré, et nous passons une fort agréable soirée.

Les Boers ont une façon originale de comprendre et d'exécuter les ordres qui leur sont donnés. Le général Joubert, par exemple, a-t-il besoin d'un millier de combattants pour une action décisive, il rassemble son état-major, auquel il expose son plan; s'il est approuvé, au lieu de donner à un de ses officiers l'ordre d'envoyer quelques commandos à un point déterminé, il demande si l'on peut disposer d'un certain nombre d'hommes. Chacun des officiers supérieurs va trouver un chef de district, et lui demande combien de fusils il peut mettre à sa disposition. Celui-ci s'engage pour un certain effectif. Le chef de district à son tour consulte ses field-cornets, afin d'obtenir les hommes qu'il s'est engagé à fournir. Ces derniers choisissent ceux des leurs qui leur semblent les plus capables pour la mission qu'on va leur confier, et les désigne; une fois la troupe rassemblée et les chefs prêts, elle va prendre

les ordres du général en chef, qui en dispose alors comme il croit devoir le faire.

Le rassemblement se fait en général assez rapidement; les Boers se rendent à leur poste sans se faire prier, ce qui peut paraître extraordinaire avec des hommes d'une nature calme, un peu apathique et habituellement lents. Par tempérament, ces braves gens sont loin d'être accessibles à l'emballement; mais ils sont guidés par l'amour du sol qu'ils défendent et le respect qu'ils portent à leurs chefs.

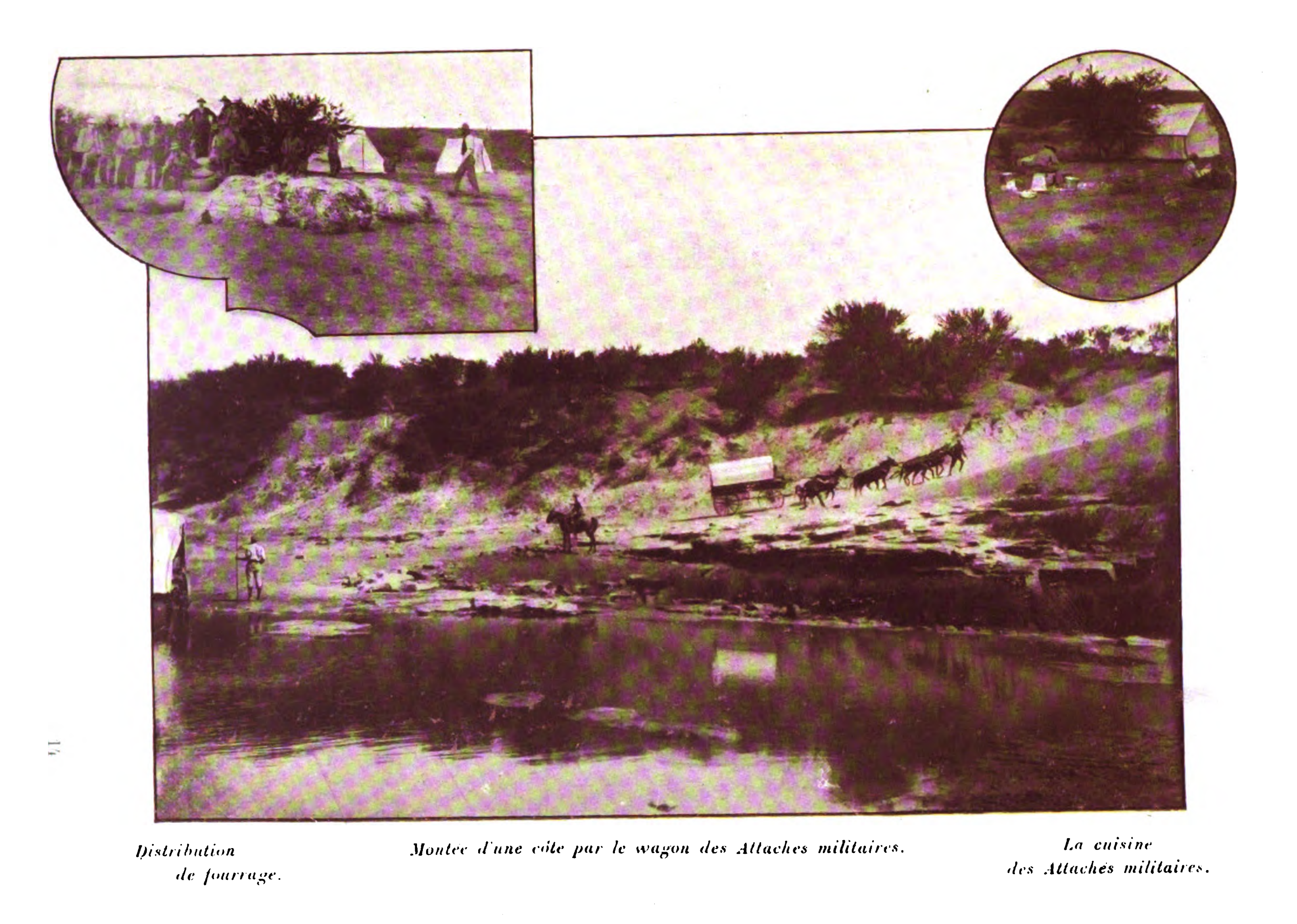
Nous n'avons pas à nous plaindre de notre séjour chez le vieil Irlandais, qui, malgré tous ses défauts, a une maison relativement propre et confortable; et, grâce aux excellents lits de camp que nous avons apportés de France, nous passons la nuit sans être dévorés par la vermine.

Le lendemain, nous apprenons, même avant que le gouvernement du Transvaal en soit avisé, la nouvelle de la reddition du général Cronjé, qui s'était rendu aux troupes anglaises avec 3.500 hommes.

Avant de continuer notre voyage, je tiens à donner la traduction de la dépêche qui fut portée par un Boer au président Steijn, pour lui annoncer la terrible catastrophe.

« 27 février 1900.

« Le matin, Cronjé se rendit au camp anglais et « n'est pas revenu. A dix heures, sont venus trois offi- « ciers anglais, qui ont donné l'ordre de rendre les



Distribution de fourrage. — *Montée d'une côte par le wagon des Attachés militaires.* — *La cuisine des Attachés militaires.*

« armes; les Burghers ont suivi les trois officiers de « l'autre côté de la Moder-River, où ils ont trouvé les « Anglais. Ils ont été très bien reçus et les Anglais ont « été très discrets. Il restait du bœuf, mais pas de pain; « la nuit du lundi, Cronjé a fait une sortie; les citoyens « l'ont suivi avec courage, mais il n'y a pas eu de résul- « tat. Les Anglais approchant chaque jour, les Burghers « ont été amenés au Twee River, camp anglais, et sept « ou huit naturels ont été laissés pour garder le camp « boer. Les femmes allaient également à pied. A la « voiture du général Cronjé on a attelé six chevaux « montés par des Anglais. Mme Cronjé était dans la « voiture. Un officier allait devant, les citoyens disaient « que c'était le général Roberts. Les Anglais furent « très aimables, mais les colons (1) très impolis. Les « canons, qu'on avait essayé de détruire, furent pris « par les Scotch; mais ils n'étaient pas hors d'usage. On « a relâché les Cafres, mais on a gardé leurs effets. »

On voit par cette lettre quel était l'état d'esprit des Boers.

Un désastre aussi grand eut dans leur cœur un douloureux retentissement; et ce n'est pas tant la perte d'une partie de leurs hommes qui les laissa en proie à un immense découragement, que la chute irrémédiable du général Cronjé, qu'ils avaient jusqu'alors considéré comme infaillible et invincible.

Depuis le commencement de la guerre, les Boers

(1) Les coloniaux du Cap.

ont toujours fait preuve d'une endurance remarquable et d'une ténacité extraordinaire. Malheureusement, les conseils qui leur venaient de personnes autorisées et désintéressées, telles que le colonel de Villebois-Mareuil, n'avaient pu avoir raison de leur inertie et de leur façon de comprendre la guerre. Il est évident que si



Boers regardant la bataille d'Abraham's-Kraal.

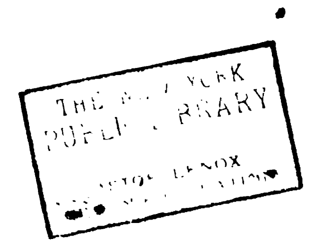
ces paysans, ces fermiers habitués dès leur plus tendre enfance à lutter, soit contre les fauves, soit contre les Cafres et les Zoulous, avaient adopté sans y être préparés la tactique des nations qui possèdent des armées permanentes, ils auraient été réduits à néant dès les premiers combats. C'est précisément leur ignorance de la tactique moderne qui a fait leur force : les événe-

ments ont prouvé jusqu'à présent que la bataille rangée ne vaut rien pour eux. D'un autre côté, leur armement et leurs aptitudes ne se prêtent pas non plus à une attaque de vive force.

Ils s'entendent admirablement à se retrancher et à préparer une embuscade; mais ils ne savent pas suffisamment profiter des avantages qu'ils possèdent, de la connaissance de leur pays et des fautes de l'armée anglaise.

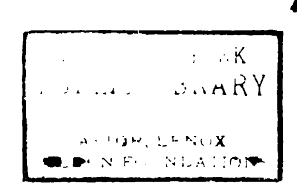
Les officiers anglais n'ont pas assez tenu compte de la valeur de leurs ennemis, excellents tireurs entraînés à la guerre de surprises, mais auxquels manque la cohésion de l'armée européenne.







Artilleurs boers et le pointeur du Long-Tom.


RY
LENOX

V

VOLEURS DE CHEVAUX. ABRAHAM'S-KRAAL. RIVIÈRE DE BOUE. COMMISSARIAT DE CAMPAGNE. SERVICE RELIGIEUX ET CHANTS DES BOERS. POPLAR-GROVE. GÉNÉRAL DEWET. CAPTURE D'UN WAGON ANGLAIS. AUX AVANT-POSTES BOERS.



Le commandant Demange.

Le 3 mars, au réveil, nous constatons que nos chevaux ont disparu. De quelle manière? Nous ne serons probablement jamais fixés sur ce point; mais je suppose que la nuit, chez le vieil Irlandais, pendant notre sommeil réparateur, nos indociles coursiers ont rompu leurs attaches; et, comme tous les chevaux de ce pays en ont l'habitude, s'en sont allés pour chercher un meilleur pacage. Nous commandons immédiatement à nos Cafres d'aller à leur recherche. Mais ils font la sourde oreille; et ce n'est qu'à force de menaces d'abord, puis sur la promesse de deux livres sterling à qui nous les ramènera, qu'au bout de trois heures, les Boers qui nous entourent les retrouvent.

Nous sommes donc en droit d'admettre qu'on avait enlevé ou caché nos chevaux dans le simple but d'obtenir une récompense en les ramenant.

Nous arrivons dans la soirée sur les hauteurs d'Abraham's-Kraal. Le lieu qui porte ce nom est situé le long de la Modder-River, qui court de l'est à l'ouest, et dont les rives escarpées et broussailleuses baignent dans une eau bourbeuse et jaunâtre, qui lui a donné son nom de Modder-River (rivière de boue).

Une ligne de Kopjes (collines, éminences), s'appuyant à la rivière même, s'étend à plusieurs milles au sud. Devant elle, à l'ouest, la plaine est rousse et dénudée.

La ferme où nous devons coucher, ce soir-là, est entourée d'un petit bois. Ce sont les premiers arbres que nous rencontrons depuis Bloemfontein. Cette ferme est habitée par une famille anglaise du nom de Hurthe; quatorze enfants de tous les âges prennent leurs ébats autour de la maison, qui est très propre et très confortable. Elle me rappelle les fermes d'Angleterre. Tout le monde y est d'une complaisance extrême, et nous y passons une soirée fort agréable.

La distance de la ferme à la Modder-River est d'un kilomètre environ. J'ai gardé un bien mauvais souvenir de l'eau de cette rivière, qui a été notre boisson pendant plusieurs jours, n'en ayant pas d'autre à notre disposition. J'ai rarement vu une eau aussi sale et aussi jaune : il fallait la filtrer avant de s'en servir, et elle n'en était pas meilleure pour cela.



Un commando boer au repos, à Poplar-Grove.

C'est aussi là que je vois pour la première fois quelqu'un se servir utilement pour nous d'un fusil Mauser. Le guide du colonel de Villebois-Mareuil, M. Helm-Will, tue un coq à plus de cent mètres; et le soir, nous faisons un excellent repas grâce à cette innocente victime.

Pendant ce temps, M. de Bréda, qui depuis a goûté comme Napoléon le charme des solitudes de Sainte-Hélène, découvrait dans une maison abandonnée un vieux violon; et bien que ce ne fût pas un stradivarius, cet instrument nous a néanmoins aidé à passer joyeusement la soirée. Grâce au talent musical de notre camarade, qui en raclait les cordes avec énergie et en tirait des sons assez criards, nous sommes restés à l'écouter jusqu'à une heure assez avancée.

Le lendemain, nous voyons pour la première fois un commissariat de campagne. On appelle ainsi chez les Boers le lieu où sont réunis tous les approvisionnements et le matériel de guerre. Le commissariat peut s'installer n'importe où, pourvu que le local qu'il choisit soit suffisamment vaste. Ainsi, une grande ferme, une gare, par exemple, peuvent remplir ces conditions. Celui que nous rencontrons est installé dans une ferme, qui se trouve comme transformée en un immense bazar : il y a en abondance, effets, harnachements, voitures, provisions de toutes sortes, jusqu'à du bétail. La distribution de tout cela se fait avec la plus grande largesse : on n'a qu'à demander, et l'on vous donne.



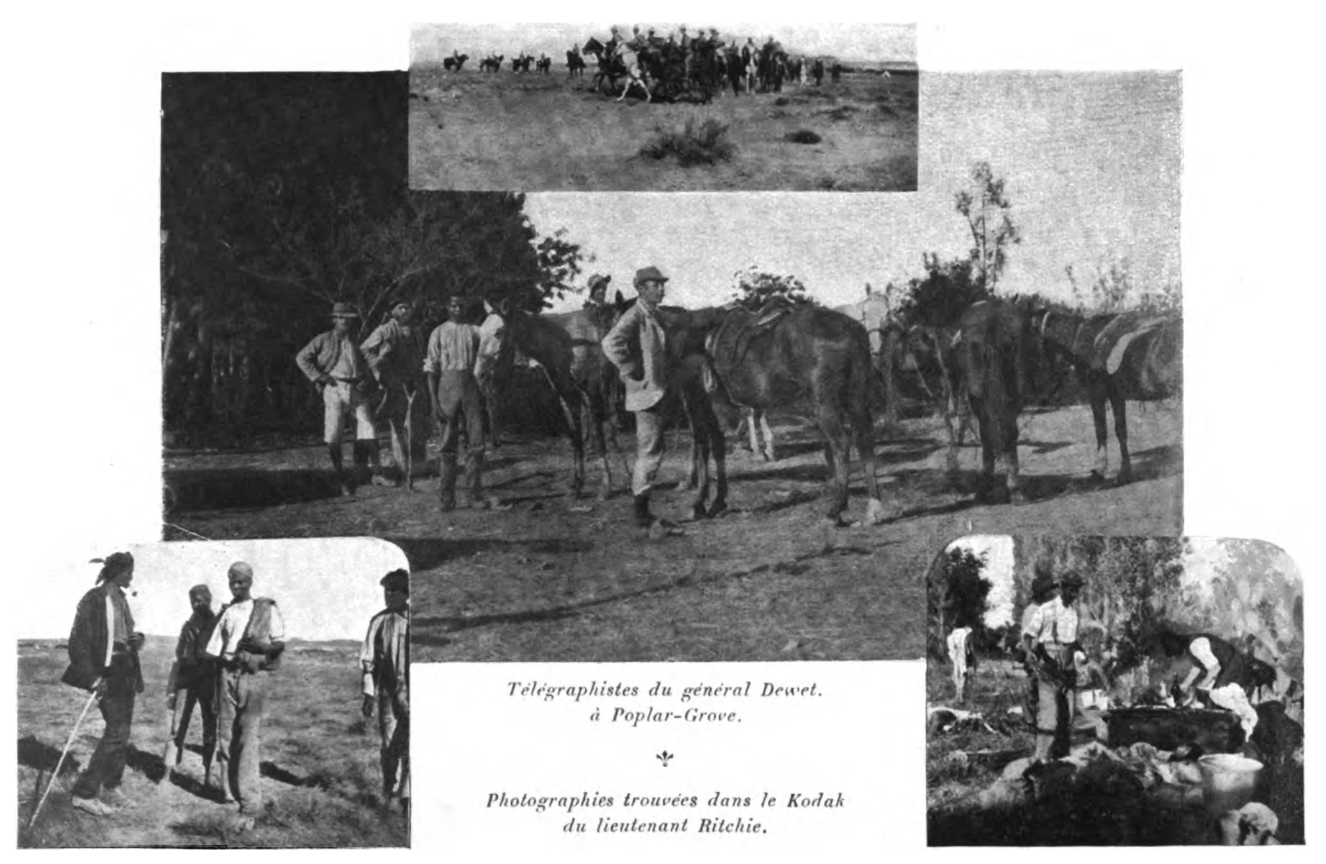
Tente et wagon du colonel de Villebois-Mareuil.

Une cérémonie à laquelle nous avons assisté, nous a vivement intéressés ce jour-là, dimanche 4 mars : c'est le service religieux des Boers. Debout au milieu d'eux, le pasteur lit la Bible et fait un sermon ; tous les assistants, hommes et femmes, chantent des psaumes et des cantiques. Pour une oreille peu habituée au langage du pays, les voix des femmes paraissent aiguës, mais ces chants entendus d'un peu loin, ainsi que les chœurs formés par les voix d'hommes, sont d'un assez agréable effet. La musique des Boers est écrite en général sur un rythme rèveur et très lent.

Aussitôt le service terminé, je m'approche du pasteur, dont je regrette de ne pas avoir retenu le nom, pour causer avec lui. C'est un homme distingué et fort intelligent : il me fait part des craintes qu'il éprouve au sujet du dénouement de la guerre, il dit que les Boers commencent à se décourager, et se demande



Artillerie de l'État d'Orange.



Télégraphistes du général Dewet.
à Poplar-Grove.

⚜

Photographies trouvées dans le Kodak
du lieutenant Ritchie.

Domestiques cafres se sauvant
après la déroute de Poplar-Grove.

Notre cuisine et nos cuisiniers
à Poblar-Grove.

s'ils ne voudront pas faire la paix à n'importe quel prix. A son avis, il vaudrait mieux essayer de continuer la résistance. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé. Je ne sais ce qu'il est devenu et si jamais il lira ces lignes; mais il a pu voir depuis que ses désirs se sont en tous points réalisés.

L'après-midi de ce jour-là, nous partons pour Poplar-Grove, où nous arrivons de bonne heure.

C'est là que nous rencontrons pour la première fois le général Dewet, dont on a tant parlé au cours de cette campagne. C'est un homme charmant, qui pourtant, au premier abord, paraît très froid. Il est de taille moyenne, sa barbe et ses cheveux sont châtains, et quoique d'un âge mûr, il semble jeune encore; on lit dans ses yeux une volonté de fer, on se sent en présence d'un caractère énergique, entreprenant et audacieux.

Le général habite un grand wagon, qu'il a pris au lieutenant anglais Ritchie. Il nous raconte sa capture.

« La petite troupe que commandait le lieutenant Ritchie, nous dit-il, se composait de neuf hommes. Le lieutenant avait avec lui un capitaine de ses amis, dont je n'ai pu savoir le nom; tous les onze ont fait preuve d'un réel héroïsme, ils ont vaillamment défendu leur position jusqu'à la dernière minute, et nous ont tenu tête avec un courage vraiment extraordinaire. Un seul d'entre eux a survécu, et les dix autres se sont fait tuer plutôt que de se rendre. »

Il faut remarquer que, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, les Boers rendaient justice au courage de leurs adversaires; à vrai dire, les Anglais de leur côté en faisaient autant; de telle sorte qu'un véritable esprit de générosité semblait d'abord présider à cette



Wagon des Attachés militaires.

lutte engagée sous des prétextes si foncièrement déloyaux.

On dormit mal, cette nuit-là, à Poplar-Grove. La chaleur intolérable et la présence on ne peut plus fâcheuse des moustiques auraient déjà suffi à nous priver d'une partie notable d'un sommeil précieux, lorsque éclata le plus violent orage que j'aie jamais vu pendant tout mon séjour dans l'Afrique du Sud. A tel



Le déjeuner d'un commando.

point que je crus notre dernière heure venue. De tous côtés la foudre roulait avec un fracas épouvantable; pendant plusieurs heures, les coups de tonnerre se succédaient sans discontinuer, et la pluie, mêlée d'énormes grêlons, tombait à torrents. Tout à coup, à



Adderley-Street à Copa-Bown.

trente mètres environ de notre tente, deux peupliers s'abattent foudroyés. La violence du vent est telle que nous croyons à chaque instant être emportés avec tout notre matériel.

Enfin, à une heure avancée de la nuit, la nature semble décidée à se calmer, et nous pouvons reprendre notre sommeil malencontreusement interrompu.

C'est aussi à Poplar-Grove que je fis la connais-

sance du général Cronjé, frère du prisonnier interné à Sainte-Hélène.

C'est un homme jeune, aimable, de très bonnes manières. Sa conversation est fort intéressante; il nous fait visiter les avant-postes, et nous passons ensemble quelques heures agréables, causant avec les officiers des différents services Boers que nous rencontrons.

Je me souviens, entre autres, du chef des télégraphes, un jeune homme distingué et fort instruit, qui m'expliqua en détail et d'une façon très intéressante, tout ce qui concerne les appareils. La communication des dépêches, me dit-il, ne se fait, à son gré, ni assez vite ni assez régulièrement : il se plaint que la plupart des instruments perfectionnés commandés en Allemagne ne soient pas encore arrivés.



Groupe de Boers.

VI

CONSEILS DU COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL NON SUIVIS. — LE PRÉSIDENT KRUGER. — BATAILLE DE POPLAR-GROVE. — RETRAITE PRÉCIPITÉE. — ARMÉE EN DÉROUTE. — ARTILLERIE ÉGARÉE.



Départ du Président Steijn pour Kronstadt.

Je n'ai pas dit que le colonel de Villebois-Mareuil nous avait quittés le lendemain du jour où il nous avait rencontrés; il avait pris les devants, car il voulait arriver rapidement à Poplar-Grove. Nous l'y retrouvons. Il vient de reconnaître la gauche de l'armée boer, il nous avertit que la situation est critique. La droite de l'armée anglaise nous déborde complètement. Il faut s'attendre à une catastrophe.

De même que, huit jours auparavant, il avait prévenu le général Cronjé, qui lui répondit cette phrase désormais historique : « J'étais général avant que vous ne soyez né », il prévint également le général Dewet qui, lui non plus, ne voulut rien entendre. Le lendemain, la bataille de Poplar-Grove donnait une fois de

plus raison au colonel de Villebois-Mareuil, comme quelque temps auparavant celle de Paardeberg.

Ce soir-là, nous fûmes tous malades. Est-ce la soupe aux endives que nous avions mangée à notre repas qui nous mit dans cet état? Je ne sais : Nous eûmes, pour nous aider à nous remettre, un orage semblable à celui que nous avions subi l'avant-veille. — Ainsi que les jours précédents, nous avons assez mal dormi. Comme je n'étais pas encore remis tout à fait de l'indisposition dont je viens de parler, je ne pus résister au plaisir de faire la grasse matinée et ne me levai qu'à sept heures. Je sortais de mon tub et j'étais en train de faire ma toilette, lorsque je fus interrompu par mon ordonnance qui vint m'annoncer l'arrivée subite du président Krüger.

Je n'avais pas encore eu l'occasion de voir ce sympathique vieillard (oncle Paul, comme on appelle familièrement ce grand patriote) qui montre tant de grandeur d'âme au milieu des épreuves successives qui l'accablent.

Je finis de m'habiller rapidement, et nous allons tous à sa rencontre.

Il est venu dans un vieux landau attelé de quatre chevaux; son médecin et deux amis l'accompagnent. Il est escorté d'une centaine d'hommes environ.

A ce moment, comme pour rendre son arrivée plus imposante, les canons ouvrent le feu sur toute la ligne. C'est la bataille de Poplar-Grove qui commence.

Le président descend de voiture; il s'approche du



Artilleurs de l'État d'Orange.

général Dewet, lui serre la main et se dirige avec lui vers sa tente : ils causent à voix basse. Il est venu pour annoncer qu'il a fait aux Anglais des propositions de paix.

Mais il est trop tard. L'Angleterre s'est rendu compte du découragement de ses adversaires, ses armées sont partout victorieuses. L'Angleterre croit tenir sa proie sous sa griffe puissante, rien ne la lui fera lâcher. On a trop fait de sacrifices en hommes et en argent : l'honneur de la nation est engagé.

Les propositions de paix seront cruellement repoussées.

Pendant que M. Krüger conférait avec le général Dewet, les gens de sa suite distribuaient aux soldats des proclamations, les exhortant à continuer vaillamment la lutte et à ne pas perdre courage.

L'artillerie pendant ce temps répond au feu violent des Anglais. Alerte! c'est l'attaque, tout le monde à cheval. L'assaut se dessine sur le front tout entier.

Le président Krüger remonte dans sa voiture et se dirige vers la ferme d'Abraham's-Kraal; je ne devais plus le revoir avant la reddition de Bloemfontein. Dix minutes après l'attaque, les Boers sont refoulés.

Si la défaite n'est pas un désastre complet, on le doit à la lenteur des mouvements de l'armée anglaise. D'ailleurs, j'ai appris depuis du docteur Cornan-Doyle que les troupes anglaises étaient alors mortes de fatigue, et ne pouvaient plus avancer, ayant fourni les plus

longues étapes qui aient jamais été faites depuis Napoléon Ier.

Les chevaux de la cavalerie étaient fourbus et ne purent pas exécuter les mouvements que le général French avait commencés.

Une panique générale s'empare soudain des Boers, et la retraite s'effectue dans des conditions déplorables. Nous plions les tentes, nous chargeons rapidement les wagons, et nous suivons précipitamment l'armée Boer.

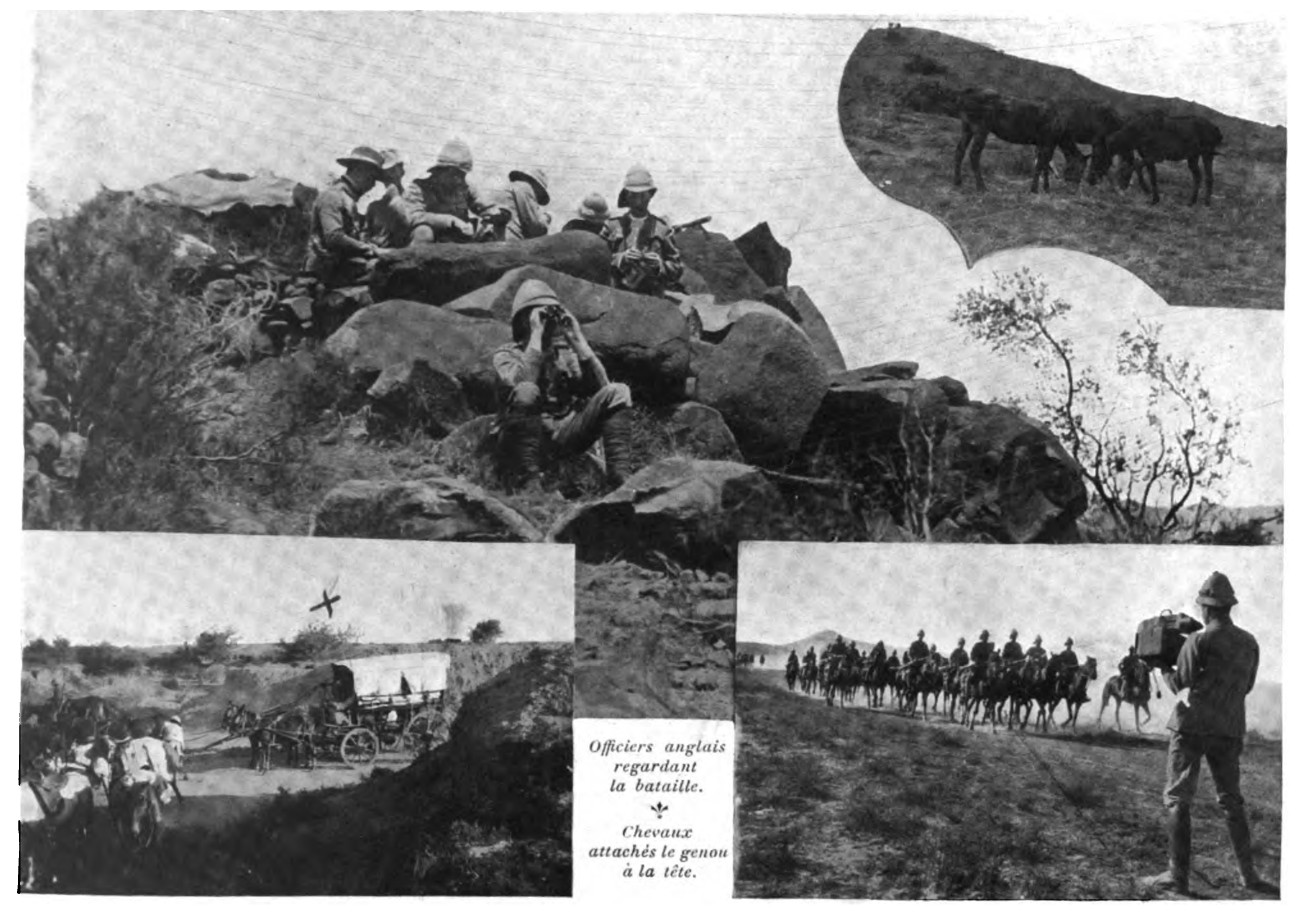
Décidément c'est la déroute, la déroute folle : sans autre but que la fuite à tout prix, les voitures s'accrochent entre elles, les timons se brisent. Les conducteurs jettent le contenu de leur wagon, pour les alléger et se sauver plus vite.

Nous apercevons du côté du Sud, sur un copje de l'aile gauche, un énorme nuage de fumée. C'est un commando qui brûle les tentes qu'il ne peut emporter.

Alors nous voyons dans toute sa laideur ce que peut devenir une armée sans discipline que la panique affole. Tout se précipite pêle-mêle, cavaliers, wagons, artillerie, etc. On n'a plus qu'une idée, fuir, fuir en toute hâte.

Des coups s'échangent entre les hommes, quand par hasard la route devient étroite, et que plusieurs voitures ne peuvent passer de front.

Le président Krüger, qui s'est arrêté à Abraham's-Kraal, s'efforce d'arrêter les troupes. Il donne même l'ordre à la police qui l'escorte de tirer sur elles, pensant que les menaces auront pour effet de les ramener

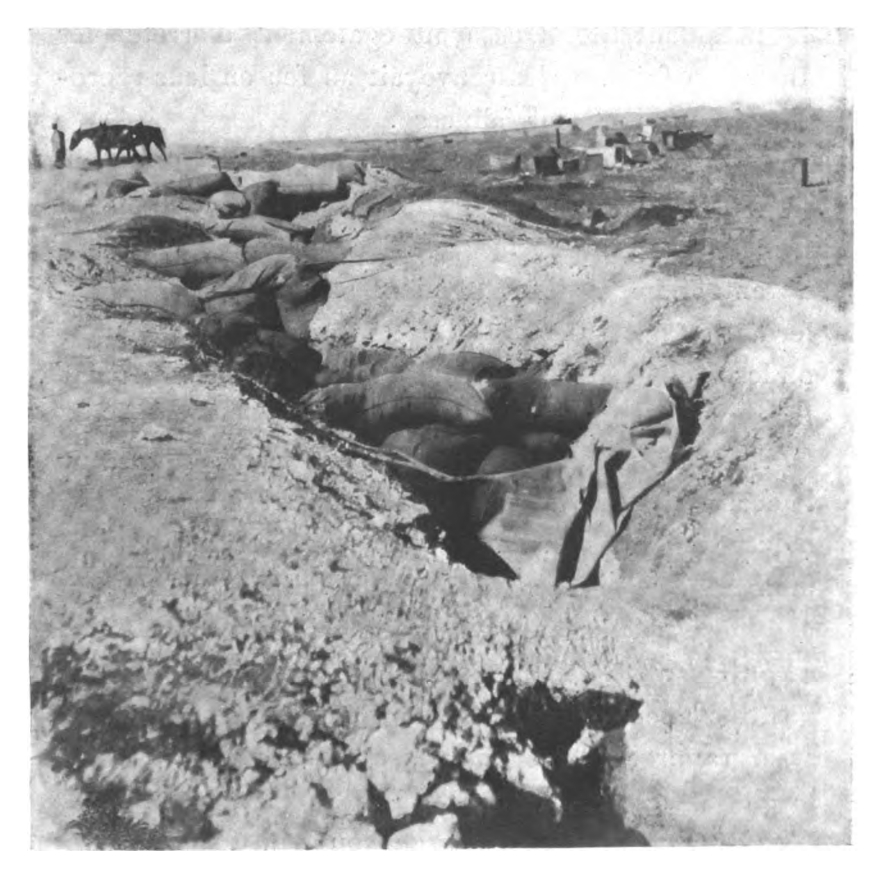


Officiers anglais regardant la bataille.
⚜
Chevaux attachés le genou à la tête.

Accident d'une voiture d'ambulance à Poplar-Grove.

Avant-garde anglaise à Poplar-Grove.

en avant; mais les policiers s'y refusent; et la course désordonnée des fuyards continue jusqu'à une heure



Tranchée boer à Poplar-Grove.

assez avancée de la nuit. Il en est qui se sauvent jusqu'à Bloemfontein, quelques-uns même qui le dépassent. Telle est la panique que, malgré les pertes relativement insignifiantes, le moral des Boers paraît sérieu-

sement ébranlé; et, pendant plus d'un mois, nous ressentons les désastreux effets de cette défaite.

Quelque temps après, à la suite d'une autre affaire, le président Steijn essayait également d'arrêter les Boers en fuite, et les renvoyait au feu en leur reprochant durement leur faiblesse.

Cette fuite insensée ne peut s'expliquer que par le découragement où les avait plongés la perte du général Cronjé et de son armée; car les Boers ne fuient pas devant l'ennemi, ils l'attendent au contraire de pied ferme; et si parfois ils battent en retraite sans raison, on les ramène assez facilement au front lorsqu'on peut les grouper de nouveau.

Les Boers n'entendent rien à la tactique moderne; la chasse des fauves, la guerre avec les Zoulous les ont habitués à chercher derrière un rempart une sécurité momentanée, et dans leur coup d'œil infaillible, leur meilleure chance de succès. Le fait suivant m'a été raconté par un officier anglais. Chaque fois que les postes avancés des deux ennemis étaient à une distance assez rapprochée les uns des autres, si un soldat se levait au-dessus du terrassement qui le protégeait, il était salué par une volée de coups de fusils, qui le faisait rentrer précipitamment sous son abri.

Souvent, il arrivait qu'en manière de plaisanterie l'un d'eux élevait son casque au bout de son fusil. Immédiatement, les balles sifflaient, et, en quelques secondes, le casque était troué par plusieurs projectiles.

Si les soldats anglais s'avançent et les délogent, les Boers se replient, s'abritent de nouveau, reviennent si l'ennemi recule, et reculent encore s'il avance, mais en conservant toujours la supériorité de leur tir.

Dans presque toutes les attaques, les Boers arrêtèrent ou repoussèrent les Anglais; mais à cause de leur système de toujours battre en retraite sans jamais attaquer, ils ne surent pas profiter de leurs avantages primitifs.

Les attachés militaires eurent aussi à souffrir de la retraite désordonnée des Burghers.

En franchissant un fossé, un de nos fourgons, celui du colonel Gourko et du lieutenant Thompson, attachés russe et néerlandais, brisa son essieu.

Ces deux officiers, ne voulant pas perdre leurs effets, attendirent l'arrivée de l'armée anglaise; mais ils passèrent quelques moments bien désagréables, exposés aux feux croisés des deux armées.

Je crois d'ailleurs avoir été un peu la cause involontaire de cet accident; car au moment de mon départ, je fis charger sur la voiture du colonel Gourko, la seule qui n'eût pas encore démarré, deux sacs de blé qui avaient été oubliés et qu'il importait de conserver.

Le colonel Gourko m'a pardonné de bon cœur; et si depuis nous avons ri du comique de la situation, nous avons frémi aussi au souvenir du péril couru, car le métier d'attaché militaire n'était rien moins que rassurant à ce moment-là.

Nous passons la nuit du 8 au 9 mars à la ferme

d'Abraham's-Kraal ; à chaque instant nous nous attendons à une surprise de la part des Anglais, mais les soldats de Sa Gracieuse Majesté n'osent pas affronter le danger des ténèbres. Ils eurent bien tort ce soir-là, car ils auraient pu éviter la bataille d'Abraham's-Kraal, qui devait bientôt leur coûter beaucoup de monde.

Cette même nuit, les troupes du général Delarey dormirent tranquilles. Quant à lui, il s'était installé avec ses aides de camp dans une tente, à l'entrée du village; et il ne songea même pas à placer un seul factionnaire entre lui et l'armée anglaise.

Pour la sécurité de notre petit groupe, la garde était montée régulièrement par les ordonnances et les boys.

A ce moment-là, tous les attachés militaires se trouvèrent réunis pendant la journée, et allèrent ensemble au front suivre les opérations.

Pour éviter que nos chevaux s'en aillent pendant la nuit, nous sommes obligés de nous lever à tour de rôle, toutes les deux heures, et de voir si nos bêtes sont toujours là.

Je passe mon inspection entre trois et cinq heures du matin, je fais la connaissance des officiers qui composent l'état-major du général Delarey. Ils sont quatre en tout : deux Allemands, un Danois, chef de l'artillerie de l'État d'Orange, et un Boer. Ma stupéfaction est grande lorsque j'entends le chef de l'artillerie me demander si je saurais par hasard ce que sont devenus ses canons : ce qui s'explique par cela que ses hommes

étaient partis sans avoir reçu aucun ordre de leur chef. Il cherchait donc ses batteries partout depuis la veille.

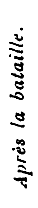
Nous abandonnons le campement de bonne heure; et à peine avons-nous fait deux kilomètres, que nous rencontrons l'armée du général Delarey, qui n'a pas donné, la veille. Bien qu'assez éloigné du champ de bataille, le général qui arrivait aurait pu faire une diversion utile, mais on ignore pourquoi au lieu de marcher au canon, il fit camper ses troupes.



Colonel Itakowich (Russie). Major Gentilini (Italie). Capitaine Slocum (États-Unis).

Colonel d'Amade (France). Capitaine Luttwitz (Allemagne). Capitaine Trimel (Autriche).

Attachés militaires du côté des Anglais.



Après la bataille.

VII

LA JOHANNESBURG-POLICE. — COMBAT D'ABRAHAM'S-KRAAL.



Cavaliers boers

Parmi les éléments qui composent l'armée du général Delarey se trouve la Johannesburg-Police, plus connue sous la dénomination de Zarps (1). Nous la voyons pour la première fois. Elle a fait et fera encore des merveilles pendant cette guerre.

La Johannesburg-Police est, avec l'artillerie et la police de Prétoria, la seule troupe régulière du Transvaal.

Les hommes de ces corps sont soumis à une certaine discipline. En temps de guerre leur solde est moins élevée qu'en temps de paix, parce que leurs familles ont des avantages spéciaux et reçoivent des indemnités en nature devant durer jusqu'à la fin des hostilités.

(1) Z.A.R.P.S. — Réunion des lettres initiales de plusieurs mots qui signifient *Corps de la police du Sud-Africain*.

On peut absolument compter sur ces hommes pour défendre un point stratégique, dont on leur confie la garde. L'effectif de Johannesburg-Police est d'environ 500 hommes. Celui de la police de Prétoria, de 300.

Les autres Burghers se battent bien, sont solides au feu, mais ils prennent toutes les précautions nécessaires pour courir le moins de risques possibles. Les autres troupes dont dispose le Gouvernement transvaalien sont moins sûres, elles sont composées de tous les aventuriers sans travail qui ont établi leur séjour dans le Transvaal et dans l'Orange.

L'artillerie qui accompagne le général Delarey ne se compose guère que de 4 batteries de 4 canons, soit 16 pièces dont 4 maxims Nordenfeld; et c'est avec cette faible artillerie qu'il doit résister aux canons anglais jusqu'à la prise de Bloemfontein.

Nous passons la nuit dans le Stor de Bills-Chop, où nous avons déjà couché précédemment.

Nous y rencontrons le colonel de Villebois-Mareuil, qui, le lendemain matin, partait avec vingt-cinq Français pour Abraham's-Kraal.

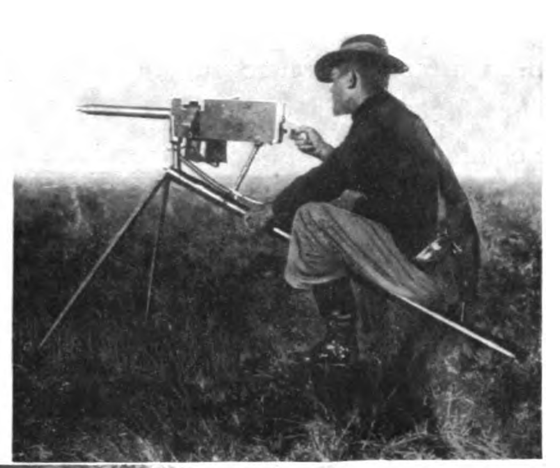
C'est ce jour-là, vendredi 9 mars, que le colonel prit pour la première fois le commandement des troupes contre les Anglais. Jusqu'à cette époque, il n'avait fait que donner aux généraux Boers d'excellents conseils, qui, bien qu'appréciés, comme je l'ai dit plus haut, ne furent jamais suivis.

Le lendemain 10 mars, dès l'aube, le combat commence; pendant plus de deux heures, de neuf à onze



Campement d'un commando.

heures, le canon tonne sans discontinuer. Vers onze heures, nous avons un peu de répit. Le lieutenant Nix arrive à ce moment de Bloemfontein et me demande à déjeuner. Je n'ai à lui offrir que de la viande en conserve ; il ne nous reste pas



Maxim boer



Maxim anglais.

autre chose, mais il m'assure qu'avec cela il fera un excellent repas. Il va de soi qu'en pareille circonstance, il ne fallait pas avoir la prétention de se montrer trop exigeant.

Aussitôt après, nous partons chacun de notre côté,

pour le front. L'après-midi, le combat reprend de plus belle.

A l'horizon, sur tous les kopjes, on voit éclater les obus : la canonnade devient générale.

Tout à coup, à notre grand surprise, nous vîmes les ambulances disparaître une à une dans la direction de Bloemfontein, abandonnant sans secours les blessés sur le champ de bataille. Je ne saurais approuver la façon dont agirent ce jour-là les médecins et les infirmiers : on peut tout au plus supposer que leur départ fut motivé par la violence de l'action; mais il est évident qu'ils ne rendirent pas en cette circonstance les services qu'on était en droit d'attendre d'eux.

C'est pendant cette bataille que fut blessé le capitaine Demange, officier d'artillerie, attaché militaire français, homme de très grande valeur. Travailleur infatigable, caractère ouvert, d'une amabilité parfaite, il échappa à la mort d'une façon vraiment miraculeuse.

Debout, à côté d'une pièce dont il suivait le tir avec sa lorgnette, il fut frappé par un éclat d'obus qui heureusement, arrivant obliquement, ne lui fit à la cuisse du côté de la hanche qu'une blessure superficielle, mais très douloureuse.

Pendant plusieurs jours, couché dans notre wagon, il fut obligé de supporter un pénible trajet sur Bloemfontein au milieu des cahots et des heurts, qui augmentaient ses douleurs; mais il voulait quand même continuer sa mission jusqu'au bout.



Infanterie montée anglaise en reconnaissance.

Police de Johannesburg.

Embarquement de la police de Prétoria à Kronstadt.

Police de Johannesburg.

Distribution de vivres.

Ce fut le seul incident fâcheux qui affecta, ce jour-là, notre petite colonne.

Les conséquences de la bataille furent désastreuses pour les Boers : la police de Prétoria seule y perdit 26 hommes tués et 125 blessés. L'artillerie et la Johannesburg-Police furent aussi sérieusement atteintes.



Hôpital boer dans une ferme.

Au cours de l'action, j'étais allé sur le front droit avec mon ordonnance; nous eûmes la curiosité de monter sur un petit mur, pour suivre les péripéties de la lutte. Nous étions, sans nous en douter, à proximité d'un poste de lanciers anglais, qui tirèrent une soixantaine de coups de fusil sur nous, lorsqu'ils nous aperçurent. N'étant pas combattants, nous nous empressâmes de fuir vers nos chevaux. Le mien ne voulut pas

marcher, et j'eus toutes les peines du monde à le décider à partir. Pendant ce temps, les balles continuaient à siffler à nos oreilles. En battant en retraite, nous rencontrâmes un petit poste de Boers. Ceux-ci nous demandèrent ce qui était arrivé; et comme ils étaient plus nombreux que les lanciers, ils se glissèrent en rampant auprès d'eux et leur envoyèrent quelques balles : ce qui les obligea à quitter la position d'où ils avaient tiré sur nous; et ce fut sans éprouver aucune perte que le détachement boer les contraignit à la fuite.

Nous passons toute la nuit à battre en retraite sur Bloemfontein, au milieu d'une obscurité profonde et par des chemins détestables. Les orages des jours précédents avaient transformé en véritables fondrières les routes, qui, en temps ordinaire, sont déjà très mauvaises à cause de leur manque d'entretien et de la nature du terrain; nous avons toutes les peines du monde à y faire passer nos lourds véhicules. Enfin, le dimanche 11 mars, à l'aube, nous franchissons les portes de Bloemfontein, qui allait bientôt appartenir aux Anglais.



Garde de la ligne ferree.

VIII

A BLOEMFONTEIN. — LES OFFICIERS ÉLUS ET LEURS ÉLECTEURS. — ATTITUDE DE L'ARMÉE ANGLAISE. COMPARAISON.

Nous trouvons la ville dans un trouble extraordinaire, et d'ailleurs bien compréhensible. A tous les carrefours, où des groupes sont formés, le sujet des conversations est le même. L'on prévoit que l'arrivée des Anglais est imminente; et, chaque fois qu'à l'entrée d'un des faubourgs apparaît un cavalier, tout le monde s'écrie : « Les voici! »



Kronstadt.

Toutefois, cette population est plutôt favorable à l'armée de lord Roberts, et la prise prochaine de la ville ne paraît pas l'effrayer outre mesure. Il est bon de noter que Bloemfontein est habitée en grande partie par des Européens. C'est un centre essentiellement cosmopolite, où l'élément Boer est en minorité.

Ainsi s'explique l'enthousiasme des habitants lorsque les Anglais pénétrèrent dans la capitale de l'Orange, le jour de la capitulation.

Ce dimanche-là, on voyait circuler dans la ville quelques petits groupes de Boers, qui avaient l'air très affairés, car ils prenaient leurs dispositions pour s'en aller, en emportant avec eux le plus possible de ce qu'ils possédaient.

Je rencontre, en parcourant Bloemfontein, un volontaire officier allemand, qui se trouvait au passage des fuyards à Bills-Shop. Je lui demande ce qu'il pense de l'organisation des troupes du Transvaal.

« J'ai constaté, me dit-il, la bravoure de la police; « ce sont des hommes superbes et qui semblent très « bien disciplinés. Sous un commandement européen, « ils feraient certainement des merveilles. Les autres « combattants Boers que j'ai pu voir à l'œuvre m'ont « donné une assez fâcheuse idée de leur valeur guer-« rière. »

Cette dernière appréciation m'a semblé mal justifiée. Car les Boers composent une milice d'un caractère tout particulier; très dévoués, très résolus, ils ne doivent le plus souvent leurs revers, comme je l'ai déjà dit, qu'à leur manière de combattre, qui est défectueuse. Chez eux, d'ailleurs, le mode de nomination des officiers contribue pour beaucoup au défaut d'autorité que les chefs devraient avoir sur leurs soldats.

Les commandants de troupe, ou field-cornets, sont en effet nommés par leurs hommes. Les ordres qu'ils donnent sont exécutés, mais à la condition d'être approuvés par ceux qui les reçoivent. Si par malheur un chef veut imposer un plan qui ne plait pas à la



Le général Louis Botha, commandant en chef des armées des Républiques Sud-Africaines.

majorité de ses soldats, c'est-à-dire de ses électeurs, il risque de perdre son grade et de rentrer dans le rang. C'est cette raison qui fait que les officiers boers manquent le plus souvent d'initiative, et sont obligés de laisser leurs hommes se poster avant l'action selon leur fantaisie et à l'endroit qui leur semble préférable.

Certains critiques soi-disant militaires, dont j'ai lu plus tard les articles, évidemment écrits au coin du feu et loin des opérations de la guerre, ont prétendu, après les premiers échecs des Anglais, qu'une armée de guérillas pouvait facilement réduire une armée européenne régulière.

Il ne faut pas avoir assisté à la lutte qui se soutient dans le sud de l'Afrique pour émettre une opinion semblable.

Sur 250.000 hommes envoyés au Transvaal par l'Angleterre, 175.000 étaient volontaires, le reste seulement était composé de troupes régulières éprouvées.

Cette armée semblait suffisante pour venir à bout des forces qui lui étaient opposées. Mais il ne faut pas oublier les terribles difficultés qu'elle eut à surmonter.

Le pays, admirablement propre à une résistance à outrance et aux combats d'embuscades, n'offrait aucune ressource aux armées envahissantes, en vivres et surtout en eau, souvent rare et la plupart du temps malsaine.

Malgré ses fautes, son imprévoyance, l'armée anglaise a fait des choses extraordinaires comme marche et endurance, surtout avec ses troupes régulières.

Le corps des officiers appartenant en majeure partie à l'aristocratie est d'une bravoure à toute épreuve; les troupes sont bien en mains, et, quoiqu'il y ait dans les régiments de tout jeunes chefs, on peut affirmer que tous ont fait leur devoir.

Les pertes énormes subies par le corps des officiers peuvent d'ailleurs en faire foi.

Mais la tâche était lourde, et les Anglais comptaient peut-être un peu trop sur la faiblesse de leurs ennemis.

S'il s'est trouvé des officiers téméraires ou manquant de la prudence nécessaire, on ne peut pas dire qu'ils ont reculé sans honneur.

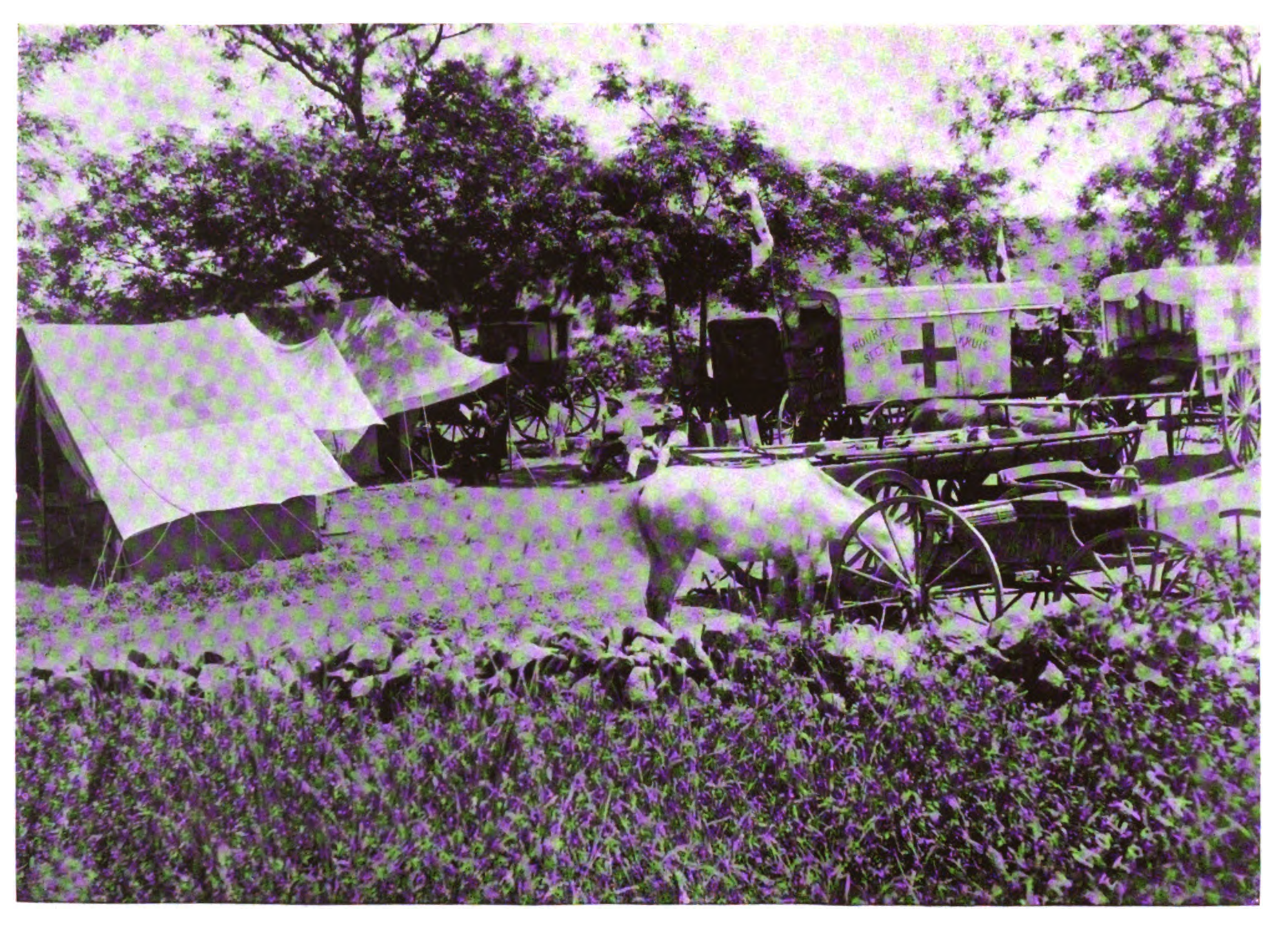
Malheureusement pour eux, ils ne pouvaient pas toujours compter sur un ravitaillement régulier; et il est arrivé souvent, qu'éloignés de leur colonne principale, ils ont au moment décisif, manqué des vivres et des munitions indispensables pour aller de l'avant.

Les pertes des Anglais ont été énormes, tant en tués qu'en blessés et rapatriés pour cause de maladie.

Les Boers, au contraire, grâce à leurs faibles besoins, leur facilité de se procurer des vivres dans les fermes, grâce à leur extrême mobilité et à leur connaissance du pays, étaient partout à la fois.

Une colonne anglaise ne pouvait faire un pas sans que son mouvement fût connu ou prévu.

Il était donc facile aux Boers de tendre des embuscades, dans lesquelles tombaient les Anglais avec une étrange facilité, à cause de l'insuffisance de leurs éclai-



Ambulance boer.

reurs et de la témérité souvent irréfléchie avec laquelle ils se lançaient à la poursuite de leurs ennemis.

Si donc les Boers ont réussi à retarder la pénétration des envahisseurs dans leur pays, ils le doivent, c'est certain, à leur courage, mais beaucoup aussi aux fautes commises par les Anglais, qui n'étaient pas préparés à cette guerre de surprise, que leur supériorité numérique les incitait à mépriser.



Combattants boers à Bills-Chops.

IX

A BRANDFORD. — RÉUNION DES ATTACHÉS MILITAIRES. — PRISE DE BLOEMFONTEIN. — LE PRÉSIDENT STEIJN ET LE GÉNÉRAL JOUBERT. — TENTATIVE CRIMINELLE SUR CE DERNIER. — INCIDENTS NOCTURNES. — TRAIN EN PANNE. — ARRIVÉE A KRONSTADT.

Attachés militaires et Correspondants des journaux.

Le soir même du dimanche où nous étions arrivés à Bloemfontein, nous en repartions à neuf heures.

Le Gouvernement, comprenant que la ville ne tarderait pas à tomber au pouvoir des envahisseurs, faisait de rapides préparatifs pour transporter son siège à Kronstadt, et avait conseillé aux attachés militaires de s'éloigner avant l'arrivée des troupes anglaises.

Notre nouvelle destination est donc Brandford. Il règne partout à Bloemfontein un désordre inextricable, un affolement indescriptible. Les magasins sont hâtivement fermés. Des hommes, des cavaliers, des voitures se croisent en tous sens. Les deux rues prin-

cipales sont encombrées par une interminable file de chariots à bœufs.

Pour la vingtième fois peut-être depuis le commencement des hostilités, on se serait cru arrivé à la dernière phase de la guerre. « Il faut, s'écriait un offi-
« cier étranger chargé de suivre les opérations, que
« l'armée anglaise soit aussi mauvaise qu'elle l'est,
« pour que la lutte dure si longtemps. Ce devait être
« l'affaire d'un mois ou deux. »

Nous étions alors au 11 mars 1900. Bien des mois se sont écoulés depuis les faits que je raconte, et cependant la guerre n'est pas encore terminée. J'ai su, quelque temps après, que les Boers ne s'étaient pas rendu compte des difficultés insurmontables que l'armée anglaise avait rencontrées dans sa marche en avant.

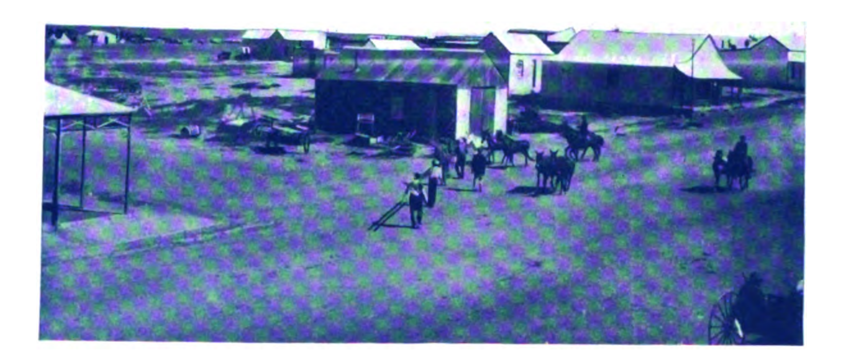
Par suite de leur éloignement de leur centre de ravitaillement, les Anglais arrivaient auprès de Bloemfontein sans vivres et presque sans munitions. Il était temps pour eux de prendre la ville. Un retour offensif des Boers les aurait repoussés avec des pertes énormes; et le succès final de l'armée anglaise eût été sérieusement compromis.

Personne, à ce moment, ne prévoyait l'avenir, et aucun chef Boer n'était capable de l'initiative qu'il eût fallu prendre.

Brandford est une jolie petite cité. Elle ne possède guère qu'une grande rue, et les maisons, assez éloignées les unes des autres et entourées de jardins, en font une ville longue et très peu large.

Au milieu de la nuit, vers trois heures du matin, nous y arrivons, et y trouvons installée l'ambulance russo-néerlandaise, qui a rendu de si grands services et a été si utile aux blessés pendant la guerre.

Les attachés militaires sont réunis à Brandford et habitent l'hôtel du Free-State.



Vue de Kronstadt.

Leur doyen, le commandant Demange, qui vient de recevoir son quatrième galon pour les services qu'il a rendus pendant la guerre au Gouvernement français, suit les moindres détails de la lutte avec une persévérance et une énergie dignes des plus grands éloges.

Le capitaine Allun, attaché norvégien, homme charmant et distingué; le capitaine Reichmann, attaché

militaire des États-Unis de l'Amérique du Nord, véritable Américain, type de l'officier qui a obtenu ses grades à la pointe de son sabre. C'est un causeur spirituel, un conteur amusant, dont les récits nous ont souvent déridés, les jours de fatigue.

Enfin, les lieutenants Nix, Asselberg, attachés néerlandais et R. R.-D., interprète secrétaire militaire du commandant Demange.

Je mentionnerai particulièrement le lieutenant Nix, avec qui j'entretins, dès le commencement, les relations les plus amicales.

Le colonel Gourko et le lieutenant Thompson ne nous ont pas encore rejoints. Le capitaine Ram est malade de la fièvre typhoïde à Prétoria.

Le 13 mars, nous entendons quelques coups de canon du côté de Bloemfontein. Le soir, nous apprenons que la ville s'est rendue sans résister, et que les quelques combattants Boers qui s'y trouvaient, se sont sauvés avec tout ce qu'ils ont pu emporter de leurs armes et de leurs bagages.

Le 15 mars, ayant appris que les Anglais se dirigeaient sur Brandford, nous évacuons brusquement la ville; le soir, nous couchons dans une ferme sur la route de Smaldeel. Ce n'est pas sans peine que nous réussissons, néanmoins, à nous faire donner l'hospitalité. Les femmes qui habitent cette ferme ne veulent pas nous recevoir, nous prenant pour des Anglais. D'ailleurs, la nuit fut pour nous très mauvaise, par suite de la malpropreté du logis.

Artillerie boer : deux canons du Creusot, un Maxim.



Départ du convoi des Attachés militaires.

Les ordonnances, qui durent coucher dans les voitures faute de lits, dormirent relativement bien mieux que nous.

J'ai gardé un mauvais souvenir de la route de Brandford à Smaldeel. Ce ne sont que des passages impraticables, des sentiers périlleux, dans lesquels nous cassons tous nos palonniers et nos timons.

A la gare de Smaldeel, on nous fit payer 8 shillings un verre de whisky. Ce prix, plus qu'exorbitant, me laissa longtemps rêveur, car j'avais remarqué que tous les artilleurs du Free-State qui se trouvaient avec nous, étaient sérieusement pris de boisson. Je sus, plus tard, qu'on avait pillé dans la journée un wagon d'ambulance, et qu'on vendait aux étrangers de passage à des prix invraisemblables les réconfortants destinés aux blessés, dans le but d'en tirer profit. Triste conséquence des misères de la guerre.

Peu après notre arrivée à Smaldeel, un train spécial amena le président Steijn et le général Joubert, qui haranguèrent la foule de la portière de leur wagon.

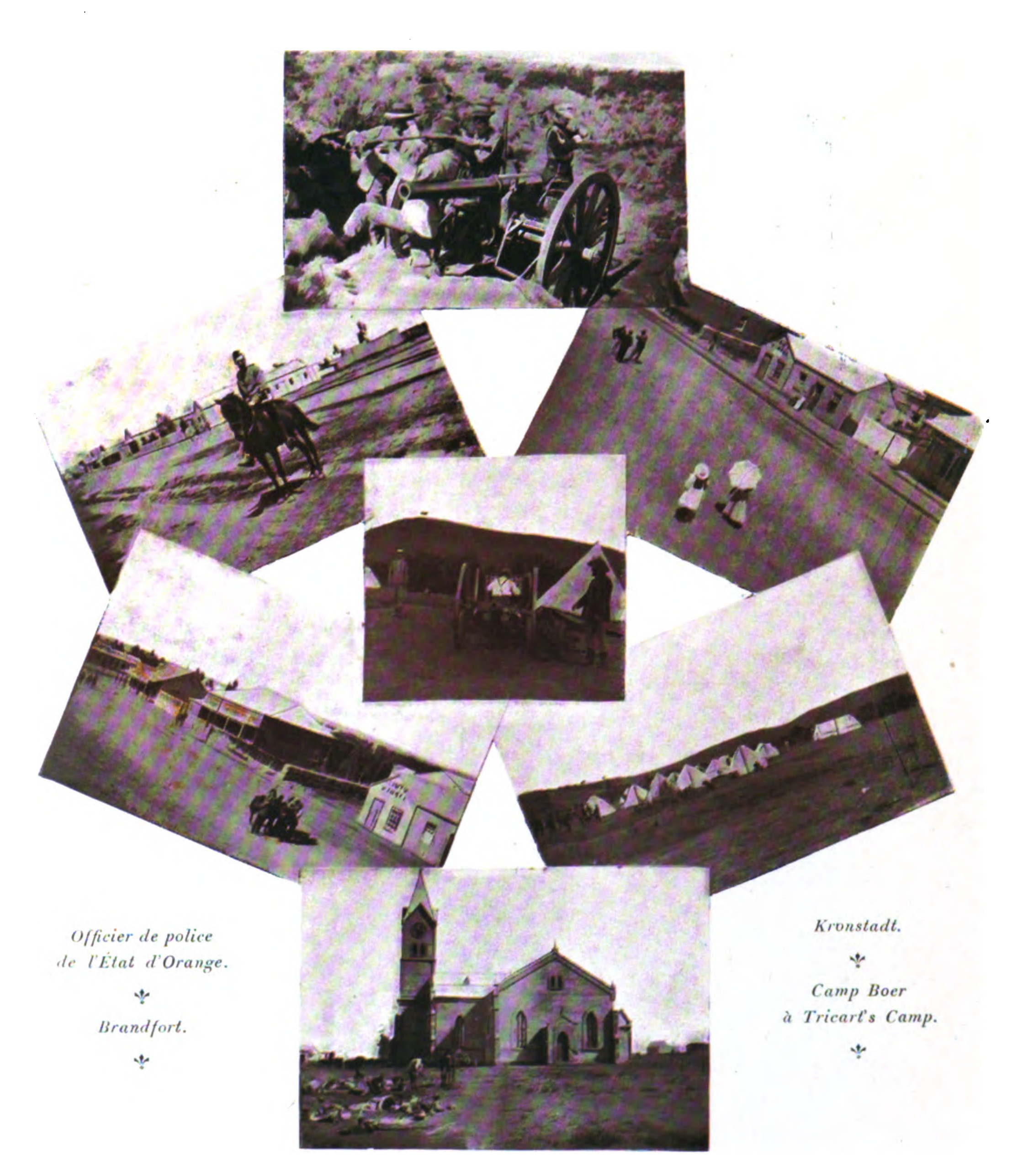
Un artilleur, excité sans doute par l'abus du whisky, mit en joue le général. On lui arracha son arme des mains, avant qu'il ait pu en faire usage. Quelque temps après, il passa en conseil de guerre; et bien que cet attentat méritât la mort, le misérable ne fut condamné, je l'ai appris depuis, qu'à un an de prison. Un conseil de guerre français, avec juste raison d'ailleurs, ne l'eût certainement pas épargné.

C'est à Smaldeel que nous abandonnons la route pour prendre le chemin de fer; ce qui, vu nos impédimentas, n'est pas une petite affaire. Nous attendons en gare un temps infini.

Le départ de notre train était remis d'heure en heure. Les quais, chose triste à dire, étaient encombrés d'individus armés, qui tous, plus ou moins ivres, criaient, se disputaient, se battaient même. Ce ne devait pas être des burghers, gens doux et paisibles. Ils devaient plutôt faire partie des commandos dans lesquels on avait enrôlé tous les aventuriers qui abondaient dans le pays.

Il est vrai que l'attente était longue, et que les tapageurs avaient tout le temps de régler leurs différents.

Lorsque le train s'ébranla, loin de cesser, les cris ne firent qu'augmenter d'intensité, et quelques coups de feu éclatèrent.



Officier de police de l'État d'Orange.

⚜

Brandfort.

⚜

Kronstadt.

⚜

Camp Boer à Tricart's Camp.

⚜

Canon du général Dewet sur un copje, à Poplar-Grove.

⚜

Canon du général Tricard.

⚜

Église de Brandfort.



Une demi-heure après le départ de Smaldeel, ces brutes précipitèrent un des leurs par le carreau de la portière; et, peu d'instants après, une seconde victime était étendue dans le couloir du wagon, le corps traversé par une balle.

Avec de tels forcenés, nous étions assez peu rassurés sur notre propre sort. Aussi, au lieu de dormir, ce dont nous avions grand besoin, mes trois compagnons de route, un jeune avocat, deux docteurs de la Croix-Rouge et moi, nous dûmes, à un certain moment, soutenir un siège en règle, le revolver au poing, après avoir eu cependant le soin de barricader convenable-



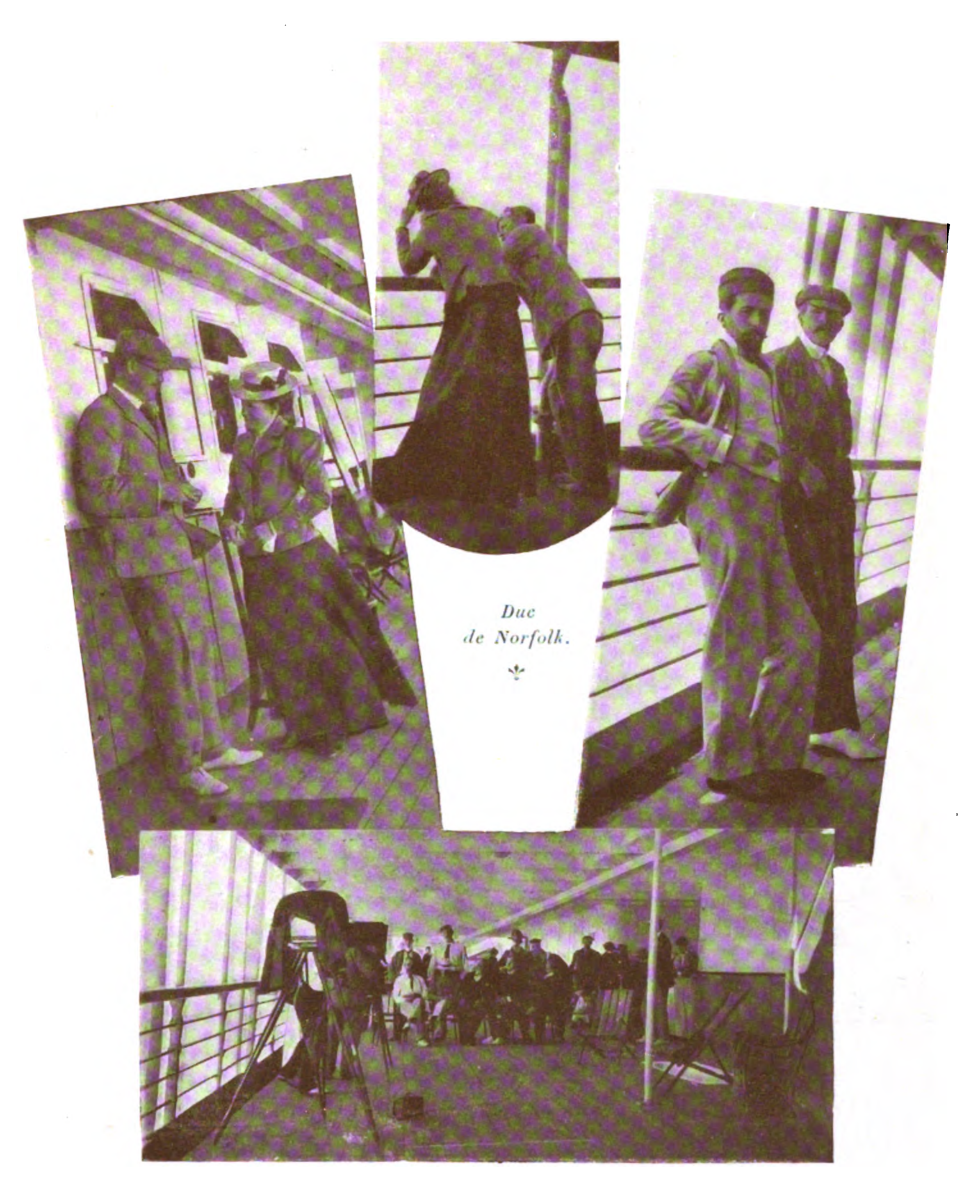
Colonel Gourko, attaché militaire russe.

ment la porte de notre compartiment, afin d'en éviter l'invasion.

Vers trois heures du matin, à la suite d'un vacarme épouvantable dans le couloir faisant face à notre compartiment, nous entendons appeler au secours. Nous nous précipitons; et nous voyons un individu accroché en dehors par les mains à la fenêtre ouverte du wagon; son corps pend dans le vide au-dessus de la voie. A deux, nous le retirons à grand'peine de la situation périlleuse dans laquelle il se trouve. Dès qu'il a repris pied dans le couloir, il se retourne et tire sur moi un coup de revolver presque à bout portant, mais, heureusement, sans m'atteindre.

Un mouvement de colère, bien pardonnable en pareil cas, fit que je ne lui laissai pas le temps de renouveler sa tentative homicide; car d'un coup de pommeau de sabre, je l'étendis sur le parquet. Avec l'aide des deux docteurs, nous ligottâmes notre énergumène, qui hurlait de toutes ses forces, nous accusant de l'avoir jeté par la fenêtre.

Un des docteurs, mon aimable compagnon de route, dans une lettre qu'il m'écrivit quelque temps après, me parlait encore de « cette nuit inoubliable, « où la mort nous guettait à chaque pas ». Malgré le temps écoulé, nous en avons tous conservé un pénible souvenir. Enfin, nous arrivons à l'aube dans une petite gare, où, pendant une heure, notre train reste en détresse. Les hommes, que la nuit n'a pas calmés, sont de plus en plus enragés. Ils arrêtent le chef de gare,


Duc de Norfolk.

M. Robinson, Directeur du Daily-Express.

Commandant Gentillini, attaché militaire italien.

Colonel d'Amade.

Le Docteur Cornan-Doyle et groupe de journalistes et hommes de lettres ayant suivi les opérations.

le traitent d'espion, de vendu, et lui déclarent que, si dans dix minutes le train n'est pas reparti, il sera fusillé.

Ce malheureux ne serait certainement pas sorti vivant de la situation critique dans laquelle il se trouvait, sans une inspiration en quelque sorte providentielle qui le tira d'embarras. Il montra aux forcenés, qui le menaçaient, un wagon contenant des fournitures d'ambulance, et, entre autres cordiaux, une quantité importante de whisky. Une heure après, les employés de la gare étaient occupés à jeter dans les compartiments les hommes ivres-morts, qui, heureusement pour le chef de gare, n'étaient plus en état de mettre leurs menaces à exécution.

Le samedi 17, sur le point d'arriver à Kronstadt, à 3 kilomètres environ de la ville, la machine ne marche plus; elle manque d'eau. Nous sommes obligés, puisqu'il est impossible de s'en procurer, de faire à pied le trajet qui nous sépare de notre but.

Malheureusement, tous nos compagnons de voyage ne prennent pas la chose aussi allègrement que nous. Le mécanicien et les chauffeurs sont accusés d'être Anglais, ils sont traqués par une bande de fous furieux, qui s'en emparent et les alignent le long de la locomotive pour les fusiller. Heureusement pour ces malheureux, une dizaine de braves gens, qui ont conservé leur sang-froid, parviennent à les protéger et à favoriser leur fuite. Quant aux docteurs et moi, perdus au milieu de cette cohue, où il nous serait diffi-

cile de nous faire entendre, et voyant que ma présence ne peut être d'aucune utilité, je prends le sage parti de filer à pied sur Kronstadt. Le président Steijn, à qui je racontai le soir les événements qui s'étaient produits pendant ces deux jours de voyage, en fut atterré, et il donna l'ordre à tous les officiers de prendre les mesures les plus sévères, pour qu'à l'avenir aucun homme ne pût se procurer de l'alcool.



Le ferrage des chevaux au camp du général Tricart.

Pour arriver à Kronstadt, il me fallut passer sur un pont de chemin de fer dont les piles étaient reliées entre elles par d'énormes poutres en fer treillagées, supportant les traverses qui soutenaient les rails; les poutres sur lesquelles je dus marcher pendant les 50 mètres qui séparent les piles (car il n'existe pas sur le pont de passage pour les piétons) avaient à peine 50 centimètres de largeur.

Je m'engageai sans hésiter sur ce périlleux passage;

mais à moitié route, j'eus la fatale idée de regarder en bas. Les 30 mètres de vide au-dessous de moi me produisirent une telle impression que je compris que si je ne réagissais pas, j'allais être pris de vertige.

Tomber de cette hauteur, c'était la mort.

Je marchai résolument sans quitter des yeux l'extrémité du pont reposant sur la culée, évitant de regarder le gouffre béant ouvert sous mes pas.

Arrivé au bout, je m'assis, les jambes brisées, inondé de sueur froide, secoué d'un tremblement nerveux involontaire, halluciné encore par le terrible danger que je venais de courir. Je ne crains pas d'avouer que le passage de ce pont fut certainement la situation la plus angoissante où je me trouvai pendant toute la durée de la campagne.

Kronstadt est un gros bourg, presque une ville, mais peu intéressante. Les maisons y sont environnées de jolis jardins, qui les espacent les unes des autres ; il y a trois hôtels, un club fort bien organisé et un cercle de tennis très agréable.

Une rivière dont l'eau est abondante arrose la ville ; c'est la Valsch-River. On y fait, paraît-il, beaucoup de canotage. Cette charmante ville de Kronstadt peut être considérée comme le Deauville de Bloemfontein.

Au grand hôtel de Kronstadt, où nous sommes descendus, se trouvaient, en même temps que nous, un grand nombre de membres du Gouvernement de l'État d'Orange, tous gens très distingués et fort accueillants, dont j'ai gardé un aimable souvenir. Je

citerai M. de Villiers, trésorier général, et sa charmante famille. Le président Steijn a loué une jolie villa sur le bord de la Vash-River; et le siège du Gouvernement se trouve installé provisoirement au Kronstadt-Hamonds-Hôtel, qui possède une superbe salle des fêtes, transformée en ce moment en salle de conseil.

X

SUSPENSION D'ARMES. — CONSEIL DE GUERRE BOER. — DÉCISIONS PRISES. — LE COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL NOMMÉ GÉNÉRAL DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE. — TRAITS DE MŒURS BOERS : HOSPITALITÉ, SALUTATIONS, JUGEMENTS, OBÉISSANCE ABSOLUE, SOINS HYGIÉNIQUES ET PERSONNELS, FACULTÉS MILITAIRES. — LES JOURNALISTES. — HARANGUES PRÉSIDENTIELLES.



Boers surpris par les Australiens à Tricart's Camp.

Les hostilités sont suspendues des deux côtés. Les deux armées attendent des renforts et se réorganisent.

Le mardi 20 mars, un grand Krigstradt, sorte de conseil de guerre, se réunit dans la grande salle des fêtes. Il dure depuis deux heures jusqu'à six heures du soir. Les deux présidents Krüger et Steijn, les généraux et les représentants des deux Républiques sont présents.

A l'ouverture de la séance, le président Krüger fait la prière, que les assistants écoutent dans le plus profond recueillement. Parmi les mesures nouvelles qui sont prises, on décide de supprimer les tentes et les wagons des troupes. On avait vu précédemment des



Kronstadt. — Arrivée du président Krüger au conseil de guerre.

files de voitures encombrant les routes, retardant les opérations et abritant souvent un nombre très limité de combattants. C'est contre cet abus qu'on veut réagir.

On accorde huit jours de congé à toutes les troupes ayant combattu dans l'État d'Orange, avec l'espoir que le retour au foyer donnera aux combattants un nouveau courage.

On compte aussi beaucoup sur les encouragements des femmes Boers, qui ont toujours montré plus d'attachement au sol que les hommes.

Elles sont plus exaltées, plus patriotes, et on a souvent vu les femmes et les mères envoyer leurs maris et leurs fils rejoindre leurs commandos, lorsqu'ils manifestaient du découragement et paraissaient fatigués de la lutte.

On a décidé également de faire venir une partie des troupes qui assiègent Ladysmith, pour assurer la défense de la nouvelle ligne de bataille. Enfin, avant la clôture de cette importante séance, le colonel de Villebois-

Mareuil, qui revient en ce moment du front, couvert de poussière, est nommé général et reçoit définitivement le commandement de la légion composée de tous les étrangers venus jusqu'ici au Transvaal. Sa troupe est malheureusement peu nombreuse; et malgré tous les honneurs dont il est comblé, son influence est très limitée et plutôt morale. Il assiste cependant à tous les conseils de guerre; mais comme on l'a déjà vu, il ne parvient que rarement à se faire écouter des généraux Boers, qui, bien que l'ayant en grande estime, n'osent suivre ses avis.

Le lendemain, j'eus l'honneur de faire avec Son Excellence le président Steijn le voyage de Kronstad à Smaldeel, et en même temps l'occasion de l'entendre haranguer ses compatriotes. Il passe pour avoir au plus haut point le don de parler efficacement aux foules, et s'exprime d'ailleurs avec l'aisance d'un esprit cultivé.

Au déjeuner, qui fut servi dans un wagon, assis taient plusieurs généraux; parmi eux, se trouvait le général Joubert. Le commandant Demange et moi, nous eûmes l'honneur d'être admis à la table du président.

Le repas fut délicieux, et je ne crois pas que le wagon restaurant où nous nous trouvions ait rien à envier à ceux de France.

D'ailleurs le train présidentiel est toujours très bien aménagé, et pourvu de tout ce qui est nécessaire à un long parcours.

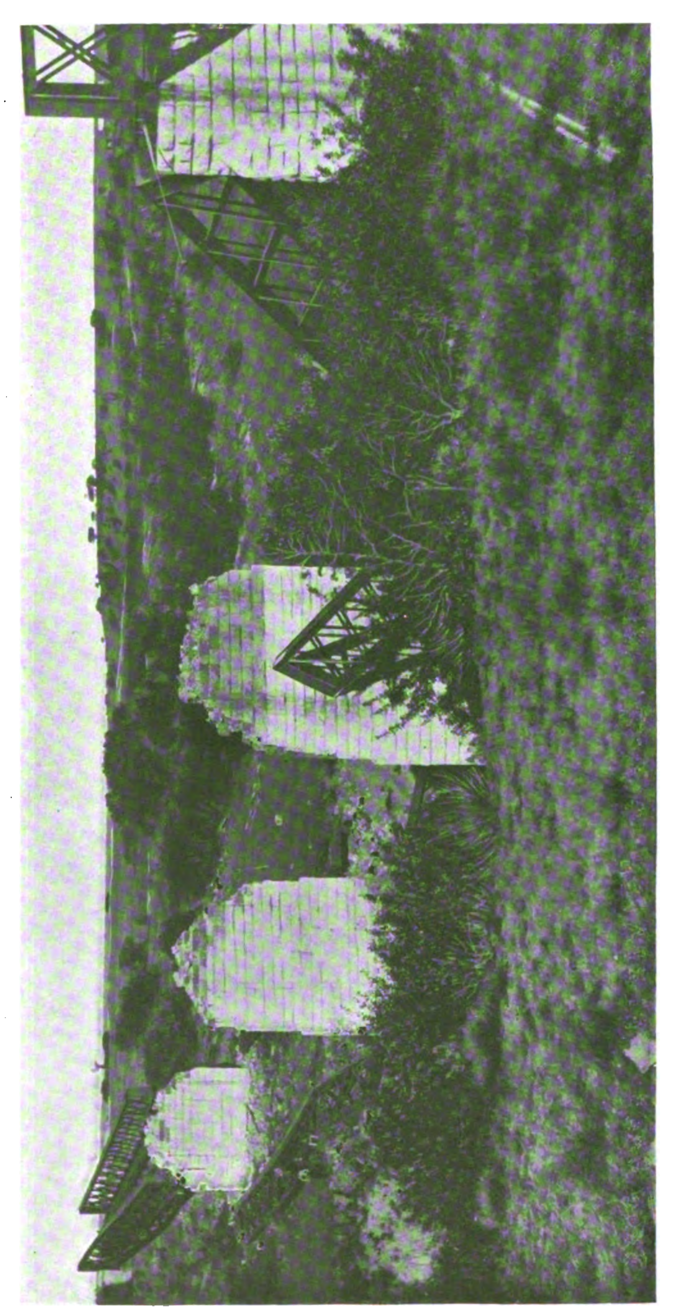
Le wagon du président, dans lequel nous sommes, comprend cinq pièces : une grande salle à manger où

huit personnes tiennent aisément sur des fauteuils tournants, en tous points semblables à ceux des grands paquebots; la chambre à coucher du chef de l'État, sa salle de bains, la chambre des officiers d'ordonnance et leur salle à manger.



Le général Louis Botha.

J'ai trouvé le voyage de Kronstadt à Smaldeel très intéressant, car j'y ai été témoin de traits de mœurs bien caractéristiques et qui m'ont causé un profond étonnement. Entre autres faits, celui d'une sorte de conseil de guerre auquel j'assistai. Deux espions anglais avaient été arrêtés la veille, porteurs de proclamations de lord Roberts; ils furent amenés dans le wagon présidentiel, et, après un interrogatoire qui ne dura pas plus de vingt minutes, le président Steijn les condamna à un mois de prison, et ordonna qu'ils fussent conduits à Prétoria par le



Pont détruit à la dynamite par les Boers.

premier train. Je ne fus pas peu surpris lorsque je vis le général Joubert leur serrer la main ; mais ma stupéfaction fut extrême quand j'entendis un des espions réclamer à M. Fischer, officier d'ordonnance du président, un reçu du revolver qu'on lui avait enlevé au moment de son arrestation.

Toutes les personnes



Wagon des Attachés militaires gravissant une forte pente.

Le président Steijn.

présentes eurent l'air de considérer ce fait comme absolument naturel.

Il paraît, m'a-t-on dit, et je l'ai vu moi-même bien des fois, que les Boers agissent toujours avec une extrême indulgence à l'égard de leurs ennemis, quand même ceux-ci ne seraient que les derniers des misérables, des traîtres ou des espions.

Les traits saillants du caractère de ces hommes, qui paraissent à première vue rustres et à demi civilisés, sont : une droiture inflexible, une haute moralité et un esprit profondément religieux. Sous des abords très

rudes, ils cachent une grande bonté, et leur hospitalité est franche et cordiale.

Ce qui est à eux appartient à l'hôte qu'ils reçoivent; pour lui donner un lit, s'il n'en ont qu'un, ils couchent par terre.

Semblables aux seigneurs du Moyen Age, dont ils semblent avoir par atavisme conservé les mœurs, tout hôte étranger leur est sacré, même si au dernier moment ils découvrent en lui un ennemi.

Le président Steijn lisant une dépêche.

Dès le premier jour, je fus frappé de leur manière de saluer. Sans enlever leur chapeau, ils élèvent la main à la hauteur de leur front et laissent retomber leur bras le long du corps, avec un geste large qui ne manque pas de noblesse.

Lieutenant Nix. Capitaine Reichmann.

Journalistes hollandais.

C'est avec une grande circonspection que le Boer se lie avec les étrangers qu'il n'aime pas et qu'il redoute. Il a trop le sentiment de sa force et de sa valeur personnelle pour rechercher la société de qui que ce soit en dehors de ceux qui parlent sa langue.

Un Boer qui a le bon droit de son côté, ne cédera sur rien; il se fera tuer plutôt que d'obéir à l'intimidation.

L'homme du Weld n'a pas d'instruction, à peine sait-il assez lire pour comprendre la Bible, qui est le seul livre qu'il connaisse, et sur lequel il a appris à épeler. Où aurait-il trouvé d'ailleurs l'instruction qui lui manque? Les écoles sont rares. Il n'a pas besoin d'être savant pour cultiver son champ et chasser les fauves.

Son field-cornet (juge de paix), qui souvent n'est guère plus instruit que lui, lui donnera les conseils qui lui sont nécessaires, le mettra d'accord avec son voisin, lui fera rendre justice.

En échange de sa protection, le jour où le juge lui dira qu'il faut partir, sans hésiter, il prendra son fusil, ses cartouches, le suivra, et, s'il le faut, mourra à son côté.

Cette obéissance passive et irraisonnée de l'humble laboureur pour son chef est l'une des choses les plus remarquables qu'il m'ait été donné de constater.

Où le chef de commando va, les hommes le suivent, arrivant à son premier appel, simplement, naturellement, sans murmures.

Mais si de ces forces éparses on veut faire un tout, les réunir pour en former une armée, en un mot les discipliner, tout l'édifice s'écroule; et il ne reste plus rien qu'une foule qui méconnait la voix des chefs, prend peur, se désagrège, se fond pour ainsi dire et redevient



Mafeking. — Campement boer.

ce qu'elle était auparavant : un groupe dans les mains d'un seul, le field-cornet.

Le général anglais qui, après plusieurs jours de marche et de luttes, croit surprendre l'armée boer pour la réduire et l'anéantir, ne trouve plus sur l'emplacement où était le camp ennemi, que quelques

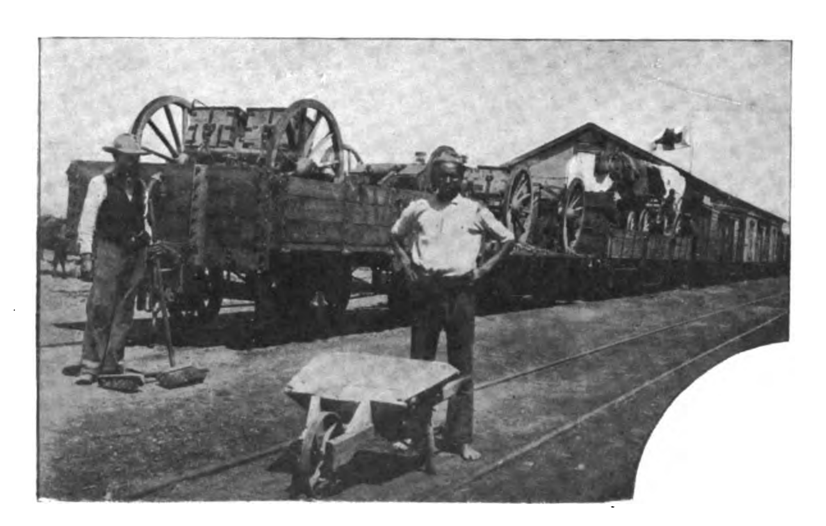


Les Attachés militaires à la bataille de Brandfort.

tentes qui achèvent de brûler et quelques wagons brisés qu'on n'a pu emmener.

Le Boer mérite-t-il la réputation qu'on lui a faite d'être une brute, à peine vêtu, dévoré par la vermine, ne prenant aucun soin de sa personne? Non.

Le Boer de la classe élevée est propre et soigneux; on n'a qu'à voir la façon dont la ferme est tenue; et si



Kronstadt — Artillerie boer abandonnée.

en campagne il ne peut pas toujours donner à sa personne les soins d'hygiène indispensables, il est certain qu'aussitôt qu'il le peut, s'il rencontre une rivière, il va s'y baigner. Et j'ai la conviction que si l'on voulait faire à ce sujet une comparaison entre le Boer et le soldat anglais, elle ne serait pas toujours à l'avantage de ce dernier, bien que le pauvre Tommy soit aussi très amateur de baignades.

S'il est une chose étonnante, c'est de voir avec quelle facilité et en combien peu de temps ces gens, qui n'avaient jamais vu un canon, se sont mis à employer avec habileté notre artillerie perfectionnée.

Ils faisaient des mises en batterie rapidement et sans gêne, et avaient pour apprécier les distances, une justesse de coup d'œil vraiment extraordinaire.

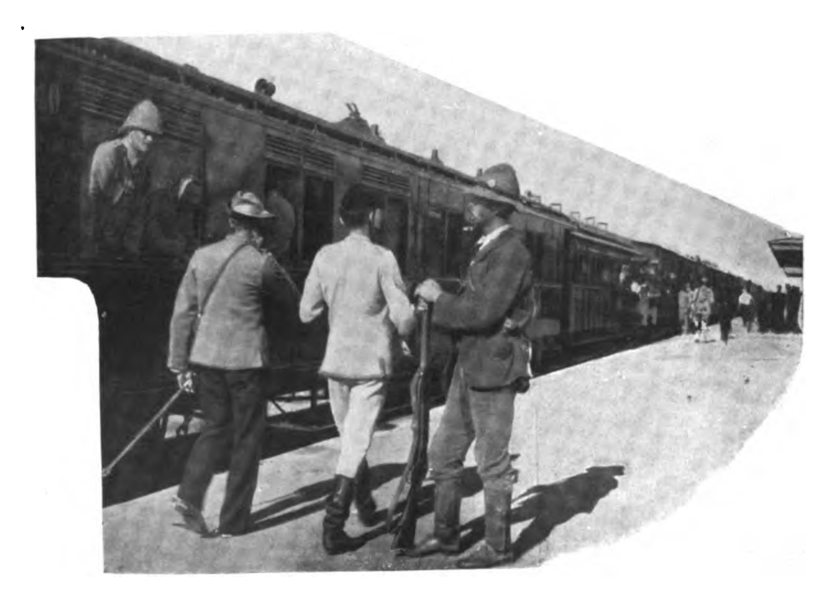
Il faut bien que je dise aussi un mot des journalistes transvaaliens, qui sont des gens fort aimables, comprenant et connaissant à fond leur métier.

Leurs journaux paraissent régulièrement, sont fort bien rédigés; et si dans les comptes rendus, il s'est trouvé bien des inexactitudes et des nouvelles contradictoires, qu'on se souvienne des dépêches fantastiques de la guerre franco-allemande. On n'est pas publiciste pour ne rien publier; et quand les vraies informations font défaut, on est fort tenté d'en imaginer quelques-unes.

Comme à chaque station le train présidentiel fait toujours une halte assez longue, il est rare que le président n'en profite pas pour parler à la foule. On lui apporte des dépêches venues de partout; il en prend immédiatement connaissance et les lit aux assistants. Après cela les Boers chantent leur hymne national, la la tête nue, avec une touchante conviction.

Dans ses discours, le président fait toujours allusion an Dieu Tout-Puissant; il recommande à ses compatriotes de faire des prières publiques. Cette coutume est toute naturelle dans ce pays où tous les habitants

sont très religieux. M. Steijn est convaincu qu'à un moment donné, Dieu qui ne saurait les abandonner, leur viendra en aide et leur donnera la victoire finale. Il affirme aux Boers qu'ils recouvreront l'indépendance qui leur est chère. Il exprime aussi l'espoir d'une intervention européenne — qui, hélas! se fait bien attendre et peut-être même ne viendra jamais.



Officiers anglais prisonniers. — Factionnaire boer et agents de police.

XI

REVUE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE • RETOUR A PRÉTORIA. DÉVOUEMENT D'UN INGÉNIEUR DU CREUSOT. LA MANŒUVRE DU LONG TOM. CHEVAUX DISPARUS. VICTOIRE DE SANNAH'S-POST. MORT DU LIEUTENANT NIX, ATTACHÉ MILITAIRE. A BOSHOF, MORT DU GÉNÉRAL DE VILLEBOIS-MAREUIL. FIN DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE.



Attachés militaires acceptant l'hospitalité des Boers.

Les Boers, qui peu à peu reprennent courage, réoccupent Brandford, et c'est à ce moment qu'ils regrettent vivement d'avoir détruit les ponts et la ligne de chemin de fer entre Smaldeel et Brandford.

Le lieutenant Théron, qui commande les Dispatch-Riders, reste continuellement en contact avec l'ennemi. Son corps de troupe ne subit que des pertes sans importance.

Il est déjà trop tard pour les Anglais de reprendre Kronstadt, qu'ils auraient pu occuper sans pertes, le lendemain de la prise de Bloemfontein, avec un seul régiment de cavalerie.

Ils ne peuvent le faire maintenant sans risquer

d'être massacrés ou séparés de leur colonne de ravitaillement, question vitale pour eux.

C'est aussi l'avis du field-cornet de Kronstadt, avec lequel j'eus l'occasion de causer à ce moment-là des différentes phases de la guerre.

Le 22 mars, la légion étrangère, forte de 125 hommes environ, tous Européens, fut pour la première fois passée en revue par le colonel de Villebois-Mareuil. Il devait partir avec elle le surlendemain pour Brandford, et de là pour Boshof.

Le 23 mars, j'ai l'occasion de retourner à Prétoria. L'aspect de la ville a bien changé depuis mon dernier séjour. Les rues sont pleines d'une animation fiévreuse; on y voit circuler des courriers lancés à fond de train, qui apportent des dépêches; des chariots à mules traversent la ville sans perdre de temps, d'autres restent immobilisés au milieu de la foule pendant des heures entières.

Des hommes à cheval réclament des armes, des vivres, des munitions, dont les chefs de commandos ont besoin. Ce ne sont qu'allées et venues des mêmes personnages, qui viennent chercher ce qui est nécessaire à eux ou à leurs hommes. Mais le gouvernement ne peut arriver à satisfaire tout le monde, tant l'approche de l'armée anglaise lui donne de soucis. On pressent de graves événements, un peu d'affolement se manifeste dans tous les services. Tous les trains ont du retard; pour ma part, celui dans lequel je me trouvais n'est arrivé à Prétoria que cinq heures après l'heure fixée.

J'ai le plaisir d'assister le soir, chez MM. Grunberg et Léon, à un dîner fort intéressant.

M. Léon, ingénieur du Creusot, a beaucoup fait pour la défense du Transvaal, en organisant avec une habileté remarquable et avec très peu de ressources une artillerie que les Anglais ont été forcés d'admirer. Il y avait aussi à table avec nous, M. Aubert, consul général de France, et sa fille dont les blessés soignés à Prétoria ont gardé un touchant souvenir, tant son dévouement a été grand. Le lieutenant D... et quelques autres personnes dont j'ai oublié les noms, étaient aussi des nôtres.

On ne peut qu'être ému au récit des aventures de M. Léon. Lui-même nous les raconte. Un jour, en pointant une pièce d'artillerie, un Long Tom, devant Kimberley, il reçut une balle anglaise au front; il tomba aussitôt sans connaissance et demeura longtemps entre la vie et la mort. Il dut subir une douloureuse opération, qui réussit fort bien, mais son œil gauche était perdu. Ses médecins et ses amis crurent longtemps qu'il ne reviendrait jamais en France.

Après le dîner, nous faisons nos adieux au sympathique ingénieur, qui va retourner à Paris, pour prendre un repos bien mérité et achever sa convalescence au pays natal.

Les Boers avaient en leurs canons du Creusot la plus grande confiance. Ils avaient donné aux plus gros le surnom de « Long Tom ». Quand une de ces pièces était installée sur le sommet d'un copje et pointée, ils se

croyaient invincibles. Pour rien au monde, ils ne l'auraient abandonnée. Ils ont accompli pour les installer devant Ladysmith des prodiges de force et de patience. Lorsqu'ils battirent en retraite, ils les descendirent des hauteurs, malgré des difficultés presque insurmontables.



Le général Lucas Meyer.

Cette énorme artillerie (un Long Tom pèse 5.000 kil.) leur aurait certainement été inutile sans l'intervention de M. Léon, qui leur en enseigna l'usage. Lorsque le général Joubert donnait l'ordre de fortifier un copje, ce n'était pas une petite affaire. Il fallait réquisitionner d'abord vingt paires de bœufs et se procurer les madriers nécessaires pour la plate-forme. On expédiait tout par chemin de fer au pied de la montagne. M. Léon donnait l'ordre de préparer une route allant de la base

au sommet du copje; mais souvent, quand il arrivait, soit que les hommes fussent négligents, soit qu'ils ne sussent pas en établir le tracé, la route n'était pas faite. Force était de la construire si on avait le temps; au cas contraire, le canon était solidement amarré, tiré par quarante bœufs. Deux forts câbles attachés au crochet des roues, tenus en mains par cent hommes, à droite et à gauche, permettaient de maintenir la direction. On hissait la pièce à 3 ou 400 mètres d'altitude sur des pentes vertigineuses, à travers les rochers et les éboulis. Et on arrivait au but : quelquefois les chaînes cassaient, la pièce reculait. On ne se décourageait pas, on recommençait la manœuvre qui, finalement, était couronnée de succès.



Le général Érasmus.

Pour redescendre le Long Tom, on faisait glisser les chaînes ou les câbles autour d'un point d'appui, les

hommes des cordes faisaient frein et la pièce descendait lentement. Il fallait une journée pour monter une pièce, quelques heures pour la descendre.

Jamais M. Léon n'eut à se plaindre du mauvais vouloir des hommes, qui faisaient ces manœuvres de force aussi bien qu'auraient pu le faire des artilleurs consommés.

La pièce n'était hissée sur la crête de la montagne qu'après l'établissement d'une plate-forme, composée de madriers de chêne.

La mise en batterie ne se faisait pas toujours facilement avec des servants pleins de bonne volonté, mais inexpérimentés et quelquefois maladroits. Aussi, M. Léon payait-il de sa personne, faisant lui-même ce que ses hommes ne savaient pas faire. Il lui est arrivé plus d'une fois de se blesser en plaçant un boulon ou en dévissant un écrou, lorsqu'une fausse manœuvre de ses aides venait contrarier ses mouvements. Un jour, il dut à un hasard heureux de ne pas avoir une main broyée net dans le fixage du frein d'un Long Tom sur sa plate-forme.

La santé de M. Léon eut à souffrir du surmenage auquel il se livra, pendant la première période de la guerre; mais seul il pouvait utilement diriger l'artillerie, en démontrer le maniement et instruire les officiers. Il ne put résister à la fatigue, que grâce à l'indomptable énergie dont il fit constamment preuve dans toutes les circonstances.

Je n'ai pas dit le motif pour lequel j'étais allé à Prétoria. Il nous fallait de nouveaux chevaux, les nôtres

Les Attachés militaires
à Brandfort.

Courrier de France

Wagon boer.

⚜

Le capitaine Fischer, chargé des officiers militaires.

⚜

Pont détruit par les Boers.



Traversée d'un gué par le convoi des Attachés militaires.

se trouvant hors d'état de continuer la campagne; et j'avais été chargé d'en aller choisir plusieurs dans la capitale du Transvaal. Je repartis de Prétoria le 27, après avoir embarqué dans un wagon spécial les quatre chevaux que l'on m'avait confiés. Je fis un excellent voyage, qui ne fut marqué par aucun accident notable. Mais arrivé à Kronstadt, quelle ne fut pas ma stupéfaction, quand je m'aperçus que mes chevaux et les wagons qui les contenaient avaient disparu. Pareille aventure m'était arrivée quelque temps auparavant, en quittant Bloemfontein : j'avais embarqué, avec mes hommes, quatre chevaux et deux nègres pour Kronstadt. Je pris le même train qu'eux; et à l'arrivée, au lieu de mes quatre chevaux et de mes deux nègres, je ne trouvai plus que deux bottes de paille. Je fis une enquête et une contre-enquête, sans résultat d'ailleurs; et les quadrupèdes ont sans doute subi le même sort que le reste de mes bagages, qui ont disparu plus tard de la même façon.

J'ai trouvé la ville de Kronstadt bien changée en peu de jours; il y a comme à Prétoria un redoublement d'animation. La gare en particulier offre un aspect inaccoutumé, et on voit les trains remplis de troupes se succéder sans relâche. Tous ces hommes sont dirigés sur Brandford. Ils ont l'air moins abattus qu'en ces derniers temps, on dirait que le courage renaît chez eux et qu'ils reprennent confiance en leur étoile.

Leurs espérances ne devaient pas être trompées : c'est en effet un peu après que fut gagnée par les Boers la bataille de Sannah's Post, près de Tobajo; mais nous apprîmes, le soir même, une bien triste nouvelle.

Pendant cette bataille, le 30 mars, à huit heures du matin, fut frappé le pauvre lieutenant Nix; il fut atteint de deux balles de shrapnell, dont l'une pénétra au-dessus de l'omoplate, longea la colonne vertébrale et le laissa mourant entre les bras du commandant Demange et du lieutenant Asselberg. Jusqu'à cinq heures du soir, il n'eut d'autres soins que ceux que lui prodiguèrent ces deux officiers. Il ne put être enlevé que plus tard par une ambulance anglaise, qui le conduisit à Bloemfontein, où l'accompagna le lieutenant Asselberg.

Mais sa blessure était mortelle, malgré l'habileté et le dévouement des excellents chirurgiens anglais, spécialistes londoniens, qui heureusement se trouvaient là, et qui ne purent que calmer ses horribles souffrances; le malheureux lieutenant succomba à l'hôpital, le 10 avril, pendant l'opération qui avait été jugée absolument nécessaire.

Le lieutenant Nix était marié et père de deux jeunes enfants.

Cette mort fut un deuil pour tous ceux qui l'avaient connu, pour le gouvernement du Transvaal et même pour l'armée anglaise, qui honorait en lui le noble représentant d'une nation amie.

Tous les attachés militaires vivaient dans un parfait accord et la plus franche cordialité ne cessa de régner parmi eux. Le triste accident arrivé à leur camarade resserra encore les liens qui les unissaient.

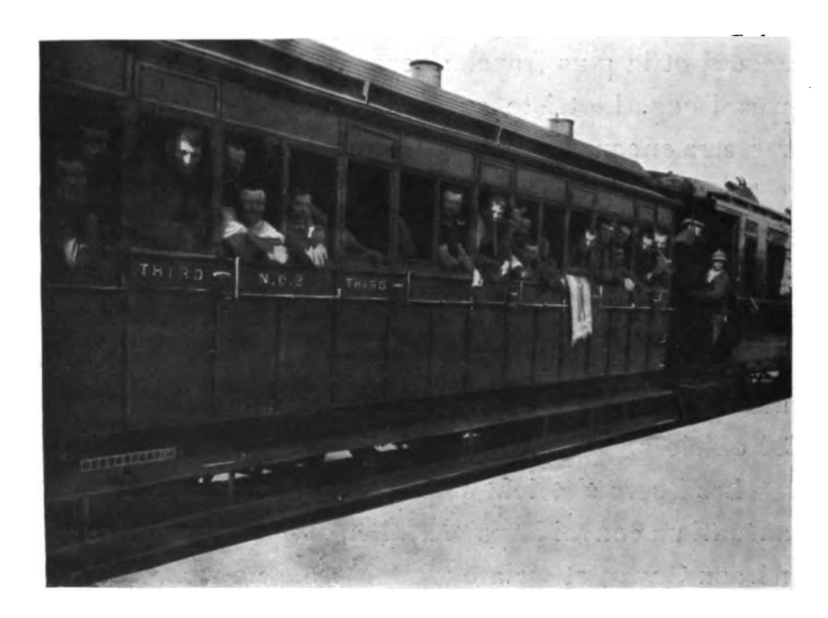
Les derniers jours du mois de mars et la première semaine d'avril marquèrent une période de succès pour les Boers.

A la bataille de Sannah's Post, le 31 mars, ils avaient fait 400 prisonniers, et en comptant les tués et les blessés, les Anglais perdirent environ 500 hommes et 30 officiers.

Les Boers s'étaient emparés de 11 canons et avaient anéanti un convoi important. Peu de jours après, les généraux Dewet et Delarey faisaient de nouveau 450 prisonniers à la bataille de Waterfalls.

Mais toute médaille a son revers ; ces succès ne devaient pas durer longtemps. Le 7 avril, une fâcheuse nouvelle se répandait, jetant la consternation parmi tous les Français venus dans le Sud-Africain. Le général de Villebois-Mareuil avait été frappé mortellement le 4 avril, dans une embuscade aux environs de Boshof. Avec lui s'envolait l'âme de la légion étrangère, dont il venait de recevoir le commandement.

La légion étrangère devait faire le service d'éclaireurs, rôle dangereux entre tous, et harceler l'ennemi, tout en se rendant compte de ses moindres mouvements pour en aviser l'armée boer. Peut-être avaient-ils trop compté sur eux-mêmes. Ils ne possédaient pas l'extrême endurance nécessaire pour accomplir des raids impor-



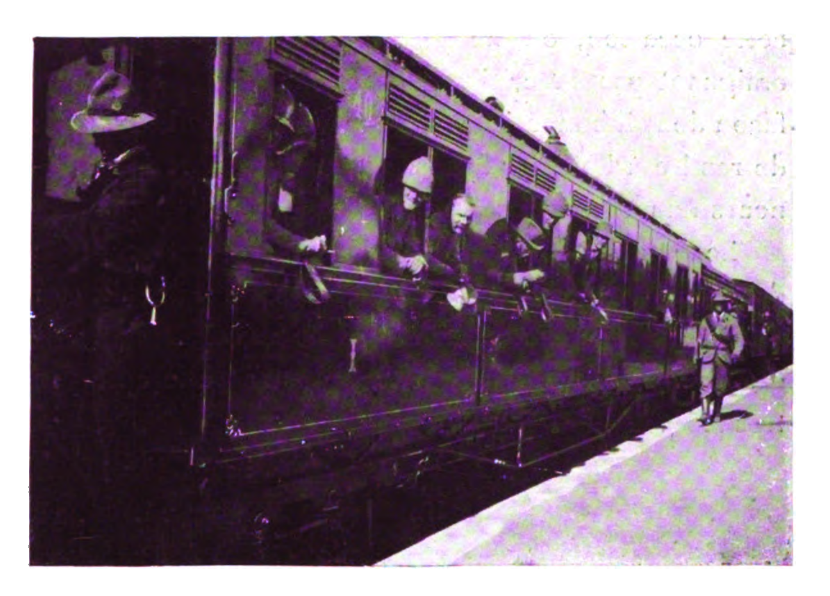
Train de prisonniers anglais pris à Sannah's Post.

tants. Beaucoup d'entre eux n'étaient pas très bons cavaliers. Recrutée un peu hâtivement, composée d'éléments très divers, cette troupe manquait de cohésion.

Mais, s'ils sont restés sur le champ de bataille de Boshof, cela ne diminue en rien leur mérite. Leur glorieuse défaite laissera sans doute un souvenir impéris-

sable au cœur des Boers, admirant le désintéressement et le courage des héros qui ont si généreusement versé leur sang pour leur cause.

Le général de Villebois-Mareuil avait su se faire aimer de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher. D'un accueil charmant, d'une grande simplicité, il pro-



Wagon d'officiers anglais prisonniers.

diguait à tous les bons conseils de son expérience.

Remarquablement brave, même jusqu'à la témérité, il avait plus d'une fois risqué sa vie et rempli d'admiration les Boers, qui n'étaient nullement habitués à une pareille audace.

Ce fut d'ailleurs ce mépris du danger qui lui devint fatal. On prétendit aussi qu'il fut trahi par ses guides.

Avec lui périrent sept Français; sa petite troupe fut décimée, et les survivants, une soixantaine environ, se rendirent après quatre heures de sublime résistance, lorsque leur vaillant chef fut tombé.

La légion étrangère avait vécu.

La conduite du général anglais Méthuen fut, en cette occasion, on ne peut plus chevaleresque. Ne craignant pas la critique que pourrait lui attirer la façon dont il honorait le courage d'un ennemi, il décida de rendre à l'officier français vaincu et mort les honneurs dus à son courage.

Le général de Villebois-Mareuil fut enterré avec de grands honneurs militaires, et sur l'ordre de son vainqueur, on a élevé sur sa tombe aux frais de l'Angleterre, un monument funèbre portant une épitaphe très élogieuse.

XII

TOUJOURS LE VOL DES CHEVAUX. SUR LA VAAL-RIVER. LE LIEUTENANT SHAW ET SES COW-BOYS. UNE MALICE DE COW-BOY. A JOHANNESBURG. EXPLOSION D'UNE USINE. COMBAT PRÈS DE BRANDFORD. DÉFENSE DE MELEBURG. LE COMMANDANT MILLAN ET SES CAVALIERS. BRANDFORD EST PRISE. COMBAT SUR LA ZAND-RIVER. ARRIVÉE A WENTERSBERG-ROAD.



Le lieutenant Thomson.

Lors de leur première retraite sur Kronstadt, les Boers avaient détruit la ligne de chemin de fer et tous les ponts; ce qui fut cause que, pendant tout le temps qu'ils restèrent à Brandford, ils eurent un mal inouï à se ravitailler. On était obligé de tout faire venir par wagons à bœufs; et la route entre Brandford et Smaldeel est des plus difficiles. Il faut passer à gué plusieurs rivières dont les bords sont très escarpés; il arrive malheureusement que les timons et les traits d'attelage se rompent fréquemment, les mules refusent de tirer, et les convois restent en panne. Pour notre propre compte,

nous eûmes beaucoup à souffrir de cet état de choses. Notre matériel et nos attelages transvaaliens n'étaient pas de première qualité : les mules étant têtues, et les nègres chargés de leur conduite, stupides et méchants. Je laisse à penser l'embarras où se trouve le malheureux Français ayant à cœur de mener à bien et en bon état le convoi des attachés militaires entre Smaldeel et Brandford.

Quand on doit effectuer un parcours un peu long, on dételle les mules toutes les trois ou quatre heures, et on les laisse paître en liberté. Il est bien rare qu'il ne s'en égare pas quelques-unes; et on perd un temps précieux à les chercher. Lorsqu'elles sont enfin retrouvées, il faut encore s'attarder à l'attelage. Une fois en route, on est assourdi par les conducteurs Cafres, qui poussent continuellement des cris rauques et gutturaux; mais c'est à cette seule condition que les mules veulent bien marcher; si les cris cessent, elles s'arrêtent immédiatement, faisant exactement le contraire de nos chevaux, à qui on ne parle d'ordinaire que lorsqu'on veut obtenir un changement dans leur allure.

Bien qu'ils nous aient été fournis par le gouvernement, nos boys ou serviteurs sont loin de nous rendre les services que l'on pourrait attendre d'eux. On est obligé, faute de mieux, de s'en contenter. Il paraît qu'avant la guerre on trouvait parmi les Zoulous d'excellents domestiques; mais dès le début des hostilités, ils ont à peu près tous évacué le territoire des deux Républiques.



Ambulance française à Johannesburg.
Présidente : Madame de Ferrières.

Les Cafres qui sont réquisitionnés par les Boers sont en général paresseux, menteurs et voleurs; et je les ai vus plus d'une fois s'enfuir avec les chevaux que l'on avait confiés à leur garde.

Certains fermiers, peu scrupuleux, qui les emploient, encouragent malheureusement cette façon de faire; car lorsqu'ils ont un cheval boiteux ou malade, ils trouvent très commode de promettre une forte gratification à leurs boys, si ceux-ci leur amènent une nouvelle monture, qu'ils volent chez le voisin pour gagner la récompense due à leur adresse.

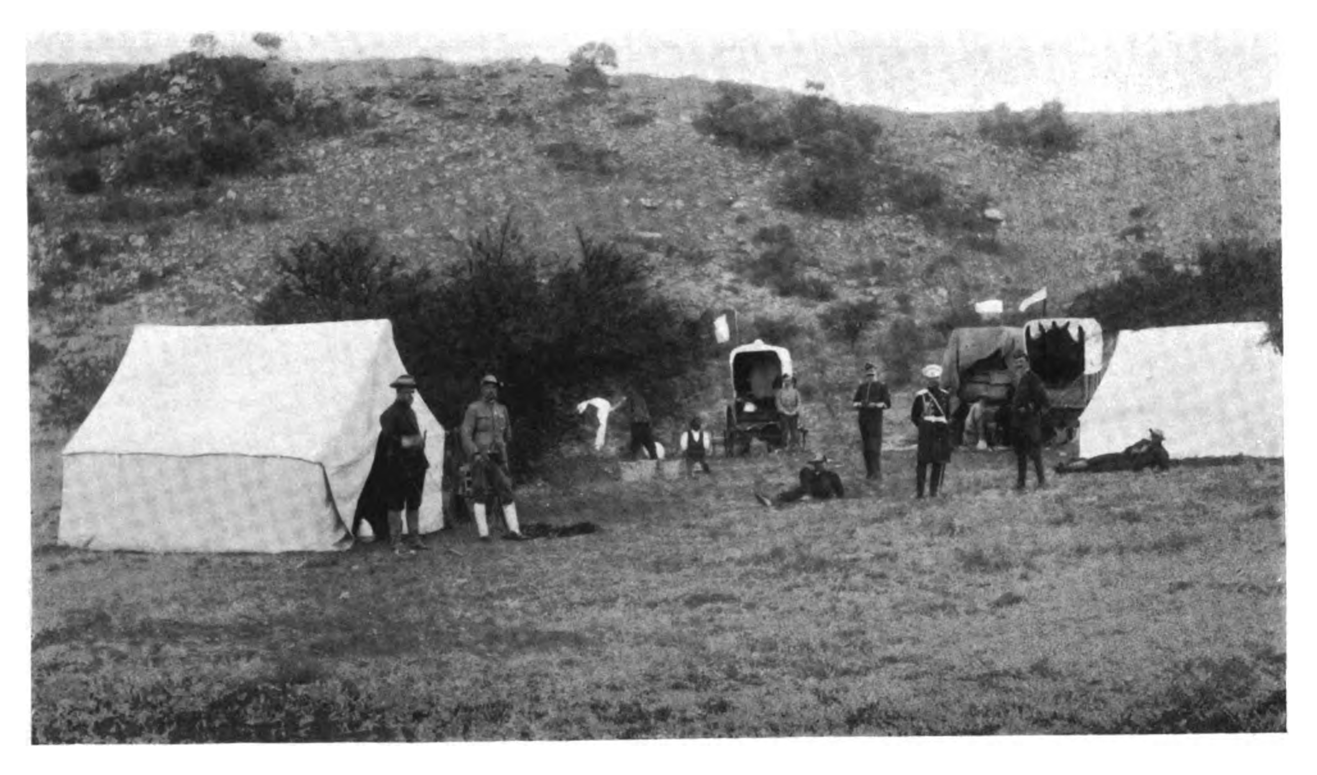
On a vu aussi, pendant toute la durée de la guerre, des bandes de voleurs de chevaux parfaitement organisées parcourir tout le territoire du Transvaal, et se rendre coupables d'enlèvements très audacieux. Le gouvernement a souvent payé quatre ou cinq fois le même cheval sans s'en apercevoir à temps. Ce genre de vol est tellement bien organisé que la police est impuissante à l'empêcher. Elle a cependant à sa disposition d'excellents détectives, mais ils l'ont bien mal servie dans ces circonstances.

Vers la fin du mois de mars, ainsi que je l'ai déjà dit, la ville de Prétoria n'a plus l'aspect sous lequel je l'ai connue à mon premier séjour. Les désordres inhérents à l'état de guerre se développent avec leurs tristes conséquences; les armes se font rares, il n'y a plus de chevaux, et bien qu'il y ait encore de grosses réserves de munitions, il est assez difficile aux commandos de s'en procurer.

Nos chevaux, qui avaient disparu pendant le voyage de Prétoria à Kronstadt, viennent d'être retrouvés. Les réclamations ont enfin abouti. Mais je n'ai jamais su au juste ce qui s'était passé.

Comme nous devions rester deux ou trois jours inactifs dans cette dernière ville, je profitai du beau temps pour faire de longues promenades en bateau sur la Vaal-River. Cette rivière a ceci de particulier que, contrairement à toutes celles que j'ai vues ou traversées, elle possède un courant d'eau important et régulier, — ce qui est extrêmement rare en cette saison, où presque tous les torrents et les ruisseaux sont entièrement desséchés. Les bords de la Vaal-River sont tapissés d'une verdure magnifique, qui tranche agréablement avec la nudité absolue de tout le pays environnant; et c'est avec un extrême plaisir que je me souviens des agréables moments que j'ai passés sur ses rives.

Pendant la première semaine d'avril, rien n'est venu troubler notre tranquillité. Je signalerai seulement le retour parmi nous du colonel Gourko, attaché militaire russe, et du lieutenant Thomson, attaché militaire hollandais. Ces officiers après avoir assisté à la bataille de Poplar-Grove (où ils avaient été retenus dans les lignes anglaises par suite de la rupture de l'essieu de leur wagon à mules, ce qui les avait empêchés de suivre la retraite de l'armée boer), étaient allés faire un voyage forcé au Cap. Ils durent revenir par mer jusqu'à Lourenço-Marques.



Camp des Attachés militaires.

Arrivés là, ils prirent le chemin de fer pour revenir à leur poste sur la ligne de bataille.

Le dimanche 8 avril, nous repartons pour Smaldeel. Peu de temps après notre arrivée dans cette localité, je fis la connaissance du lieutenant Shaw, vieil Américain qui commandait les troupes de Cow-Boys, venues dans le Sud-Africain pour prêter main-forte aux Boers. Ses soldats sont des hommes hors ligne, quelques-uns de véritables colosses.

En général, ces Cow-Boys sont d'un naturel très gai, bien disciplinés malgré leur esprit aventureux; ils restent dans leur camp et sont d'une grande tempérance; chose extraordinaire pour une troupe composée de volontaires.

Très amateurs de jeux d'adresse et de toutes sortes de sports, ils sont d'une habileté et d'une souplesse remarquables; on dirait de vrais singes, tant ils sont lestes et adroits.

Le jour où j'allai voir leur campement, le lieutenant Shaw fit exécuter en mon honneur un "Tug of War" ou tir à la corde; jamais spectacle ne m'a davantage intéressé.

L'un de ces Cow-Boys joua, certain jour, un bon tour à un factionnaire anglais, qui se trouvait dans les environs de Bloemfontein. C'est un fait qui caractérise l'audacieuse insouciance de ces hommes.

Pendant qu'il était en faction, et sans doute pour être plus à son aise, le brave Tommy avait accroché son manteau roulé à un arbre : le Cow-Boy rampa

jusque-là comme une couleuvre, et emporta le manteau dans son camp. Aussitôt, ses camarades et lui fouillèrent les poches, y trouvèrent un paquet de tabac et un porte-cartes, qui contenait, parmi quelques papiers sans intérêt, une lettre et la photographie d'une jeune fille, sans doute la fiancée du factionnaire. Sans penser aux conséquences de sa téméraire entreprise, le Cow-Boy revint sur ses pas et remit à la place où il avait pris le manteau, la lettre et la photographie. Il avait eu soin de glisser dans le porte-cartes un mot aimable adressé au soldat anglais, pour le complimenter sur la bonne coupe de son manteau, et en même temps le remercier de l'excellent tabac qu'il avait trouvé dans ses poches.

Jugez de la stupéfaction du factionnaire quand il



L'ordonnance du colonel Courko. et Sam. chef des boys des Attaches militaires.



Vue générale de l'usine Begbie, à Johannesburg, après l'explosion.

s'aperçut de la disparition de son manteau et de son tabac. Je ris encore au souvenir du récit de cette petite farce bien innocente, mais qui cependant aurait pu coûter la vie à son auteur.

Comme je devais retourner encore à Prétoria vers la fin du mois d'avril, pour aller chercher le courrier, ce qui m'arrivait une fois par mois, je profitai de ce voyage pour m'arrêter un jour à Johannesburg. Parmi les curiosités que possède la ville, était l'usine de Begbie, que je ne voulais pas manquer de visiter. Ma première préoccupation en arrivant fut de m'informer où elle était et de m'y rendre.

Cette usine employait un grand nombre d'ouvriers. Elle avait été transformée dès le début des hostilités, en une vaste fabrique d'obus, par deux ingénieurs, MM. Grunberg et Léon (celui dont j'ai parlé plus haut) qui avaient décidé de venir en aide au Gouvernement des deux Républiques.

Si nous étions seulement arrivés un jour plus tard, nous n'aurions trouvé là que des ruines; car à peine étions-nous sortis de la fabrique, vers cinq heures et demie du soir, qu'une effroyable explosion retentit; une énorme langue de feu s'éleva dans l'air, aussitôt obscurci par une fumée épaisse et noirâtre. qui se répandit sur la ville. De l'usine, il ne restait plus que des décombres fumants. La catastrophe fut terrible. Les murs ébranlés par l'explosion s'écroulèrent comme des châteaux de cartes; et, à l'endroit où avait été la poudrière, on ne voyait plus qu'un immense trou béant.

Des morts en quantité gisaient de tous côtés, ensevelis sous des débris calcinés. Au milieu des décombres, les cris déchirants des blessés augmentaient l'horreur de ce spectacle. Une demi-heure après la catastrophe, des explosions éclataient encore : les caisses de munitions détonaient les unes après les autres par intervalles, et rendaient l'approche des ruines très dangereuse.

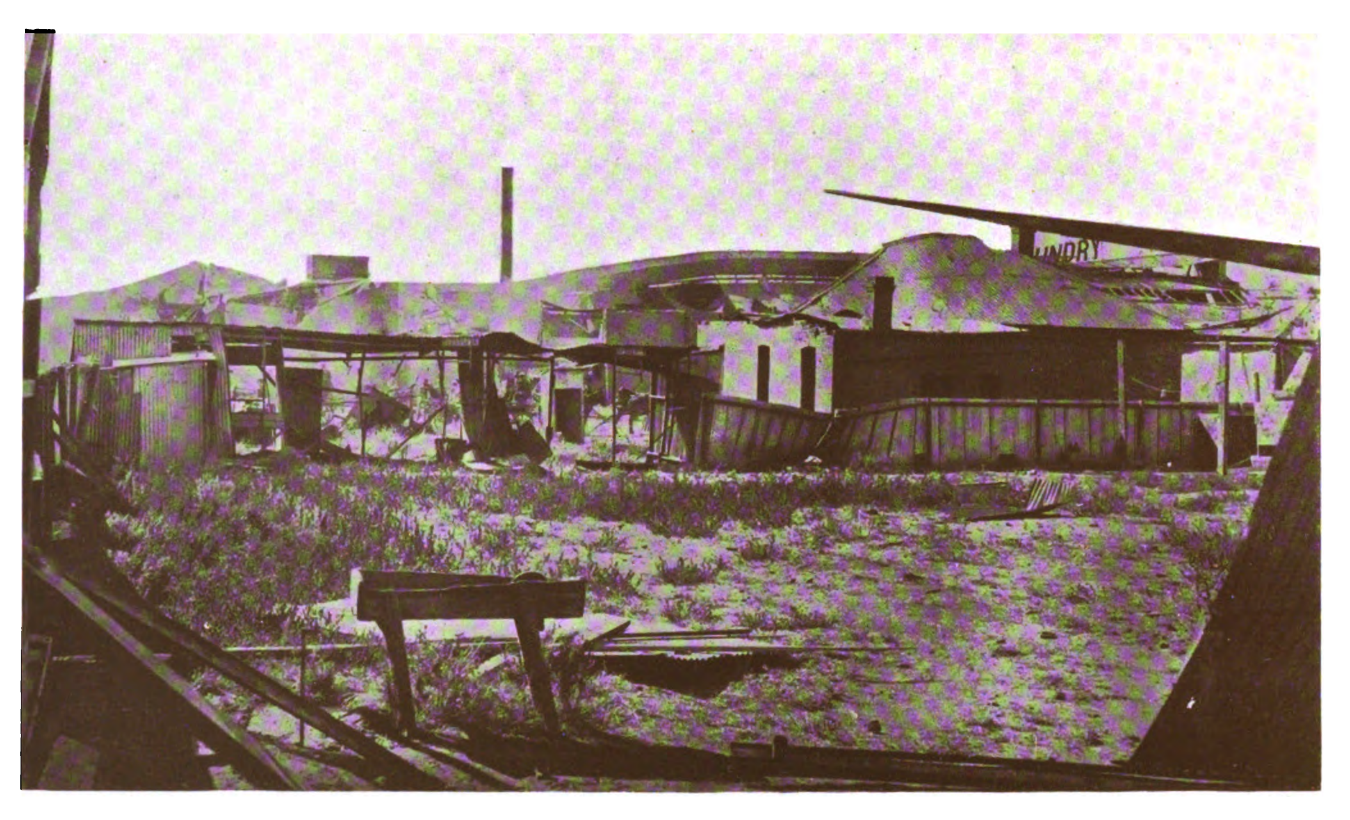
Les premiers moments de stupeur passés, chacun fit son devoir. On ne pouvait qu'admirer le courage des pompiers de Johannesburg et de la police irrégulière, tous de véritables héros; car ils ont, cette nuit-là, pour sauver leurs semblables, risqué cent fois leur vie en marchant au milieu d'obus chargés, de murs prêts à s'écrouler et de poutres branlantes.

Les pertes matérielles furent considérables et les victimes malheureusement nombreuses : on trouva soixante-dix morts; et l'on dut emporter environ cent vingt-cinq blessés dans les ambulances de la ville.

M. Grunberg fut enseveli sous les décombres et n'échappa que par miracle.

Quelle a été la cause de l'explosion? Fut-ce la conséquence d'une imprudence ou bien d'un attentat?

Le consul de France à Johannesburg, M. Colomniès, homme très affable et très distingué, faillit être l'une des premières victimes. Il était sur le lieu du sinistre, quelques instants avant l'explosion. S'il s'était attardé plus longtemps, on aurait eu certainement à joindre



Explosion de Johannesburg. — Rue éloignee de 500 mètres du lieu de l'explosion.

son nom à la liste déjà trop nombreuse des morts et des blessés.

Le docteur Krauss fit une enquête, qui démontra qu'une charge de dynamite avait été mise sous une maison voisine; mais on ne put découvrir le coupable, et l'on fut réduit à faire de solennelles funérailles aux victimes, sans pouvoir les venger.

Le 30 avril, un grand combat eut lieu aux environs de Brandford. Une patrouille canadienne s'était approchée de cette petite ville. La garnison ne donna pas signe de vie, croyant avoir affaire à des forces anglaises importantes. La patrouille, rentrée au camp, rendit compte de ce qu'elle croyait avoir bien observé. Les Anglais envoyèrent alors une petite colonne sous les ordres du colonel canadien. Mais pendant ce temps-là, craignant une attaque, le général boer Delarey s'était mis sur la défensive, et attendait l'ennemi avec une force de quinze cents hommes environ. Il tomba à l'improviste sur les flancs de la colonne anglaise, et l'obligea à reculer, non sans lui avoir fait subir quelques pertes et enlevé une vingtaine de prisonniers. Sur le champ de bataille, parmi les morts, on trouva les corps du colonel canadien et de plusieurs officiers.

Ce jour-là les Boers se battirent avec une grande bravoure et réussirent à mettre l'ennemi en déroute complète. Malheureusement, leur succès fut de courte durée, car lord Roberts, quatre jours après, se vengeait de l'échec subi par son avant-garde, en s'emparant de la place.

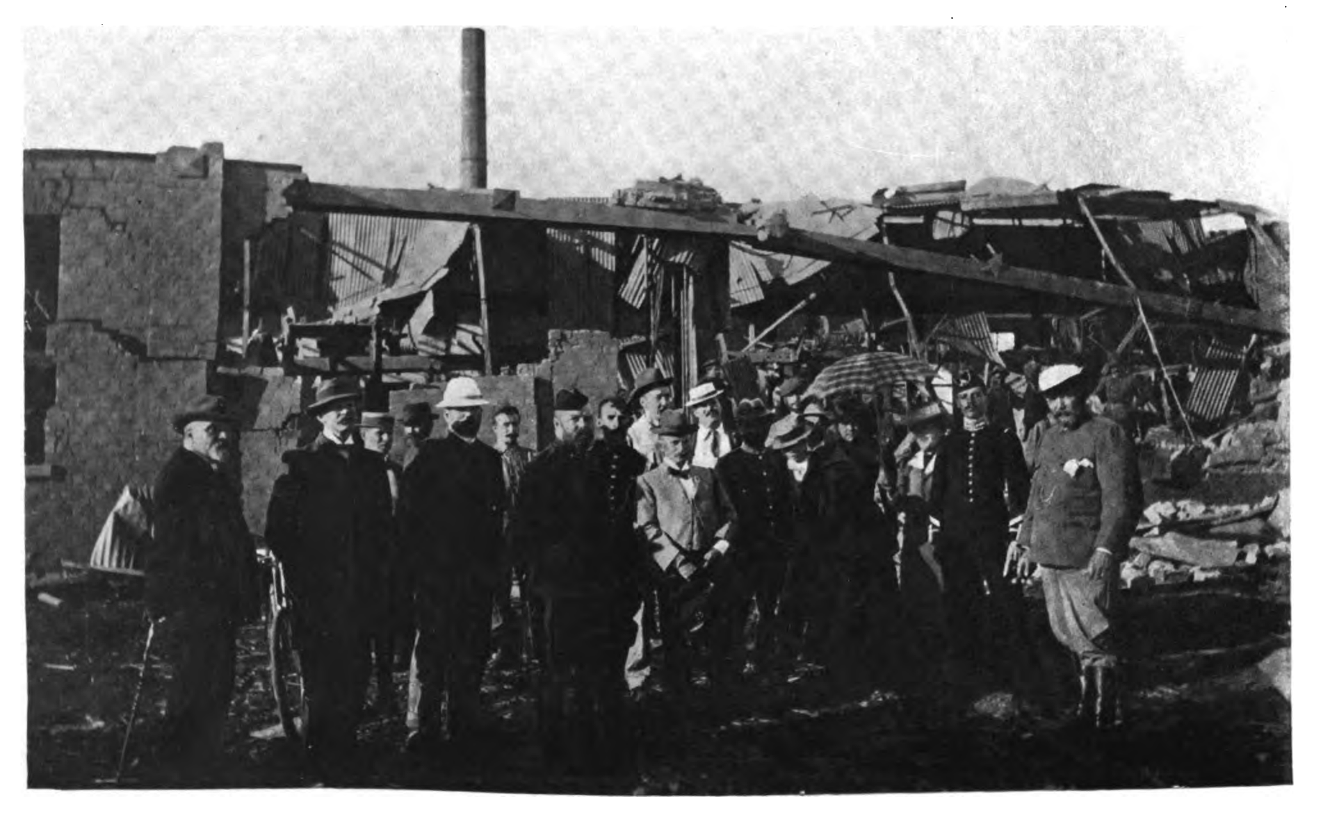


Traversée du Zand-River par un fourgon à vivres boer

Le mardi 1er mai, le commandant Millan, ancien officier d'ordonnance du général Joubert, reçut le commandement d'un corps de cavalerie que les Boers venaient de recruter, et qui fit les plus vaillants efforts pour défendre Prétoria et Johannesburg, lorsque ces deux villes furent envahies. Cet officier supérieur avait su gagner la confiance de ses soldats, qui l'auraient suivi n'importe où ; cavalier émérite, soldat audacieux, il inspirait à tous ses lieutenants la plus entière confiance; et ses hommes, qui s'efforçaient de suivre son exemple, étaient capables des plus grandes actions.

Je suis persuadé qu'encore maintenant, parmi les troupes du général Dewet, on trouverait un certain nombre de cavaliers dont le commandant Millan avait le droit d'être fier, puisqu'il avait su en faire de véritables combattants hors de pair.

Le 3 mai, l'armée anglaise se porte en avant et s'empare de Brandford. On avait dans la ville profité



Les ruines après l'explosion de Johannesburg.

de ces quelques jours de répit pour réorganiser les troupes, habiller les hommes, dont les vêtements tombaient en lambeaux, et les pourvoir de chevaux frais. C'est à partir de ce moment que lord Roberts commence une série de succès, qui ne devaient se terminer qu'à la prise de Prétoria.

Ce jour-là, les Boers avaient eu un instant l'avantage, ils avaient réussi par une habile manœuvre à tourner le général Roberts; mais celui-ci s'en aperçut à temps et ressaisit si vivement ses troupes engagées, que les Boers furent mis en complète déroute. Ils abandonnèrent leurs wagons et s'enfuirent pêle-mêle jusqu'à Smaldeel, poursuivis par l'artillerie anglaise, qui par instants s'arrêtait pour les mitrailler.

Le 5 mai, les hommes de la légion étrangère, qui n'avaient pas été engagés dans l'affaire des Boshof et qui se trouvaient sur le flanc droit de l'armée boer, perdirent quelques-uns des leurs au passage d'un gué de la Vet-River. Les Boers abandonnèrent à cet endroit un de leurs Maxims avec son fourgon, et un deuxième qui était hors de service.

Le général anglais Hutton, qui attaquait le gué, fit dans cette affaire vingt-huit prisonniers.

L'artillerie boer se composait ce jour-là de trois canons du Creusot, deux Armstrongs, un Nordenfeld et deux Maxims ordinaires.

A une heure, nous voyons apparaître les colonnes anglaises sur tous les Copjes; les Boers de l'autre côté de la rivière, voyant venir l'extrême gauche de l'armée

anglaise, ouvrent le feu; deux batteries tirent, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche. A quatre heures, les Boers sont maîtres de la position; mais il leur est impossible de la conserver longtemps; à six heures du soir, les Anglais débordent de toutes parts, et à partir de ce moment, les Boers se replient un peu en désordre, laissant les morts et blessés sur le terrain de la lutte.

Nous marchons toute la nuit, nous traversons sans nous arrêter les immenses plaines du Veld. A deux heures et demie du matin, le corps brisé et n'en pouvant plus, nous faisons halte en plein air. Le froid nous saisit; et à cinq heures, nous repartons transis, à demi-morts de fatigue, avec des chevaux qui peuvent à peine avancer.

Nous arrivons enfin au campement à une heure et demie après midi, après avoir heureusement rencontré, auprès de la Vet-River, le général Delarey, qui nous donne quelques boîtes de conserves. Nous acceptons avec reconnaissance ce ravitaillement providentiel; la moitié d'entre nous n'y tenaient plus et commençaient à tomber d'inanition.

Ce soir-là, 6 mai, nous campons à Virginie, petit village sur les bords de la Vet-River; et il va de soi qu'après les fatigues et les émotions des deux journées précédentes, nous ne tardons pas à nous endormir.

Une partie de la journée du lendemain se passa à faire sauter les ponts. Le 8, au matin, une patrouille anglaise apparaît. A quatre heures du soir, un assez fort peloton de cavalerie vient la renforcer. L'artillerie



Le lieutenant Koustoff et Roger Raoul-Duval sur les ruines de l'usine Begbie.

boer arrive précipitamment, se développe en bon ordre et ouvre le feu. La canonnade est très violente, mais presque sans effets. Les obus fouillent le sol de tous côtés; avec une bonne jumelle, on les voit éclater à 6.000 mètres, sans faire de victimes. Il y eut en somme du côté des Anglais, quatre tués et trois blessés. Les Boers ne perdirent personne.



Cow-Boy et enfant américain âgé de neuf ans, ayant suivi toute la campagne.

Malheureusement en voyant l'insuffisance de leurs efforts, le découragement commence à les gagner. Suivant leur fatale habitude, ils battent en retraite dès que les Anglais répondent à leur feu, et vont se poster sur la route à mi-chemin, entre Virginia et Wentersburg.

J'ai su plus tard que les Anglais avaient été fort surpris de voir une si belle position abandonnée par les Boers, sans pour ainsi dire opposer de résistance.

Le lendemain, des troupes fraîches de renfort arrivèrent de Prétoria, sous le commandement du général Louis Botha; celui-ci passa la nuit dans son wagon à la gare de Wentersburg-Road. Nous campons dans la cour de la gare, auprès de laquelle se trouve un ravissant jardin plein de rosiers, couverts de magnifiques fleurs, qui forment un contraste charmant, avec la désolation des environs et avec la triste situation morale du pays.

XIII

ACCIDENT. A L'HOPITAL DE JOHANNESBURG. LA COLONIE FRANÇAISE. ENTRÉE DES ANGLAIS. PRÉTORIA MENACÉE. ARRÊT A WATERFALL-UNDER.



Arrivée d'une dépêche au Cap.

Ma campagne dans l'Afrique du Sud, au point de vue militaire, est finie. Le 11 mai, pendant la bataille de Wentersburg, je fus victime d'un accident de cheval, qui me mit dans l'impossibilité absolue de continuer à suivre les événements.

Lancé au galop sur un terrain difficile, mon cheval butta, fit panache et s'abattit. Je restai sans connaissance, et, lorsque je revins à moi, j'étais entre les bras d'un Boer. Un autre s'efforçait de me faire reprendre les sens, en me versant entre les lèvres quelques gouttes du contenu de sa gourde. Ces braves gens me traitèrent comme un des leurs; et je suis heureux de reconnaître que je dois sans doute la vie à leurs soins affectueux.

Quand l'ambulance arriva, ils me soulevèrent avec autant de précautions que si j'eusse été un enfant dé-

licat; peu d'ambulanciers auraient agi mieux qu'eux. Aussi leur gardé-je une profonde gratitude de tout ce qu'ils ont fait pour moi.

Je fus transporté à l'hôpital de Johannesburg.

Je n'oublierai jamais le triste voyage nocturne que je fis au milieu des blessés et des mourants, dans le wagon du train ambulancier.

Mon voisin de lit, qui avait reçu une balle dans le ventre, poussait des gémissements à fendre l'âme.

Un autre, les deux jambes emportées par un éclat d'obus, dictait ses dernières volontés à l'infirmière. Le train roula toute la nuit. Peu nombreux furent ceux de nous qui réussirent à goûter quelques heures de som meil, pendant cette interminable et lugubre nuit. Pour ma part, je ne pus fermer l'œil un seul instant.

Je ne suis pas au courant de l'organisation des hôpitaux en France, ayant eu peu l'occasion d'y séjourner ou de les visiter en détail. Mais je suis convaincu qu'il est difficile de réaliser un confort pareil à celui qui existe à l'hôpital général de Johannesburg, où je trouvai une excellente chambre et des soins dévoués.

Cet hôpital est situé sur un des côtés de la ville, adossé au fort. La direction en est confiée à des sœurs de charité françaises. Le médecin en chef, attaché à l'établissement, est un homme distingué, paternel et très affable. Il soigne tous ses malades avec un dévouement qui n'a d'égal que celui des bonnes infirmières. Il a pour l'aider dans sa tâche plusieurs médecins an-



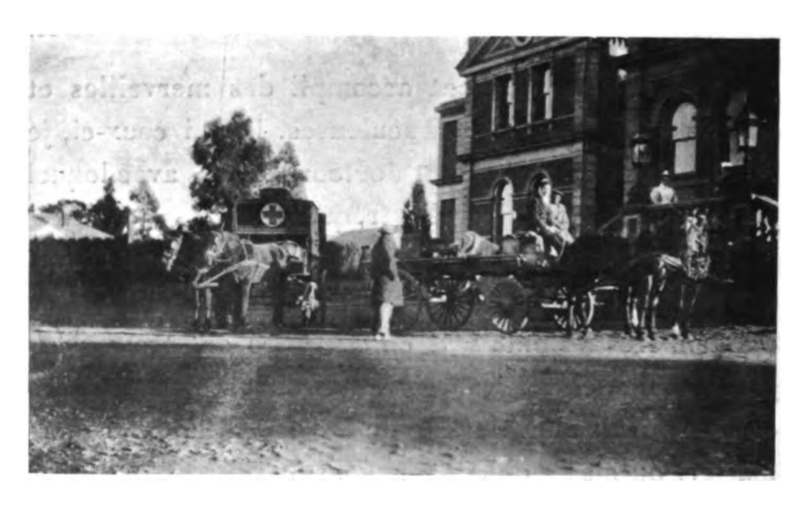
Tunnel de Langhs-Neck detruit par les Boers.

glais et suisses, qui ont accompli des merveilles et obtenu des guérisons miraculeuses. Parmi ceux-ci, je tiens à nommer l'excellent docteur Kœnig, avec lequel j'ai eu les rapports les plus fréquents.

Les sœurs de Saint Vincent de Paul sont aidées dans leur charitable mission par un grand nombre d'infirmières volontaires, en qui elles ont trouvé des gardes-malades admirablement dévouées ; parmi celles-ci se trouvait alors la fille de M. de Villiers, burghermaster, ou maire de Johannesburg.

La nourriture est bonne, délicate même. La chambre que j'occupe, éclairée par deux belles fenêtres, est d'une installation parfaite. C'est à donner envie de rester longtemps en convalescence. Certainement, on ne trouverait en France un semblable bien-être que dans des maisons de santé particulières de premier ordre, où le séjour est d'un prix très élevé.

Comme au bout de quelque temps, je ne ressentais plus que des souffrances fort supportables, la vie se passait pour moi tranquillement dans cet hôpital. J'eus d'ailleurs, entre autres distractions, de nombreuses visites. Les habitants de Johannesburg sont en général fort accueillants et très charitables. J'ai conservé notamment un excellent souvenir de la colonie française, qui compte à sa tête le consul, M. Colomniès, M. de Flers, le jeune et sympathique vice-consul, M. et Mme de Ferrières, la fondatrice de l'ambulance française, dont tout le monde a entendu parler, et M. Duval, le directeur de la Banque française de l'Afrique du Sud.



Wagon d'ambulance qui me conduisit à l'hôpital de Johannesburg.

En ce moment, la population de Johannesburg est très alarmée; car on sait que les Anglais approchent, et comme les troupes Boers ont enrôlé un grand nombre d'aventuriers, on craint, si elles sont refoulées dans la ville, que ces gens sans aveu ne profitent du désarroi général, pour se livrer à des actes de pillage et de brigandage.

Les bruits les plus contradictoires circulent; on craint, en outre, que les Boers en retraite sur Johannesburg ne fassent sauter les mines et ne détruisent les principaux monuments. Aussi, M. Walker, le directeur de la Ferreira-Mine, s'entend-il avec M. Bouché, un de nos compatriotes, pour organiser une police des mines, afin d'en assurer la sécurité. La Banque française de l'Afrique du Sud est fortifiée. Tous les Français y ont déposé ce qu'ils possèdent de plus précieux. Ils sont prêts à s'y réfugier à la première alerte.



Pont détruit par les Boers.

D'ailleurs, tous les jours on apprend que telle ou telle maison des environs a été pillée. C'est pourquoi l'on fait partout bonne garde.

Mais les mesures préventives demeurent absolument inutiles. Les Anglais font leur entrée triomphale à Johannesburg sans tirer un seul coup de fusil. Le drapeau anglais est arboré en grande pompe, à midi, sur la place du Gouvernement, en présence de lord Roberts. Le docteur Krauss avait été chargé de discuter avec le général en chef des armées britanniques, les conditions de la reddition de la ville...

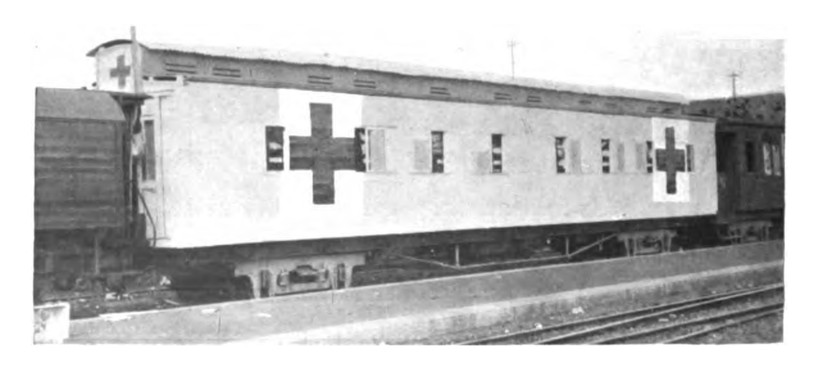
Juin.

Je suis maintenant hors de danger, et je me décide, autorisé par les médecins, à quitter Johannesburg pour regagner Prétoria. Je prends, par hasard, le dernier train qui devait partir de Johannesburg; car quelques heures plus tard, Vereeniging, embranchement de Johannesburg, tombe entre les mains des Anglais, et rend ainsi impossibles toutes les communications par voie ferrée.

Lorsque nous arrivons en gare de Prétoria, on constate un grand remue-ménage et un brouhaha indescriptibles. Étant couché, je ne puis voir ce qui se passe; mais grâce aux quelques renseignements, que j'ai d'ailleurs toutes les peines du monde à obtenir, je comprends que la ville est sur le point de tomber au pouvoir des Anglais, et que les membres du Gouverne-

ment vont partir. Lord Roberts, en effet, s'en empare peu après.

Ma présence à Prétoria n'a plus aucune raison d'être, étant donné l'état de ma santé; aussi ai-je résolu de continuer immédiatement ma route pour Lourenço-Marques. Une fois parti, j'apprends que l'interdiction



Mon wagon ambulance.

a été faite à qui que ce soit de quitter le Transvaal. Bien que long et pénible, mon voyage s'accomplit heureusement. Le train, composé de quelques wagons seulement, n'a que fort peu de voyageurs.

A notre arrêt à Waterfall-Under, sur le quai de la gare, je retrouve un compatriote, qui tient dans ce village le seul et unique hôtel. Je ne puis malheureusement y descendre, étant encore trop souffrant pour

quitter mon wagon; mais l'excellent homme m'apporte des provisions et des fruits délicieux. Il me donne quelques détails sur ce qui se passe dans les environs, et se confond vainement en toutes sortes d'offres obligeantes, que je suis hors d'état d'accepter. Deux Français, dont il ne se rappelle pas les noms, sont partis, me dit-il, pour aller dans la montagne chasser le gros gibier, qui, paraît-il, y est très abondant. Il regrette qu'ils ne soient pas encore de retour; car s'ils avaient été heureux dans leur chasse, j'aurais pu au moins emporter, soit une tête, soit des bois, comme souvenir de mon second passage à Waterfall-Under. Je le remercie en souriant de cette gracieuse intention.

Il a entendu dire que les Boers auraient résolu de faire sauter le tunnel de Waterfall-Under, qui n'est pas très éloigné de sa maison; il me demande (et la crainte de cet événement ne laisse pas que de l'impressionner singulièrement) si son hôtel n'aurait rien à souffrir de l'explosion.

Quoique convaincu du danger que le dit établissement courrait en pareil cas, je rassure de mon mieux le brave homme, qui heureusement en aura été quitte pour ses appréhensions.

Bien qu'on ait affirmé que cette destruction avait été accomplie, la vérité est que les Boers n'ont pas eu le temps de mettre leur projet à exécution. Du reste, anéantir un tunnel n'est pas toujours chose facile; car ayant essayé de détruire celui de Langhs-Neck, les

Boers n'ont pu, malgré de grands efforts, qu'y causer des dégâts insignifiants. Peu après le génie anglais, aidé des soldats de l'infanterie, l'eut bientôt remis en bon état.



Troupes passées en revue par des généraux anglais.

XIV

SUR LE TERRITOIRE PORTUGAIS. A LOURENÇO-MARQUES. A BORD DU NIELLY. CHEZ LE CONSUL DE DANEMARK. SÉJOUR A DURBAN. VOITURES TRAINÉES PAR LES ZOULOUS. ANGLOPHILIE. LES TROUPES AUSTRALIENNES. IRRÉGULARITÉS ADMINISTRATIVES ANGLAISES.



Wagon à eau anglais.

En arrivant à Komatipoort, je suis frappé de la mauvaise mine des douaniers et des soldats qui gardent la frontière. Cette station est, en effet, celle dont le climat est le plus malsain; tous les hommes y sont anémiés, et leurs visages ont la couleur des citrons mal mûrs.

Les bagages des quelques voyageurs qui vont jusqu'à Lourenço-Marques, sont fouillés de fond en comble, et examinés de la façon la plus minutieuse. Les Boers sont méfiants : ils craignent qu'on n'emporte de l'or en barre, des documents volés au Gouvernement ou des armes.

Le lendemain, je traverse la frontière du Transvaal, et je pénètre sur le territoire portugais, juste

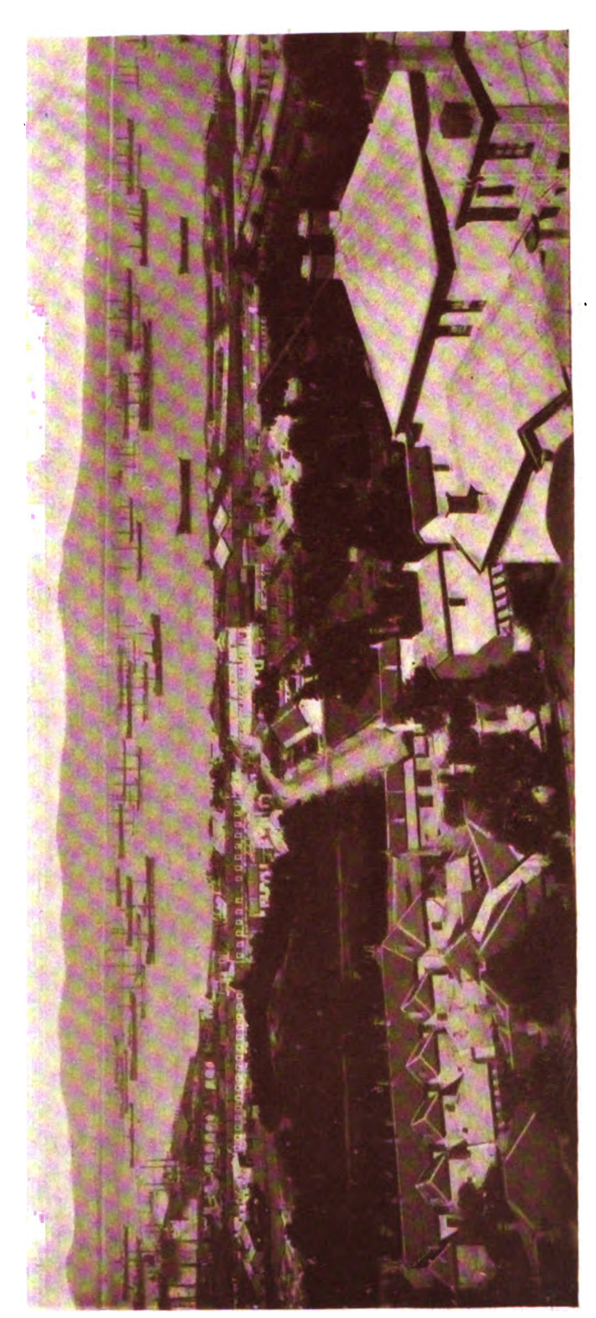
cinq mois après l'avoir quitté. Mais que de changements en si peu de temps!

A notre arrivée, l'armée boer était victorieuse, le général Redvers Buller repoussé; Ladysmith, Kimberley, Mafeking assiégés, le Cap et le Natal occupés. Quelques optimistes parlaient même d'aller envahir l'Angleterre!

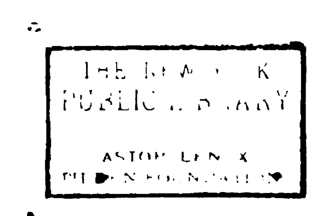
Aujourd'hui, c'est l'armée anglaise qui a l'avantage. Elle a pénétré sur le territoire des deux Républiques. Bloemfontein, Joannesburg, Prétoria, tombés entre leurs mains, sont menacés de devenir des cités britanniques.

A peine descendus du train de Lourenço-Marques, nous sommes assaillis par une bande de reporters, qui veulent à tout prix nous arracher des nouvelles; car la censure boer a naturellement empêché toutes communications d'arriver au dehors. La ville regorge d'étrangers. Il faut tout payer à prix d'or et encore n'obtient-on que la moitié de ce qu'on désire.

Dans les hôtels, la moindre mansarde, le billard sur lequel on veut passer la nuit faute de mieux, sont chaudement disputés par les voyageurs. La cherté de la nourriture dépasse celle des grands restaurants parisiens. Heureusement, une forte épidémie de fièvre qui sévissait dans ces derniers temps, est à peu près passée en ville. Les environs sont toujours contaminés et très malsains, et il est vraiment miraculeux que le mal n'ait pas fait plus de progrès cette année, où l'accumulation des habitants aurait pu causer une recrudescence du fléau.



La baie de Durban.



Des centaines d'Anglais, expulsés du Transvaal, n'ont pu rejoindre le Natal, les vapeurs manquant, malgré le va-et-vient continuel des transports. Le consul britannique, faute de mieux, a dû les loger aux frais du Gouvernement, partout où on a pu trouver de la place. Tous les hangars en sont remplis.

Lourenço-Marques se compose de deux parties bien distinctes : la ville basse, quartier commerçant, qui longe le port, offre peu d'intérêt aux voyageurs, en dehors du mouvement des vapeurs et des navires de toutes les nations qui fréquentent la baie. La ville haute, où se trouvent les meilleurs hôtels, se compose



Cavalier canadien.

de quelques belles villas entourées d'ombrages, avec une vue magnifique sur une des plus jolies rades du monde.

Lourenço-Marques serait un séjour très agréable, si le Portugal donnait à ses colonies un développement commercial plus grand, et si quelques travaux indispensables assainissaient le pays.

Dans la ville haute, à l'hôtel où je suis descendu, je retrouve beaucoup de connaissances, des amis américains, boers et allemands. Beaucoup de familles ont, en effet, depuis quelques semaines, abandonné le Transvaal, et chaque jour en augmente le nombre.

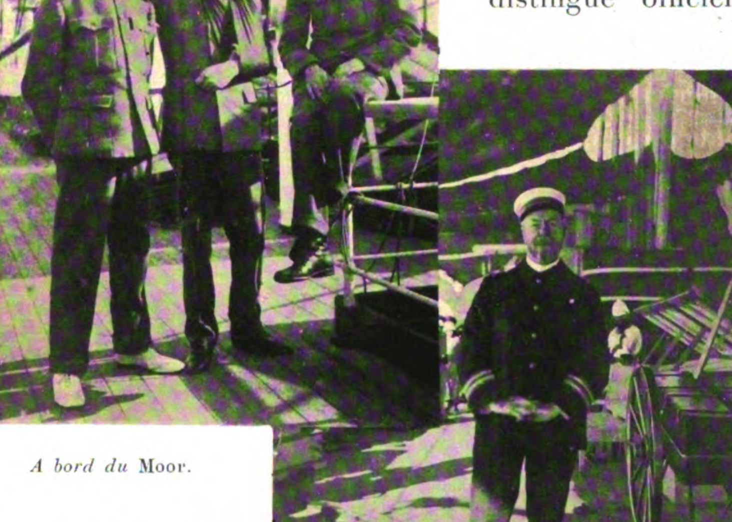
Bientôt doit venir le président Krüger lui-même. J'ai rencontré son médecin, qui a pris les devants pour préparer son installation.

J'ai le plaisir de voir M. de Richemond, consul de France à Beyra, qui vient, accompagné de Mme de Richemond, de faire une longue et fatigante traversée.

La compagnie des Messageries maritimes n'ayant pu lui assurer l'arrivée à son poste par la *Gironde*, il a dû s'embarquer sur un des bateaux des Chargeurs réunis, qui a fait le tour par le Cap. La chaleur excessive de la température a fait, ces temps-ci, beaucoup de victimes parmi les Européens; le consul général, M. Amiot, est dans un état de santé précaire. Il a été tellement surmené depuis le commencement de la guerre, qu'il est en quelque sorte condamné à observer une retraite absolue.

Dans le port, sont ancrés des vaisseaux de guerre

détachés de toutes les flottes d'Europe : la France, l'Angleterre, la Hollande entre autres y font flotter leurs pavillons. Le croiseur le *Nielly*, que commande un distingué officier de marine, M. Amelot, défend les intérêts français dans la baie de Delagoa.



A bord du Moor.

Le commandant Amelot sur le croiseur Nielly.

C'est avec un véritable plaisir que je retrouve mes compatriotes; après huit mois d'absence passés dans un pays étranger si terriblement

bouleversé, j'éprouve un véritable bien-être à me sentir sur le pont d'un navire français, en la société de gens qui viennent de notre belle France, et qui portent avec avec eux un peu de l'âme de la patrie.

A bord je retrouve enfin le calme. On y peut causer d'autre chose que de la dernière bataille ou des ennuis journaliers qui vous assaillent au Transvaal.

Inutile de dire que je reçois à bord du *Nielly* l'accueil le plus cordial; nos officiers de marine, partout où ils se trouvent, ont le don d'offrir sur leurs bateaux une si gracieuse hospitalité, qu'on ne peut qu'en conserver un charmant souvenir.

Il existe entre notre marine et celle des autres puissances, depuis le commencement de la guerre, une entente parfaite et des rapports très courtois. *Le Nielly* est à l'ancre à Lourenço-Marques depuis longtemps, et jamais le moindre différend ne s'est élevé entre Français et étrangers. Bien au contraire, les officiers des différentes nationalités se fréquentent tous et se trouvent réunis souvent dans de petites fêtes.

Après quelques jours passés à l'hôtel, M. de Freyssinet, consul de Danemark, a l'amabilité de m'inviter chez lui, dans la superbe maison qu'il possède à Lourenço-Marques, et j'ai l'agréable bonne fortune d'y résider jusqu'à mon départ pour Durban.

Les fenêtres de la chambre que j'occupe, donnent sur la place et ont vue sur la mer.

La musique de la milice portugaise vient tous les



L'appel des blessés anglais.

jours se faire entendre sous un gracieux pavillon, qui occupe le centre de la place.

Tous les exécutants sont nègres, et j'ai été agréablement surpris de leur talent musical. La population est très mélangée. L'élément portugais proprement dit est peu important. La race nègre est en majorité, et, par suite de son rapprochemeent avec la race blanche, il y a parmi les habitants une proportion de métis plus grande que dans les autres villes sud-africaines où la population est d'origine anglo-saxonne.

Je n'ai eu qu'à me louer, pendant mon séjour à Lourenço-Marques, de l'amabilité des fonctionnaires et des membres du Gouvernement; ce sont des gens d'excellentes manières, remplis d'ailleurs d'une particulière bienveillance pour les Français. Je n'en dirai pas autant de la police qui est loin d'être recommandable. On prétend qu'en ce pays, il est aussi dangereux de rencontrer, la nuit, dans la rue, un agent de police qu'un voleur. Je crois, en effet, qu'il n'est pas prudent de sortir, le soir, sans être armé ou accompagné. Il ne se passe guère de jour, sans qu'on ait à signaler des rixes entre les gardiens de la paix publique et les matelots des navires de guerre. Les bagarres où la police et les habitants en viennent aux mains ne sont pas rares, et les coups de couteau s'échangent comme monnaie courante.

Au bout de quinze jours, un peu remis de mon accident, je pris congé de M. de Freyssinet, car je devais passer quelque temps à Durban, et j'avais hâte de

fuir le climat malsain de Lourenço-Marques. Je m'embarquai sur un affreux bateau du nom de *Indouna*. Nous étions soixante-dix passagers de première classe pour les douze cabines du bord. Jamais de ma vie je n'ai été secoué pareillement. Il nous a fallu quatre jours pour faire la courte traversée que les bateaux ordinaires effectuent généralement en moins de quarante-huit heures. Je considère presque comme un miracle, que nous soyons arrivés sains et saufs à destination.

Durban est une jolie ville, remarquablement propre et entourée d'une végétation ravissante. A notre arrivée le port est très animé.

Dans la rue principale, s'ouvrent de grands et fort beaux magasins. Les autres rues renferment une quantité de coquettes villas, qui ressemblent beaucoup à celles que nous rencontrons aux environs de Paris. Il y a plusieurs hôtels confortables, bien situés au centre de la ville et habités, en ce moment, par des officiers et des fonctionnaires anglais et leurs familles.

Je crois pouvoir noter ici que les hôteliers de Durban ne se font pas faute, eux non plus, de majorer singulièrement l'addition de leurs notes quotidiennes. A vrai dire, là comme ailleurs dans le Sud-Africain, la pénurie des approvisionnements depuis la guerre justifiait dans une certaine mesure la surtaxe des dépenses, mais l'instinct de rapacité normale chez la gent hôtelière se manifestait parfois en dehors des difficultés de la situation. J'en eus la preuve le jour où l'on exigea de moi une cinquantaine de francs pour



La paye des nègres.

prix des dégâts qu'un petit singe que j'avais avec moi avait causés, affirmait-on, en rongeant çà et là l'écorce d'un arbre qui était devant l'hôtel et sur lequel il aimait à grimper.

A cette époque, Durban était rempli de troupes. Je fis la connaissance d'un groupe d'officiers, qui avaient pris part au siège de Ladysmith. Ils paraissaient épuisés par les privations, et beaucoup souffraient encore des atteintes de la fièvre, gagnée dans les casemates de la ville assiégée et pendant la saison des pluies, qui avait transformé en marais les camps et les environs de la ville.



Durban. — Mon singe sur un arbre du jardin de l'hôtel.

Comme à Londres, une grande partie des citadins habitent aux environs. Ceux qui sont dans les affaires arrivent le matin et repartent, le soir, par le chemin de fer. La fréquence des trains et la rapidité des parcours offrent de telles commodités, que le séjour de la ville est fort délaissé.

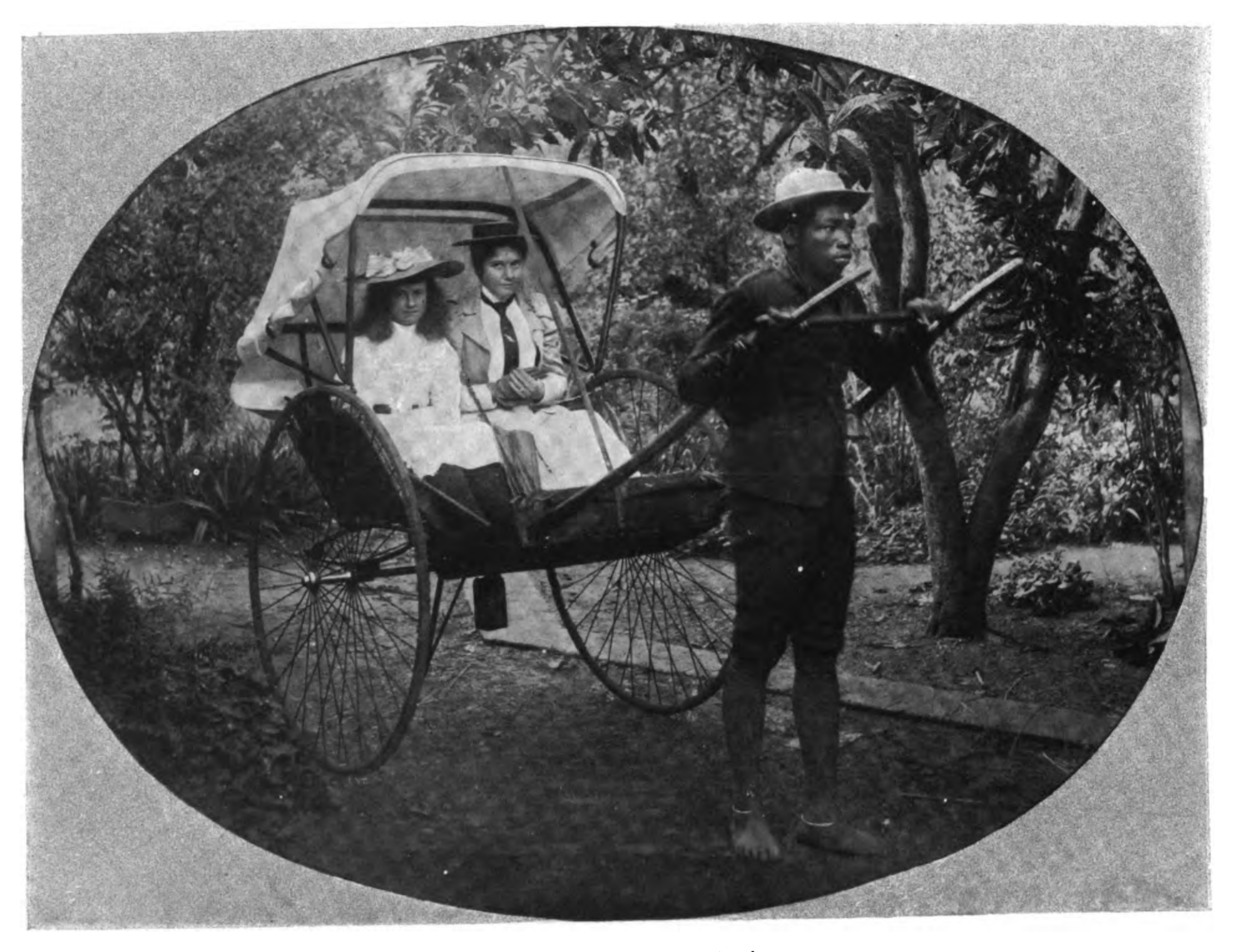
Comme Durban couvre une grande étendue de terrain, on a adopté pour faciliter les communications une voiture très légère qu'on nomme « rickshaw » et qui est traînée par des Zoulous, en général bien découplés, jeunes et très résistants à la fatigue. Pour un prix assez modéré, ils vous conduisent assez rapidement à destination; mais on a l'ennui d'entendre continuellement ces désagréables bruits gutturaux dont j'ai déjà parlé, qu'ils poussent pour s'exciter à courir et se défier entre eux.

Croyant se rendre plus attrayants, ils se couvrent de peaux de bêtes et portent sur la tête des cornes d'animaux de toutes sortes, qui leur donnent un aspect étrange. Ce sont des coureurs remarquables, aux jarrets inlassables.

Tout près de la ville se trouve un vaste hippodrome, dans un des plus jolis sites qu'on puisse rêver et où, plusieurs fois par an, on assiste à de très intéressantes courses.

Avant la guerre, Durban, de même que Johannesburg, possédait des écuries de courses très bien tenues.

Un peu plus loin, se trouve une sorte de Bois de



Durban. — Promenade en Rickshaw.

Boulogne, très fréquenté le dimanche par la bonne société. Le plaisir le plus apprécié de la population, en général, consiste à goûter sur l'herbe en écoutant la musique. On voit, de tous côtés, des jeux de lawn-tennis fort bien installés, qui trouvent toujours de



Durban. — La Promenade.

nombreux joueurs; car les gens du pays sont très amateurs de sports.

Pendant mon séjour à Durban, j'eus l'occasion d'assister à plusieurs soirées théâtrales. A ce moment-là, les projections lumineuses et cinématographiques faisaient fureur. Dieu sait les applaudissements et les trépignements de joie du public, toutes les fois qu'ap-

paraissaient les portraits de la reine Victoria, de lord Roberts, de sir Redvers Buller ou de quelque personnage en faveur auprès des Anglais. Mais par contre, il fallait entendre les sifflements stridents, les grognements qui accueillaient l'apparition sur la toile d'un Boer quelconque, où d'une scène du camp ennemi.

Mal en eût pris certainement à un spectateur quelconque qui se fût avisé de laisser voir là des sentiments boerophiles, ou qui aurait manqué de se lever pour manifester son respect lorsque, à tout propos, l'assistance entonnait en chœur le *God, save the Queen*, avec une sorte de délirant enthousiasme.

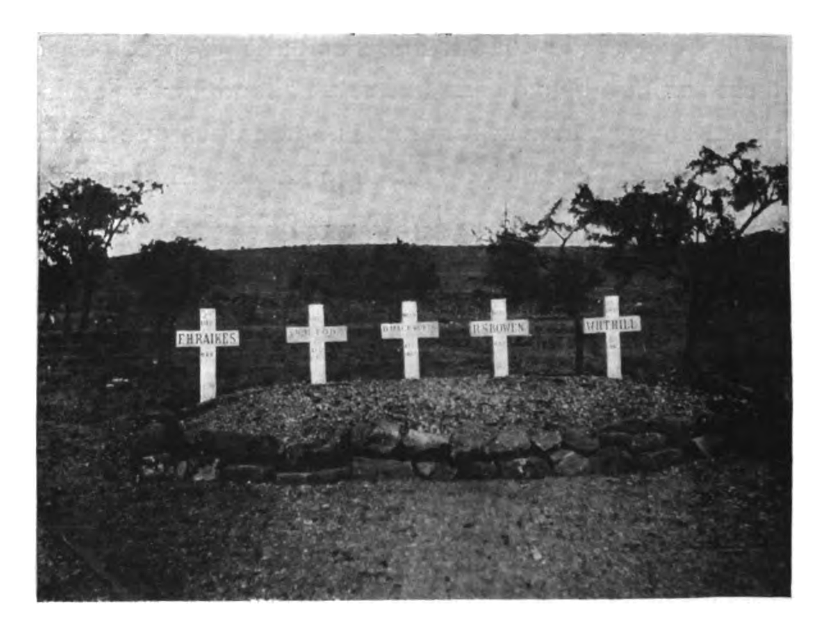
A ce moment-là, d'ailleurs, tout le monde croyait la guerre sur le point de se terminer; on parlait même déjà du prochain retour d'une grande partie de l'armée en Angleterre.

A part moi, c'est-à-dire sans jamais me risquer à communiquer mon sentiment, j'étais bien convaincu qu'il n'y avait là qu'une profonde illusion, et l'avenir n'a que trop bien justifié mes appréciations.

Je vis souvent à Durban défiler les troupes anglaises, qui avaient une fort bonne tenue. J'y vis aussi arriver les hommes du second contingent australien. J'avais vu le premier lorsqu'il avait été repoussé à Brandford par le général Delarey.

C'étaient des hommes superbes qui, montés sur des chevaux de formes et d'allures remarquables, constituaient un corps de troupe vraiment imposant. Il me fut donné d'assister à leur débarquement, qui se

fit en très bon ordre et dans le silence le plus complet. On m'apprit cependant que ces malheureux soldats étaient littéralement furieux, parce que depuis leur départ d'Australie, malgré les nombreuses escales qu'on avait faites pendant le trajet, il leur avait été rigoureusement interdit de descendre à terre.



Tombeaux anglais.

En premier lieu, on les avait conduits à Port-Elisabeth. Là le bateau transport reçut l'ordre de se rendre à Durban. De Durban on les expédia à Beyra, où ils restèrent quinze jours; on les ramena de nouveau à Durban; et on finit par les autoriser à débarquer. Pendant ces allées et venues, ils perdirent un certain

nombre de chevaux, ce qui était vraiment dommage. Il est évident qu'on eût pu éviter à ces hommes de pareils ennuis, avec un peu de prévoyance.

Le jour où ils mirent pour la première fois le pied sur le sol de l'Afrique du Sud, ils furent moralement affectés, m'a-t-on assuré, par suite d'un accident qui leur parut être d'un mauvais présage.

Le cheval de l'un d'eux s'emballa et précipita à terre son cavalier, qui se tua net. Le lendemain j'assistai en spectateur aux funérailles splendides que lui fit la ville de Durban. Ce fut là pour les Anglais une occasion nouvelle de se livrer à une manifestation imposante.

Je suis obligé de constater que, si certains services de l'armée anglaise étaient admirablement organisés, en revanche le War-Office ne s'est pas toujours trouvé à la hauteur de sa tâche.

Des officiers d'état-major, dont un grand nombre n'avaient jamais été soldats, joignirent l'armée dans l'ignorance absolue de ce qu'on attendait d'eux.

Les officiers réguliers de ce service se trouvaient gênés par ces nouveaux venus, qui, bien qu'animés de la meilleure volonté, étaient absolument incapables d'apprendre en un jour ce qui ne s'acquiert que par une longue pratique.

Lord Roberts et les généraux anglais ont déploré cet état de choses, et la presse anglaise est unanime à réclamer la réforme du War-Office.

Voici un fait dont j'ai été personnellement témoin.



Palais de Justice de Pietermaritzburg.

Un officier, M. X..., se présente au bureau d'embarquement, ayant reçu de son chef de corps l'autorisation de retourner en Angleterre pour sa santé.

L'officier d'état-major le reçoit d'une façon charmante, prend connaissance de ses papiers, lui promet de s'occuper de lui, et lui donne l'espoir de le faire partir sur le prochain transport qui va quitter Cape-Town dans cinq jours.

Le quatrième jour, M. X... ne voyant rien venir, retourne au bureau d'embarquement. Il y trouve un nouvel officier tout aussi aimable que son prédécesseur, mais qui n'a jamais entendu parler de rien.

Après plusieurs heures de recherches, on retrouve les papiers. Le chef de bureau prend note sur une feuille volante; car cette fois le postulant refuse énergiquement de laisser ses papiers. Il est prié de revenir la semaine suivante; et on lui promet de le faire partir dans dix jours.

Huit jours se passent; point d'ordre d'embarquement. M. X... va de nouveau trouver le chef de bureau et fait devant lui le calcul suivant : « Je dépense à Cape-Town 20 livres sterling par semaine, le voyage en coûte 40, j'attends depuis un mois, je risque d'en avoir pour un autre mois. Merci de votre intervention, je pars à mes frais. »



Transport des blessés anglais.

XV

DÉTAILS RÉTROSPECTIFS SUR LE SIÈGE DE LADYSMITH. MAUVAISE TACTIQUE STRATÉGIQUE DES BOERS. INDÉCISION. PLANS DU COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL ADOPTÉS MAIS NON EXÉCUTÉS. CAUSES DES INSUCCÈS.



Monument commémoratif.

Pendant mon séjour à Durban, des officiers qui avaient assisté au siège de Ladysmith ont bien voulu me donner quelques renseignements sur cet épisode de la campagne Sud-Africaine.

Les premiers jours, l'esprit de la population était porté à la résistance, et à aucun prix on ne devait rendre la place aux Boers. L'exaltation patriotique était à son comble ; mais, le siège se prolongeant, on eut tant de misères à supporter, que toutes les énergies s'émoussèrent. D'aventureux qu'ils avaient été au début, les défenseurs de la cité assiégée devinrent d'une extrême prudence. On raconte que, quand le Long Tom tirait, le clairon sonnait, de sorte qu'avant la chute et l'éclatement des projectiles, qui n'arrivaient

qu'après un temps relativement appréciable, tout le monde avait le temps de se réfugier dans les caves ou dans les casemates.

En somme, la ville a été beaucoup moins éprouvée qu'on aurait pu le croire après un bombardement aussi intense.

Je me suis demandé souvent comment le siège de Ladysmith avait pu durer si longtemps. D'après ce que j'ai appris, il est certain que si les Boers, même en petit nombre, avaient su en principe diriger habilement des tentatives nocturnes, ils auraient certainement pu s'introduire dans la ville avant que les Anglais eussent eu le temps de se reconnaître; plus tard ils auraient été facilement, assure-t-on, les maîtres de la place; car les assiégés, fatigués par les longues veilles, rationnés dès le commencement de l'investissement, se trouvaient dans de déplorables conditions pour se défendre efficacement.

C'est grâce à l'indomptable énergie et à l'infatigable ténacité du général sir George White, que la ville put opposer une résistance aussi prolongée.

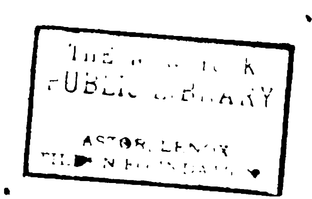
Pendant toute la durée du siège, il ne cessa de stimuler le courage des troupes et de faire partager aux habitants les vertus patriotiques dont il était animé.

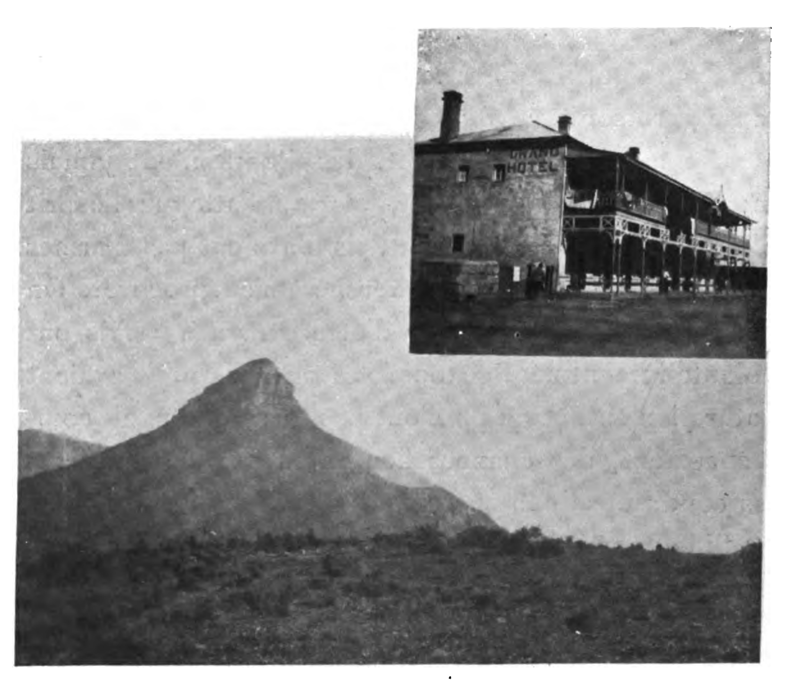
Il faut dire aussi que le général George White fut admirablement secondé par tous ses officiers, et que ses soldats se montrèrent d'une endurance exemplaire.

Le capitaine Hooper, maintenant rentré en Europe, parvint après d'extrêmes fatigues et en bravant les plus



Kimberley. — Distribution de viande.





Un Copje sur la route de Kronstadt.

Grand-Hôtel de Kronstadt (Ambulance anglaise).

grands périls à franchir le cordon d'investissement de l'armée boer, pour aller porter des nouvelles encourageantes à la garnison assiégée. Il releva par son acte héroïque le moral de ces malheureux, qui, malgré les efforts de leur général en chef, commençaient à se décourager.

En se retirant, les Boers permirent au général Buller de délivrer la ville; mais l'épuisement des troupes était tel, qu'il m'a été dit par un officier supérieur anglais qu'il n'aurait pas pu trouver dix hommes capables d'escalader une colline comme le Mont Valérien. Cette comparaison fait bien voir combien les

souffrances et les privations avaient anémié cette vaillante garnison.

Comme je l'ai déjà dit, les Boers n'ont jamais montré beaucoup de dispositions pour l'attaque; l'esprit d'initiative leur a fait défaut, ils n'avaient pas d'armes blanches et ils n'ont pas cherché à s'en procurer. On peut affirmer, sans risque d'être démenti, qu'ils ont volontairement négligé tous les avantages qu'ils avaient naturellement, et qu'ils n'ont pas su profiter, au commencement, des chances heureuses que leur offraient les conditions de la guerre.

Si le général Joubert avait eu plus d'empire sûr ses troupes, il est certain qu'il aurait obtenu bien d'autres succès, et que ceux qu'il a obtenus se seraient changés en véritables défaites pour les Anglais. La crainte, louable à la vérité, qu'il avait de faire couler inutilement le sang boer, a été, je crois, fatale aux deux Républiques. Mais il est possible aussi, que, s'il ne lançait pas ses troupes sur l'ennemi, c'est parce qu'il craignait de ne pas être obéi. Ce que j'ai vu de la tactique offensive des Boers et de leur déplorable façon de battre en retraite, sans ordre ni discipline, m'oblige à reconnaître que, tout en possédant un fort noyau de troupes excellentes et dont la valeur est incontestable, ils ne pourront jamais avoir radicalement raison d'une armée d'envahissement comme celle qui leur est opposée.

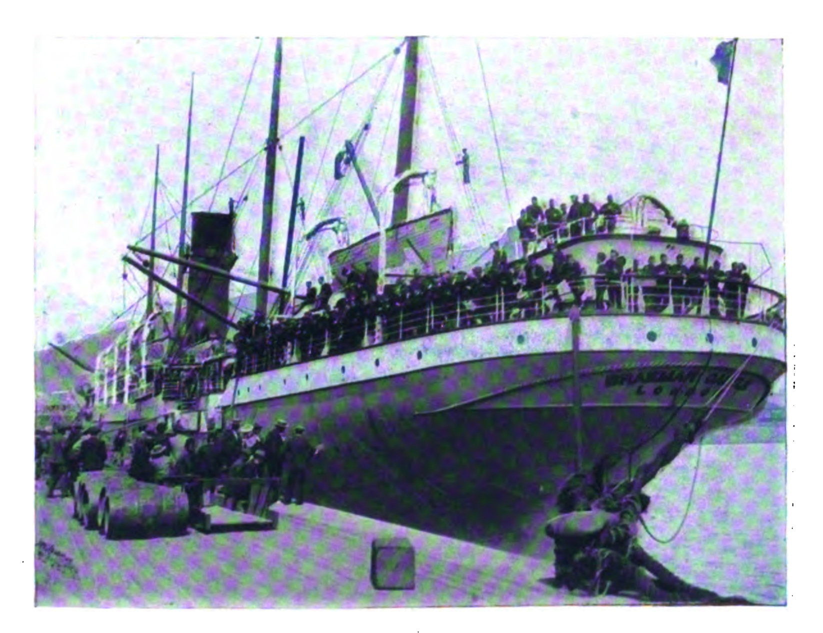
La guerre de surprises et d'embuscades pourra prolonger la résistance des républiques alliées, mais



Enterrement d'un soldat anglais.

elle ne pourra vaincre définitivement les Anglais, à moins cependant que le climat, les maladies, c'est-à-dire la nature elle-même, ne viennent en aide à leurs efforts.

Le colonel de Villebois-Mareuil aurait voulu qu'on



Le Braemar-Castle, *transport anglais.*

s'emparât de Ladysmith par surprise; il avait dressé le plan de cette expédition. Ce plan soumis au général Joubert, qui réunit un Krigstraad, fut approuvé par tous les généraux, et l'on décida de le mettre à exécution.

Le lendemain, deux mille Boers, divisés en plusieurs colonnes, devaient attaquer en même temps la ville, de

différents côtés; le colonel de Villebois-Mareuil, profitant d'une diversion produite à l'est par ces troupes, devait avec deux cents hommes pénétrer dans la ville, par l'endroit où les fortifications lui avaient paru le

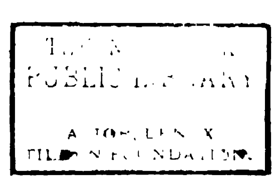


Monument commemoratif élevé à la mémoire des soldats anglais.

plus faciles à franchir. L'heure désignée pour l'attaque était neuf heures du soir.

Comme malheureusement c'était à prévoir, les Boers n'étaient pas prêts; et pendant huit jours la même indécision se manifesta, jusqu'au jour où le colonel de Villebois-Mareuil, lassé, vint annoncer aux Boers, que si l'on ne mettait pas le soir même son pro-

Interieur d'une maison à Kimberley, après le passage d'un obus du Long Tom.



jet à exécution, il refuserait le commandement de cette attaque de vive force. L'assaut eut lieu pendant la nuit. Mais au lieu de deux mille Boers qui devaient se présenter, il n'arriva qu'un nombre insuffisant de combattants; ce qui fit qu'après s'être emparé des premiers retranchements du plateau qui commandait la ville, les Boers ne purent résister aux efforts des colonnes envoyées par le général White, leurs renforts n'arrivant pas.

Si l'attaque avait été poussée avec vigueur, comme l'avait demandé le général de Villebois-Mareuil, ou tout au moins si les commandos étaient venus à temps renforcer les Burghers engagés, les assiégeants s'emparaient de Coesar's-Camp et de Wagon-Hill, et par ce fait se rendaient maîtres de la ville, qu'ils auraient écrasée de leurs feux.

Les Anglais enlevèrent d'assaut les positions momentanément occupées par les Boers, et les refoulèrent, leur prenant un Long Tom, qu'ils mirent hors d'usage.



Madère. — Debarcadère.

XVI

PORT-ELISABETH. CURIEUX PROCÉDÉ DE DÉBARQUEMENT. A PROPOS D'APPAREILS RÉFRIGÉRANTS. RECRUTEMENT ANGLAIS ET RECRUTEMENT FRANÇAIS. A CAPE-TOWN, ENVIRONS. LE CAMP DES PRISONNIERS BOERS. A BORD DU BRITON. A MADÈRE. A SOUTHAMPTON. EN FRANCE.



Patrouille anglaise.

Je quittai Durban, enchanté de mon séjour dans cette ville, pour me rendre à Port-Elisabeth, en passant par East-London. La traversée fut très agréable, sur un bateau qui ne ressemblait en rien à celui qui nous avait amenés de Lourenço-Marques à Durban; j'ai pu visiter et étudier à Port-Elisabeth le marché des plumes d'autruche, qui constitue la grande production du pays et la principale industrie des habitants. La ville, beaucoup moins agréable à habiter que Durban, n'a rien qui mérite d'être signalé.

Je rencontrai, heureux et libre dans la ville, un field-cornet que j'avais connu lorsqu'il commandait un détachement de Boers. Il les poussait alors à la

guerre à outrance. Je lui demandai s'il était prisonnier sur sa parole. Il me répondit négativement. Je laisse le fait sans commentaires.

East-London n'a également rien de remarquable, si ce n'est sa belle plage, qui ressemble un peu à celle de Trouville.

Une seule chose curieuse et que je ne voudrais pas oublier de mentionner, c'est la façon dont on embarque et débarque les voyageurs et les colis dans ce port. On fait entrer les passagers dans une sorte de panier qui contient cinq personnes; cette masse vivante est hissée par-dessus le bastingage, à l'aide d'une grue à vapeur, et déposée sur un remorqueur, qui vient la chercher le long des flancs du navire. Ce genre d'embarquement et de débarquement donne lieu parfois à des situations très comiques, qui peuvent devenir très périlleuses. Le jour où je me trouvais à East-London, il arriva qu'un lot de personnes manqua le remorqueur et les passagers, qui furent déposés un peu trop loin, prirent un bain forcé; ils en furent quittes pour la peur; mais enfermés comme ils l'étaient dans ce panier-cage, ils durent croire que leur dernière heure était venue.

Les bateaux anglais sont incontestablement mieux tenus et plus confortables que les bateaux français; mais sous le rapport de la nourriture, ils leur sont notoirement inférieurs.

Encore n'avons-nous pas eu trop à nous plaindre entre Durban et Cape-Town; mais entre Cape-Town et

Londres, nous fûmes réduits à manger, pendant toute la traversée, de la viande conservée par le système des réfrigérateurs, système scientifiquement méritoire, mais qui a pour effet de communiquer aux aliments une saveur fade et positivement écœurante.



Cape-Town. — Mount-Nelson Hôtel.

A propos de réfrigérateurs, une bonne histoire faisait à cette époque le tour de l'Afrique du Sud.

Je n'ose en garantir l'authenticité, bien qu'elle m'ait été donnée comme véridique.

Un certain baron, parti de Cape-Town pour l'Angleterre au début de la guerre, eut la fâcheuse idée de se laisser mourir en arrivant à Londres. Les héri-

tiers, en ouvrant son testament, eurent la désagréable surprise d'apprendre que la principale clause leur imposait l'obligation de l'enterrer à Cape-Town.

On connaît la répugnance des compagnies maritimes pour le transport des cadavres.

On eut l'idée, pour obéir au testateur, de l'enfermer soigneusement dans une double caisse, dont l'extérieur était marqué comme contenant des produits pharmaceutiques. Avec la complicité de certains employés, on plaça le funèbre envoi dans l'un des réfrigérateurs.

Le soir de l'arrivée du paquebot à Cape-Town, tous les journaux annoncèrent l'enterrement pour le lendemain. A la stupéfaction générale, le jour arrivé, la cérémonie dut être contremandée.

Le public indiscret questionna, et fut mis au courant de l'étrange aventure.

Alors terreur des passagers, en apprenant que la fameuse caisse avait disparu.

On entrait toujours sans lumière dans les réfrigérateurs; aussi les mauvais plaisants firent-ils courir le bruit que les passagers, en devenant anthropophages sans le savoir, avaient été les complices des employés coupables.

Ce ne fut que quinze jours après, qu'un officier d'état-major reçut d'une gare éloignée la dépêche suivante :

Horrible crime. Découvert dans caisse de produits pharmaceutiques corps d'homme assassiné, en décomposition.

Madère. — Vue de Camara de Solon.

Les passagers, rassurés, furent heureux d'apprendre qu'une similitude dans les marques des colis était la cause de cette macabre histoire.

Le spectacle de tous les ports du Natal et de la colonie du Cap où nous avons fait escale, est assez curieux. Partout, les rades sont encombrées d'énormes transports de troupes et de chevaux; les uns arrivent, les autres repartent, c'est un va-et-vient continuel. Chaque transport porte à son avant un énorme numéro, qu'on peut voir de très loin et qui facilite la direction générale des mouvements.

Tous ces navires paraissent rangés sans ordre au milieu des ports; la chose est d'ailleurs assez explicable. Les compagnies de transports maritimes et les autres, qui font le service des passagers et qui ont l'habitude de faire escale au Cap, ont leurs quais à eux, où seuls ils peuvent accoster; les autres navires en sont réduits à débarquer passagers et marchandises au large, sur des chalands ou des allèges. Il est vraiment extraordinaire que dans les petits ports du Sud de l'Afrique, encombrés par tous les vapeurs de l'Angleterre, portant des troupes et des marchandises, il n'y ait eu que fort peu d'accidents, étant donné le surcroît d'arrivage dans ces ports.

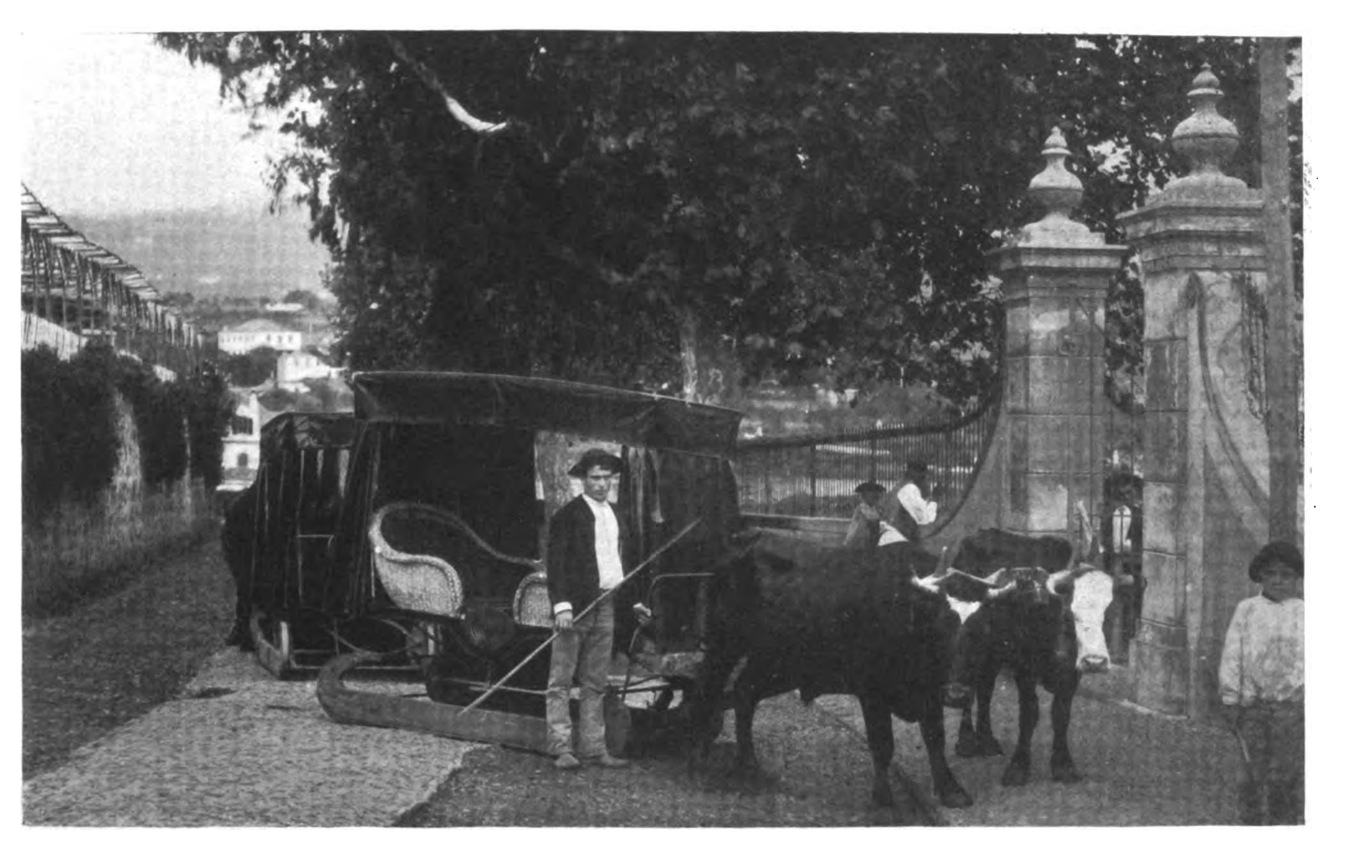
Tout est parfaitement installé sur ces vaisseaux de transport. Les officiers et les hommes n'ont certes pas à se plaindre du confort qui leur est donné, surtout s'ils comparent leur séjour à bord avec celui des

malheureux marins et soldats français, que l'on empile dans les mauvais bateaux des « Chargeurs réunis ».

Je veux noter ici, que la comparaison sur la façon dont les gouvernements français et anglais soignent leurs armées respectives, est en général tout à l'avantage de l'Angleterre. Le système de recrutement des deux pays en est d'ailleurs la cause. Le soldat anglais est bien payé, bien logé; il peut se faire une situation acceptable dans l'armée, qui est en somme composée de mercenaires et d'engagés volontaires; les hommes de la Yeomanry touchaient jusqu'à 6 shillings par jour, c'est-à-dire 7 fr. 50, tandis que le soldat français qui est sous les drapeaux pour payer obligatoirement la dette du sang, doit se contenter d'un traitement absolument minime. Quant à l'habillement, le simple soldat anglais est incomparablement mieux partagé que le sous-officier français. En campagne, lors de la belle saison, les soldats anglais portent l'uniforme de kharki, sorte d'étoffe de couleur brune, légère, résistante, qui protège l'homme contre les rayons du soleil et qui a l'avantage de ne pas s'apercevoir de loin. En hiver, ce costume est remplacé par une étoffe de laine de même couleur, très chaude et très agréable à porter.

J'ai souri bien souvent en voyant, sur les journaux illustrés, de magnifiques dessins représentant l'armée anglaise revêtue de superbes uniformes rouges : aucun d'entre eux n'a jamais porté là-bas que le kharki, costume éminemment pratique.

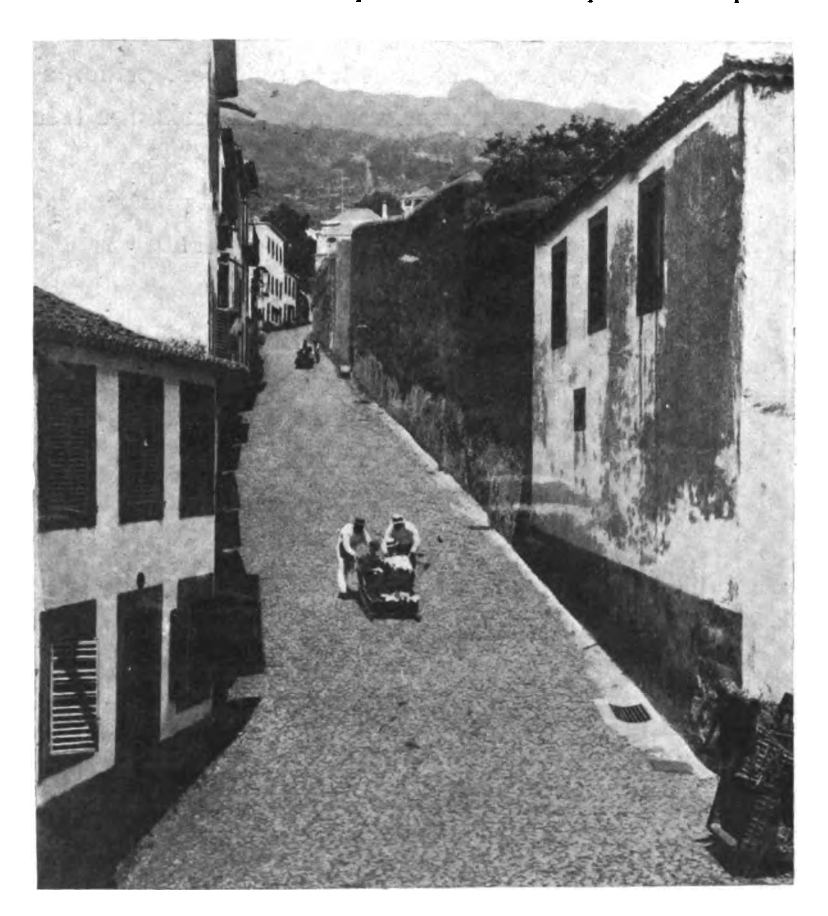
A notre arrivée à Table-Bey, l'aspect enchanteur



Madère. — *Traîneau attelé de bœufs.*

de Cape-Town nous frappe tout d'abord : la ville possède des quais superbes, qui permettent aux grands vapeurs d'accoster.

A terre nous trouvons des véhicules qui ressemblent aux cabs de Londres, mais ils paraissent plus lourds, et de forme plus basse; on dirait qu'une masse est tombée sur leur impériale et les a aplatis. Ils por-



Madère — Descente en traineau.

tent des noms comme les bateaux et sont attelés de très médiocres chevaux.

Tous les personnages de distinction, de passage à Cape-Town, sont descendus à Mount-Nelson hôtel, le plus confortable de la ville, où, pour la première fois depuis mon départ de France et d'Europe, je rencontre des domestiques suisses et français parlant ma langue. L'hôtel est plein de monde, le jour de notre arrivée. Toutes les salles sont très animées, principalement à l'heure des repas, pendant lesquels une très bonne musique se fait entendre.

La vue qu'on a du haut de Table Mountain est admirable. Je regrette fort que mon état de santé, quoique très amélioré, ne me permette pas encore de songer à faire des excursions; car toutes les personnes avec qui je cause me vantent les magnifiques panoramas qu'on peut aller contempler sur diverses hauteurs des alentours de Cape-Town.

Je visite le camp où se trouvent les prisonniers boers, à environ deux kilomètres de la ville; ils ont l'air sinon heureux, du moins résignés. Ils s'adonnent aux sports les plus divers. Les officiers ont chacun leur chambre; et je n'en ai entendu aucun se plaindre de quoi que ce fût. Il est vrai de dire qu'avec sa nature pacifique et ses sentiments religieux, le Boer accepte son sort avec résignation. On leur a installé une piscine : ce qui d'ailleurs a été facile vu la proximité de la mer. Les amis des prisonniers sont autorisés à leur envoyer tout ce qu'ils veulent en effets, provisions et



Madère. — Un chai.

livres. Lors d'une de mes visites, je fus étonné de l'énorme quantité de choses qu'ils recevaient.

Aux environs de Cape-Town, se trouvent plusieurs maisons de convalescence, que je visite également. Elles sont installées avec un goût ultra-moderne.

A l'hôtel du Mount-Nelson, je retrouve des attachés militaires de toutes les nations; et je me mets aussitôt à la disposition du colonel d'Amade, officier du plus grand mérite, excellent chef, toujours aimable et accueillant. Ce sera toujours avec regret que je songerai au peu de temps que j'ai eu l'honneur de servir sous ses ordres.

Le colonel souffre d'une fièvre entérique qui nécessite son retour en Europe.

Le colonel d'Amade est probablement le seul Européen qui ait jamais entrepris le voyage de Pékin au Tonkin à travers le Yunnan-Tsé, accompagné seulement d'un domestique chinois. Il a été longtemps attaché militaire de France en Chine et parle admirablement la langue de ce pays. J'ai fait à Cape-Town la charmante connaissance du commandant Gentillini, officier de l'état-major italien, atteint de la même maladie que le colonel. M. Pettavel, éminent médecin suisse, partage entre nous ses soins les plus dévoués.

Nous nous embarquons, le colonel d'Amade, le commandant Gentillini et moi, sur le *Briton*, excellent bateau de l'Union Castle-Line.

Le retour est très agréable, nous avons un temps superbe; et, pendant toute la traversée, un comité de

sports, choisi parmi les passagers, s'ingénie à nous faire passer le temps le plus gaiement possible. Cricket, lawn-tennis et autres jeux occupent nos loisirs. On a également pour se distraire des matchs de dames, d'échecs, de piquet. Nous donnons des concerts, voire même un grand bal costumé, où votre serviteur se pavane en chef de cuisine, portant à la ceinture un immense coutelas. Parmi ceux dont les travestissements sont le mieux réussis, je citerai le duc de Norfolk en pirate malais, le colonel X... en boucher, enfin un officier dont j'ignore le nom, qui avait eu le talent de se faire la tête d'une très jolie divette parisienne et qui eut par conséquent un succès fou.

De cette façon, le temps passe rapidement. Nous sommes bientôt en vue de Madère, que le docteur Pitta, consul général de France, nous fit visiter avec une parfaite amabilité. Ce qu'il y a de plus curieux à Madère est certainement la façon dont on descend de la ville haute au port, sur des traîneaux armés de patins de bois et conduits par des hommes chaussés eux-mêmes de patins et qui les dirigent par derrière. Ils vont à une vitesse vertigineuse, d'environ 35 kilomètres à l'heure. Il leur faut un coup d'œil de conducteur d'automobiles et un sang-froid à toute épreuve, pour éviter les accidents. Certains de nos compagnons, qui n'avaient pas craint d'affronter la mort au Transvaal, trouvèrent cet amusement fort peu de leur goût : ce qui donna l'occasion aux autres de rire de fort bon cœur de leur manque de courage.

Le canot du consul, tiré par cinq magnifiques noirs, qui nous a conduits dans le port, nous ramène à bord. Notre courte visite dans ce pays enchanteur, avec le temps superbe dont nous sommes gratifiés depuis notre départ, nous laisse un souvenir délicieux et impérissable.

Mon voyage de Southampton à Paris ne fut marqué par aucun incident notable; je revois tous les miens, qui m'attendent avec impatience; je suis heureux de fouler à nouveau le sol de mon pays, et d'y retrouver toutes les affections qui me sont d'autant plus précieuses que, pendant ces huit mois, j'ai pu me demander plus d'une fois, si je reverrais jamais ma belle Touraine et mon cher Paris.

Au moment où j'achève ces pages, j'ai la joie d'apprendre la fin de la lutte qui a imposé, des deux parts, tant de cruels sacrifices aux deux adversaires.

Puisse le traité qu'on vient de signer consacrer une paix durable entre des hommes qui, faits pour s'entendre, puisqu'ils sont de même race, se sont, au cours des dernières années, acharnés les uns contre les autres avec toute l'animosité de la haine la plus implacable.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 7 juin 1902

Sur les Presses de Fernand Schmidt

20, rue du Dragon, Paris

POUR

LA LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE



2
